

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres



MARC AURELE ANTONIN

REFLEXIONS MORALES

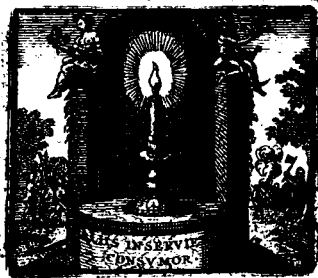
DE
L'EMPEREUR
MARC ANTONIN,

AVEC DES REMARQUES

De Mr. & de Mad. DACIER.

Quatrième Edition, où l'on a mis les Remarques sous le Texte.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,

Chez JEAN WOLTERS, 1710.





P R E F A C E.

L*A plupart des hommes jugent ordinairement tres-mal de la Philosophie : ils s'imaginent qu'elle ne consiste qu'à discourir, & qu'à disputer : mais ce n'est ni un jeu, ni une vaine science pour l'ostentation ; c'est une profession d'une chose tres-serieuse & tres-grave, c'est-à-dire de la Sagesse, & philosopher c'est agir.*

Il est evident par là qu'il n'y a proprement que la morale qui merite ce nom, puisqu'il n'y a qu'elle qui donne des regles pour la conduite de la vie. Mais qu'est-ce que la morale ? Si nous suivons les opinions des hommes, nous trouverons presque autant de morales differentes, qu'il y a d'hommes differentes : car on appelle morale ce qui n'est qu'usage, coûtume ou opinion, & l'on a fait dans cette science que les Payens faisoient dans leurs sacrifices ; quand ils n'avoient pas les victimes qui étoient agreables à leurs Dieux, ils en supposoient d'autres à qui ils donnoient le nom de celles qui leur manquoient. De même quand les hommes ont été

P R E' F A C E,

privez de la verité, ils ont donné ce beau nom à leurs imaginations & à leurs caprices.

Avant toutes choses il est nécessaire de revenir de cette erreur, & de séparer ce qui est vague & incertain, d'avec ce qui est constant & toujours le même.

Pour peu qu'on veuille se servir de sa raison, il n'est pas difficile de voir que la véritable morale doit être une règle inflexible, qui ne suive ni nos fantaisies, ni nos préjugés. Elle ne peut donc être qu'une explication des vérités conformes à la vérité éternelle, c'est-à-dire à la Loi de Dieu; & par conséquent la Loi de Dieu est le point fixe & indivisible, d'où il faut regarder tout ce qu'on appelle morale, si l'on veut en connoître les beautés & les défauts.

Selon ce principe on conçoit d'abord que la morale est la fille de la Religion, qu'elle marche d'un pas égal avec elle, & que la perfection de celle-cy est la mesure de la perfection de celle-là. Il ne faut donc chercher de morale parfaite que dans le Christianisme. Mais comme en tout temps il a plu à Dieu de se découvrir aux hommes, il n'y a rien de plus utile ni de plus agréable, que de connoître jusqu'à quel point il a voulu se communiquer à ceux qui étoient les plus éloignés de son alliance.

Nous ne savons pas bien ce qu'étoit la morale des Payens avant le siècle de Pythagore,

P R E F A C E.

gore, & des Sages de Grece, car il ne nous reste rien de cette antiquité. Mais ce qu'on a conservé des écrits, ou des maximes de ces Philosophes, nous apprend que de leur temps, qui étoit fort voisin de celuy de Salomon, la morale consistoit en des énigmes, en des proverbes, qui pouvoient bien rendre les hommes sages, & les porter à la pratique de tous les devoirs, mais qui ne pouvoient leur expliquer les veritez fondamentales, & leur en donner une idée distincte: car le proverbe ne reçoit d'ordinaire ni définition ni raisonnement.

Depuis le temps de Pythagore jusqu'à celuy de Socrate, il ne paroît pas que la morale ait été fort cultivée. Presque tous les Philosophes se s'attachoient qu'à la science des Nombres, à la Physique, & à découvrir les causes de tout ce qui arrivoit dans les Cieux. Socrate fut le premier qui connoissant que ce qui se passe hors de nous, ne nous touche point, & est plus curieux qu'utile, fit une étude plus particuliere de la morale, & la traita plus methodiquement. Les Payens n'avoient avant luy que des idées confuses de Dieu, de la Loy & de la Justice: il débrouïlla ce cahos de tenebres, & en tira une lumiere qui éclaira tous les siècles suivans. Il fit voir la subordination qu'il y a dans la nature, & montra aux hommes la route qu'ils devoient tenir pour être véritablement heureux. Quand

P R E F A C E.

en juge de Socrate par les veritez qu'il a connûes, on ne se contente pas de dire qu'il étoit grand Philosophe, on est presque tenté d'assurer qu'il étoit Prophete, & que Dieu luy avoit revelé des mysteres qui devoient être accomplis dans les derniers temps.

Comme sa doctrine étoit plus conforme à la verité & à la justice, que tout ce qui avoit paru, les hommes accoururent en foule à cette lumiere. Mais parce qu'ils n'étoient pas tous également propres à en supporter l'éclat, il y en eut beaucoup plus d'éblouis que d'éclairés; & cette Philosophie eut bientôt le sort de la véritable Religion; elle fut déchirée presque en autant de sectes, qu'il y eut d'hommes qui entreprirent de l'expliquer. Voilà l'origine de toutes les Philosophies qui ont regné depuis ce temps là dans le monde. Elles ont toutes voulu avoir Socrate pour leur chef, comme toutes les heresies se sont piquées de n'avoir pour fondateur que Dieu même.

De tous ces Philosophes il n'y a eu que les Stoïciens qui aient suivi de près l'esprit de Socrate, & qui aient été les fideles depositaires de la sagesse & de la vertu. S'ils ont mêlé quelque dureté, & quelque rudesse aux sentimens de leur maître, ce n'étoit pas tant un effet d'une humeur sauvage & farouche, qu'un moyen que la prudence leur suggeroit : car connoissant la
foi-

P R E F A C E.

foiblesse qui est naturelle à l'homme, ils ont souvent poussé ses devoirs plus loin que la nature ne peut aller, afin qu'en faisant tous ses efforts pour suivre leurs preceptes, il pût au moins s'arrêter au milieu, comme un arbre à qui on veut faire perdre son pli, & que l'on courbe du côté opposé. Il est vrai qu'après que l'Ecole des Stoiciens fût établie, il s'éleva des disciples de Zenon, qui prenant trop au pied de la lettre les opinions de ces grands hommes; tomberent dans des absurditez qui leur attirerent les railleries, & le mépris des honnêtes gens. Mais on ne doit non plus donner le nom de Stoiciens à ces Philosophes ridicules, que l'on donne celui de disciples des Prophetes & des Apôtres à ceux qui expliquant trop grossièrement les écrits de ces hommes divins en tirent des sens contraires à l'esprit de Dieu, & à la foy de l'Eglise.

Pour rendre cela plus sensible, proposons quelque exemple des explications absurdes, que ces Sectateurs ignorans ont donné aux sages preceptes de leurs maîtres.

Quand Zenon dit que tous les pechez étoient égaux, il a voulu guerir les hommes de malheureuse opinion où ils ne sont que trop, que pourvu qu'ils s'empêchent de commettre de grands crimes, ils ne sont pas tenus d'être si fort en garde contre les petits pechez; & il a voulu

P R E F A C E.

leur persuader que le moindre peché devient incurable quand on le neglige, & que Dieu qui est la pureté même n'en trouve point en nous qui ne merite la mort, si par la satisfaction & la penitence nous ne desarmons sa justice. Mais il vient un Chrysippe, qui prenant grossierement ce precepte, établit qu'il n'y a aucune différence entre voler des choux dans un jardin, & commettre un sacrilege, entre égorger son pere & tuer un chapon; & veut qu'on punisse ces deux actions du même supplice, ce qui bien loin de retenir les hommes, leur lâche la bride, & les porte à commettre les plus grands excès.

Quand il a dit que le Sage doit être sans compassion, son dessein étoit de faire entendre que le Sage ne borne pas à l'attendrissement seul les secours effectifs qu'on doit à son prochain, & qu'il tâche de le soulager sans aucune émotion, & sans aucun trouble: mais un Chrysippe tire de ce precepte une occasion de rompre tous les liens de la société, & de fouler aux pieds la miséricorde qui est un des caractères les plus essentiels de Dieu.

Quand il a dit que le Sage attend tout lui-même, son but étoit de faire connoître que notre véritable bonheur ne sauroit dépendre de l'action d'autrui, & de combattre l'indolence & la paresse de ceux qui trop abandonnez à la Providence, vouloient attendre tout de Dieu,
sans

P R E F A C E.

sans tâcher d'attirer ses graces par leur travail, & par leurs bonnes œuvres : D'ailleurs comme il enseignoit que l'ame étoit une partie de Dieu, & Dieu même, ce precepte, que les hommes devoient tout attendre d'eux, ne signifioit autre chose, sinon qu'ils devoient attendre tout du Dieu qui les conduisoit. Mais un disciple aussi ignorant que superbe empoisonne ce precepte, & en tire cette pernicieuse consequence, que le Sage est au dessus de Dieu même, & fait son propre bonheur independamment de cet Etre souverain qui l'a formé.

Il en est presque de même de tous les autres passages dont on s'est servi dans tous les temps, pour rendre suspecte & odieuse la doctrine des Stoiciens. Ce n'est pas qu'elle soit parfaite, & que nous voulions la défendre en tout ; nous avons déjà dit qu'il ne faut chercher de perfection que dans le Christianisme ; & nous avons souvent combattu dans le cours de cet ouvrage les erreurs où ils sont tombez. Nous disons seulement qu'il n'y a point de morale qui approche si fort de la morale de JESUS-CHRIST, que celle de ces Philosophes, comme les Peres même de l'Eglise l'ont reconnu.

Mais, dit-on, cette morale des Stoiciens n'a aucun precepte qui oblige à aimer Dieu.

Elle ne lui demande pas la force de le suivre.

P R E' F A C E.

Elle ne propose pas aux hommes de se haïr.

Elle n'établit pas que l'homme est en même temps la plus excellente & la plus misérable de toutes les creatures.

Elle n'enseigne pas l'humilité.

Elle ne fait pas remarquer, que rapporter tout à soy, & se mettre au dessus de tout est un peché qui nous est naturel; elle ne nous oblige pas à y résister, & ne pense pas à nous en donner les remèdes.

Ce sont les objections qu'un des plus sçavans hommes de nôtre siècle a faites, ou plutôt qu'il se dispoit à faire aux Stoïciens, & à tous les Philosophes du Paganisme: mais si Dieu luy avoit donné le tems d'achever son ouvrage, il auroit sans doute corrigé ce plan, & la lecture seule d'Antonin luy auroit fait connoître que Dieu n'avoit pas laissé des hommes si vertueux en des tenebres si épaisses.

Ce sage Empereur établit la nécessité d'aimer Dieu, en établissant celle d'aimer tout ce qu'il nous envoie, quelque fâcheux qu'il nous paroisse, & en ne faisant consister la félicité de l'homme qu'à être bien avec Dieu.

Non seulement il enseigne qu'il faut demander à Dieu la force de le suivre, il reconnoit de plus une vertu de Dieu qui agit en nous, & qui opere toutes nos bonnes actions, & tous nos bons desirs, & il fait voir que c'est Dieu qui

P R E F A C E.

qui éloigne de nous toutes les occasions, qui pourroient nous faire tomber dans le crime, ou que donne la force d'y résister.

Il nous apprend par tout à mépriser, & à haïr nôtre corps qui est la source du péché, & qui résiste à l'esprit; & il veut qu'on le regarde comme une prison, qui nous empêche d'avoir une communication plus particulière avec Dieu. La véritable Religion ne nous commande pas de nous haïr d'une autre manière.

Il prouve en beaucoup d'endroits que l'homme est la plus excellente de toutes les créatures à cause de son origine, & des perfections que Dieu a daigné lui communiquer, & qu'en même temps il en est la plus misérable à cause de ses vices qui lui font perdre tous ses avantages, & qui le rendent esclave en le séparant de Dieu.

Pour ce qui est de l'humilité, on ne s'est pas contenté de dire que les Stoïciens ne l'ont pas connue, on a ajouté que cette vertu étoit incompatible avec les autres vertus dont ils faisoient profession. Quand on veut faire un reproche de cette nature à des Philosophes, il semble qu'on devroit connoître à fond leurs principes, & toutes les conséquences qui s'en tirent naturellement. Il est vrai que ni l'Académie, ni le Portique n'ont jamais eu de mot qui signifie proprement ce que nous appelons humilité: mais si cette vertu consiste à connoître son néant devant Dieu,

P R E' F A C E.

Dieu, à croire que c'est luy-seul qui est l'auteur de tout le bien, & qui ne fait point de mal; & à enseigner qu'il n'y a de véritable être que Dieu, & que toutes les autres choses sont viles, perissables, momentanées, & sujettes à corruption, ils l'ont connue, & ce livre d'Antonin en est plein.

La dernière objection n'est pas moins injuste. Car Antonin a très-solidement prouvé après Socrate, que l'amour propre qui porte l'homme à rompre les liens de la société, à se separer des autres hommes, & à vouloir faire comme un tout à part, est une revolte contre Dieu, & une désobéissance à la plus ancienne loy du monde, qui a voulu que les choses les moins parfaites fussent pour les plus parfaites, & que les plus parfaites fussent les unes pour les autres, ce qui est l'unique fondement de la piété & de la justice. Il nous exhorte à résister à ce malheureux penchant d'une ame corrompue, en nous convainquant, que la première & la principale condition de l'homme c'est d'aimer son prochain; & en nous faisant voir que pendant que nous nous regarderons simplement comme une partie de ce tout, & non pas comme un de ses membres, nous n'aimerons pas encore les hommes de tout notre cœur, & ne prendrons pas, à leur faire du bien, ce plaisir véritable & solide, qui résulte du sentiment de tout le corps; & enfin il donne contre cette impiété un remède très-
sa-

P R E' F A C E.

salutaire, qui est l'amour de Dieu, dont l'amour du prochain n'est pas seulement la marque, mais l'accomplissement & la perfection.

Puisque nous avons entrepris de défendre la morale des Stoïciens contre les accusations de ce grand homme, nous n'oublierons pas la censure qu'il a faite de ce principe qu'ils ont établi, que puisque le desir de la vaine gloire fait tout entreprendre, le desir de la justice le peut faire aussi. Il soutient qu'il n'y a rien de plus vain, & de plus faux que ce raisonnement : ce sont, dit-il, des mouvemens fievreux que la santé ne peut jamais imiter.

Il veut dire sans doute que la raison peut faire ce que la passion fait, parce que les effets des passions dépendent des mouvemens violens & involontaires, qu'il n'est pas au pouvoir de la raison d'exciter quand elle veut ; & cela est vrai de la raison seule : mais la raison soutenue, & aydée par la grace, est plus forte que la plus violente passion, & telle a été la raison des martyrs. La critique de ce sçavant homme est donc inutile, & le raisonnement des Stoïciens demeure tres-solide, tres-vray, & tres-conforme à cette parole de saint Paul : * Je puis tout par la vertu de celuy qui me soutient.

Les reproches qu'on peut faire justement aux Stoïciens, c'est d'avoir cru la pluralité des Dieux : c'est d'avoir enseigné, que l'ame étoit une
par-

P R E F A C E.

partie de la Divinité : c'est d'avoir ignoré le peché originel, & ses funestes suites : c'est d'avoir soutenu, que le Sage pouvoit disposer de luy-même, & se donner la mort, quand il le jugeoit à propos.

Si on excepte ces erreurs, & un petit nombre d'autres qui même ne sont plus dangereuses aujourd'huy, il n'y a rien de plus parfait que leurs maximes; & après l'Ecriture sainte, rien ne merite davantage d'être entre les mains des hommes, qui veulent suivre la justice, & faire un bon usage de leur raison.

Nous n'avons des Stoïciens que les œuvres de Senèque, ce qu'Arrien a conservé d'Epictète, & les livres d'Antonin. Mais ce dernier est presque autant au dessus des deux autres par la beauté de ses écrits, qu'il l'étoit par la naissance, & par la fortune. Senèque a mêlé aux vertus des premiers Stoïciens tout l'orgueil de leurs disciples : Epictète est plus simple, plus solide, & plus pur : mais il n'a ni grandes vues, ni étendue de génie, ni élévation. Antonin a toutes ces qualitez, & son esprit est plus vaste, & plus grand que son Empire. Il ne s'est pas contenté de recevoir, & d'expliquer solidement les preceptes de ses maîtres, il les a souvent corrigez, & leur a donné une nouvelle force ou par la maniere ingénieuse & naturelle dont il les a proposez, ou par les nouvelles découvertes qu'il y a jointes.

P R E F A C E.

Il a reconnu que nôtre ame n'est pas sa lumiere à elle-même, & qu'elle ne se voit que par la lumiere dont il plaît à Dieu de l'éclairer. Il explique toutes ses proprietéz, & il nous enseigne qu'elle peut être plus visible que le corps, & qu'elle seule peut jouir des fruits qu'elle porte.

Il démontre tres solidement, que la justice n'est pas la fille de l'utilité, comme quelques Philosophes l'ont cru, mais qu'elle dépend immédiatement de Dieu, & est aussi ancienne que sa sagesse.

Il montre que la charité est la vertu la plus propre & la plus convenable à l'homme, & qu'il n'y a de veritable bien que ce qui est utile à la société.

Il fait voir que tous les maux qui arrivent dans le monde, bien loin de nuire à la loy, n'en sont que l'accomplissement, & servent d'instrumens ou à la bonté de Dieu, ou à sa justice.

Il prouve que la veritable force, & le veritable courage ne se trouvent que dans l'humanité & dans la bonté.

Il nous force à consentir à cette verité tres importante, que le mensonge même involontaire est une impiété, & que l'ignorance, qui le fait commettre n'est nullement excusable, parce qu'elle ne vient que du mépris que nous avons fait des secours que Dieu nous a donnez, & que nous nous sommes mis volontairement en état de ne pouvoir discerner la verité d'avec le mensonge.

On

P R E F A C E.

On n'auroit jamais fait si on vouloit recueillir icy tous les grands principes, qu'Antonin a établis, & en tirer toutes les conséquences, qui en sont les suites véritables, & nécessaires. Le Lecteur le fera de luy même, & c'est à quoy nous souhaitons que nos remarques puissent l'aider. Par exemple quand Antonin nous dit, qu'on peut être en même tems un homme divin, & un homme inconnu à tout le monde; qui est-ce qui ne tirera pas de là cette conséquence, que le bruit, la gloire, & l'éclat ne sont donc pas toujours les véritables caractères de la Divinité? Et qui s'étonnera de l'obscurité de J. C. qui a été si grande, que les Historiens qui relevent souvent des particularitez peu importantes, & qui tâchent de n'oublier rien de considerable, l'ont à peine aperçû?

Quand il avance qu'on ne peut trouver son bonheur ni dans les sciences, ni dans le raisonnement, il n'est pas mal-aisé de faire cette reflexion, que les sciences & le raisonnement nous peuvent bien faire connoître Dieu, mais qu'ils ne nous feront jamais connoître JESUS-CHRIST Dieu & homme tout ensemble, ni démêler la grandeur véritable de ce Sauveur, d'avec sa bassesse apparente, cela ne se voit que par la foy. Il n'y a donc que la foy qui puisse sauver, selon les principes même d'Antonin.

Tous les preceptes que nous donne ce Philosophe

P R E' F A C E.

sophe ne sont ni moins admirables, ni moins utiles ;
Et l'on peut dire que personne n'a mieux donné
les moyens de bien vivre, Et de remplir les trois
engagemens qui nous lient avec Dieu, avec nôtre
prochain, Et avec nous-mêmes ; Et tout ce qu'il
enseigne sur cette matiere est tres-conforme aux re-
gles de la veritable Religion.

La veritable Religion nous enseigne, qu'il faut
être toujours soumis à Dieu, Et être persuadé,
qu'il ne fait rien que de juste. Elle nous ordonne
de combattre nos passions, Et de purger nôtre ame
de tous ses vices, afin que nous puissions être agrea-
bles à Dieu qui ne souffre rien d'impur. Antonin
le fait de même.

La veritable Religion travaille à nous faire voir
nôtre neant, Et celui de toutes les choses terrestres,
Et à nous convaincre que la veritable grandeur ne
consiste ni dans la gloire, ni dans la naissance, ni
dans les Empires ; mais dans la justice. Antonin
le fait aussi.

La veritable Religion nous apprend à prier pour
tous les hommes, à faire du bien à nos ennemis,
Et à suivre l'exemple de Dieu, qui tous les jours
donne son secours à des ingrats, Et fait lever son
Soleil sur les justes, Et sur les injustes. Antonin
nous l'apprend aussi ; Et tout ce qu'il dit sur cela est
digne d'un Evangeliste.

La veritable Religion nous exhorte à
ne pas faire des jugemens temeraires, Et à
mé-

P R E F A C E.

mépriser ceux qu'on fait de nous; à souffrir patiemment les défauts de notre prochain, & à l'en reprendre avec modestie, quand la charité le demande; à nous passer de tous les appuis du monde pour n'avoir d'autre appui que Dieu; à renoncer à tous les discours inutiles, & à toutes les vaines occupations du siècle, pour ne nous occuper que de ce qui nous est propre, & que Dieu demande de nous, & à être toujours contents de notre condition. Antonin nous y exhorte tout de même.

Enfin Antonin nous fait voir comme la véritable Religion, que le joug, que Dieu nous impose est plus léger, & plus facile à porter, que celui que nous imposent nos passions.

Outre tous ces grands preceptes qui sont communs pour tout le monde, Antonin en a de particuliers pour les Roys, à qui la morale est encore plus nécessaire qu'aux personnes privées, car ils sont hommes. & ils conduisent des hommes; & comme c'est Dieu qui luy a donné ces lumières, nous osons dire que la véritable Religion n'enseigne rien sur cela de plus parfait. Il fait voir aux Princes, que quand ils auroient conquis toute la terre, & réuni en leur personne tout ce que les hommes appellent grand, s'ils sont injustes, & s'ils se rendent les esclaves de l'ignorance d'autrui, ils sont très-petits; & il met par cette raison Alexandre, Cesar, &

P R E F A C E.

Et Pompée au dessous de trois Philosophes qui ont été, pour ainsi dire, le jouet des peuples. Comme la sagesse habite dans le conseil des Sages, il les avertit de ne rien entreprendre que par l'avis de gens habiles, Et après une longue Et meure délibération. Il leur remontre, qu'ils ne doivent jamais regarder comme utile une chose qui les forcera un jour à manquer de foy; Et qu'au lieu de rendre la Religion esclave de la Politique, ils sont obligés de tenir la politique humiliée sous la Religion. Il leur remet devant les yeux, qu'ils ne sont pas donnez aux peuples pour les opprimer, mais pour les soutenir, Et pour les défendre; Et il leur prouve que le soin même de leur Etat, Et leur intérêt particulier exigent d'eux qu'ils protègent les Sciences, parce que plus les peuples sont instruits, plus les Roys doivent en attendre de fidélité Et d'obéissance.

Comme la Philosophie doit avoir des preceptes non seulement pour les sages qui travaillent à s'instruire de bonne foy, mais aussi pour les insensés qui cherchent à étouffer leur raison, pour s'abandonner à leurs passions, sans remords Et sans crainte, Antonin ne se contente pas de prouver aux libertins. Et aux Athées l'existence de Dieu, il leur montre que, quand même ils parviendroient à se persuader qu'il n'y en a point, ils ne pourroient trouver de bonheur solide Et véritable dans l'accomplissement de leurs

P R E' F A C E.

leurs desirs; & par là on force le dernier retranchement de ces malheureux, qui pour se dérober à l'autorité de la Religion, prennent le parti de la traiter d'invention humaine; Car on leur fait voir clairement par ce principe, qu'ils ne gagnent rien par là, puisque la nature seule, & la raison ne demandent pas moins de sagesse & de moderation, que le Christianisme; & qu'il faut necessairement, ou qu'ils renoncent à être hommes, & qu'ils descendent dans l'état des bêtes, ou qu'ils vivent selon les veritables regles, que la raison dicte, & qui ne scauroient jamais être opposées à celles de la Religion.

Si la lecture seule d'un traité de Ciceron, qui n'étoit proprement qu'une exhortation à l'étude de la Philosophie, fit un si grand effet sur le cœur de Saint Augustin, qu'il luy donna des vûes & de pensées toutes nouvelles, & le porta à adresser à Dieu des prieres tres differentes de celles qu'il faisoit auparavant, de maniere que méprisant les vaines esperances du siecle, il n'eut plus d'amour que pour la beauté incorruptible de la veritable sagesse; Que ne doit-on point attendre de la lecture de ces reflexions d'Antonin, qui établit si clairement de si grandes veritez, qui va fouiller jusqu'aux plus caches replis du cœur, pour en déraciner l'orgueil, la curiosité & la concupiscence, sources funestes
de

P R E F A C E.

de tous nos pechez, & qui combat toutes ces passions par le raisonnement, comme la Religion les combat par l'autorité?

Ce Livre seul pourroit nous rendre si pieux & si justes, que nous n'aurions plus qu'un pas à faire, pour être de véritables Chrétiens, si nous apportions seulement de nôtre coté de la docilité, & de la patience: mais malheureusement les veritez ne font dans nôtre esprit que ce que les objets font dans une glace de miroir; leur image s'y imprime jusqu'au moindre trait. Ces objets font ils passez, il n'en reste plus rien, & la glace demeure vuide.

D'ailleurs ce n'est pas l'homme qui instruit l'homme. Socrate & Platon avec toute leur sagesse, & toute leur éloquence, n'ont jamais pu porter un petit nombre de gens éclairés, & naturellement religieux à n'adorer que le vrai Dieu. Tout ce que David, Salomon, & les Prophetes en ont dit, pour le faire entrevoir aux Payens, a été inutile. Il a fallu un homme Dieu pour dissiper l'aveuglement du cœur humain, & pour vaincre l'opiniâtreté qui lui est naturelle, & qui résiste aux preuves les plus claires, & aux plus évidentes démonstrations.

Sans ce secours nous sçavons que ces trésors de sagesse seront inutiles. Ceux même qui liront ces reflexions avec le plus de plaisir, & qui
les

P R E F A C E.

les entendoient le mieux, n'en profiteront pas davantage, & ne s'en serviront pas pour s'élever à la connoissance de la verité. Car, s'il est permis de se servir icy de cette pensée de Platon, que saint Augustin a si bien employée, Comme ils tourneront le dos à la lumière ceste, ils ne la verront que sur le livre qui en sera éclairé, & ils demeureront dans les tenebres. Mais ce n'est pas à nous à prevenir les desseins de la Providence; Notre devoir est de travailler sans relâche à ce qui est bon, & utile. C'est ce qui nous a fait enfin résoudre à entreprendre la traduction de cet ouvrage d'Antonin, & à y joindre des remarques, pour en rendre la lecture plus facile, & si on l'oze dire, plus agreable.

Nous n'avons pas trouvé de médiocres difficultés dans ce dessein : le stile des Stoïciens est dur, obscur, & peu proportionné à la portée des hommes. Comme ils craignoient les paroles inutiles, ils n'employoient pas toujours les nécessaires; & pourvu qu'ils donnassent à leurs discours de la force, ils negligeoient souvent la clarté. Cette obscurité qui étoit commune à tous ceux de cette Secte, est encore plus grande dans les reflexions de cet Empereur, qui ne s'explique souvent qu'à demy, parce qu'il n'écrivoit que pour luy même.

De plus il y avoit plusieurs endroits corrompus, & un grand nombre d'autres, dont le sens

P R E F A C E.

sens étoit très caché, parce qu'on avoit joint mal à propos deux articles, ou qu'on en avoit séparé un en deux.

Si on joint toutes ces difficultez à celles de la matiere qui est très souvent fort abstraite, & qu'Antonin a encore rendu plus abstraite par la sublimité de ses vûes, on tombera d'accord qu'il n'étoit pas aisé de réussir, & on en sera plus disposé à excuser les fautes, que nous aurons faites.

Nous n'avons rien oublié, pour donner à la traduction la clarté qui manque à l'original, & pour faire en sorte que chaque Article, soit un tableau, qui de quelque côté qu'on le regarde, se trouve dans son point de vûe, & soit toujours également éclairé. Si nous n'en sommes pas venus à bout, au moins osons-nous promettre qu'on n'y trouvera pas de grandes obscuritez; ni beaucoup d'embarras.

Pour ce qui est des remarques, nous ne nous y sommes proposé que d'éclaircir le texte, sans entrer dans aucune discussion de critique. La critique est inutile, & déplacée, où il ne s'agit que des mœurs : Notre unique dessein a été de faire de ce Livre un-livre de piété. Pour cet effet, lorsque les maximes d'Antonin son entièrement véritables, ce qu'elles ne peuvent être, sans être Chrétiennes, nous les confirmons par l'autorité de la Religion, & nous tâchons de faire

* *

honte

P R E F A C E.

honte à quelques Chrétiens , d'être aujourd'huy moins persuadez de ces veritez , que les Payens même.

Lorsqu'elles sont fausses dans sa bouche, & qu'elles peuvent être vraies dans la nôtre, comme, quand il dit que nous avons un Dieu qui habite dans nos cœurs, & qui y est consacré comme dans un Temple, nous refusons l'erreur du sens qu'il y donne, en enseignant que l'ame est un Dieu, & une portion de la Divinité, & nous faisons voir la solidité de celui que nous lui donnons, en disant qu'elle est l'ouvrage de Dieu, & que le saint Esprit y habite, afin que nous soyons ses temples spirituels.

Lorsque ses maximes sont vraies dans un sens, & qu'elles en souffrent en même temps un plus important, & plus véritable, nous proposons l'un & l'autre comme dans ce bel endroit, où il dit que c'est une honte que l'ame se rebute, quand le corps ne se rebute pas; & dans cet autre où il enseigne que dès qu'on a perdu le souvenir de ses pechez, il est inutile de vivre.

Lorsqu'elles ne contiennent qu'une vérité obscure, & mêlée ou de doute ou de fausseté, comme quand il parle de la resurrection des Morts, de l'immortalité, & de la nature de l'ame, nous tâchons d'aider cette vérité à sortir du fond de ces tenebres, & nous appelons à son secours la lumière de la véritable Religion.

Lors-

P R E F A C E.

Lorsqu'elles renferment quelque exemple d'une profonde humilité, & d'une douceur d'esprit capable de nous édifier, & de nous instruire, nous le relevons autant qu'il est possible : comme quand il dit que tout sa vie n'est qu'un service continué qu'il doit à ses Sujets; & quand il remercie la terre de ce qu'elle lui a fourni si libéralement les biens dont il avoit besoin, & qu'il se reconnoit presque indignoit se fouler aux pieds, après avoir abusé de ses présents en mille manières.

Enfin quand elles sont absolument fausses, nous en montrons la fausseté, & tâchons de nous servir utilement de ces erreurs, pour faire voir les vérités qui leur sont contraires.

Nous n'avons plus douté que ce ne fût la conduite qu'il falloit tenir en donnant au Public les livres des Payens, quand nous l'avons vu appuyée sur l'autorité d'un très-sçavant homme, qui nous édifie par sa piété, & nous instruit par ses beaux ouvrages. Car dans la seconde partie de l'Education d'un Prince, il a eu la même idée, & a fait voir que la seule bonne méthode étoit de rendre ces livres Chrétiens par la manière de les expliquer.

C'est une vérité constante que la vertu ne consiste pas dans la persuasion, mais dans l'action; & que pour être un véritable Philosophe il ne suffit pas de parler, il faut agir : comme
pour

P R E F A C E.

pour être un véritable Magistrat ce n'est pas assez de sçavoir la loy, il faut la suivre. Nous avons donc cru que le moyen le plus sur de rendre très-utile la lecture de ces maximes, c'étoit d'y joindre la vie d'Antonin : car on verra qu'il n'a écrit que ce qu'il a suivi luy-même ; & que ses preceptes nés de la pratique, & non pas d'une speculation toujours stérile, sont à proprement parler des preceptes animés.

Un Ancien a dit que le spectacle le plus agréable à Dieu, étoit de voir un homme vertueux lutter contre la mauvaise fortune. Mais il y en a autre infiniment plus rare, & qui luy est plus agréable sans comparaison ; c'est de voir ce que nous avons le bonheur de voir aujourd'hui, un grand Roy résister à sa bonne fortune, & vaincre tous les obstacles que sa propre grandeur oppose à ses généreux dessein. Quelque sage qu'ait été un Philosophe, on peut croire qu'il n'a foulé aux pieds les plaisirs & les pompes du monde que par impuissance, & qu'il a cherché à se vanger de la Fortune en la méprisant ; comme ceux qui médisent d'une femme ; dont ils n'ont pu se faire aimer. Il n'en est pas de même d'un Roy, comme il peut tout, il n'y a rien de plus admirable, & de plus beau que de luy voir régler sa puissance par la justice ; & il a besoin d'une plus grande
me-

P R E' F A C E.

mesure de vertus que les particuliers. C'est par là qu'Antonin doit être mis au dessus de tous les Philosophes de l'Antiquité, nous le mettrions même au dessus de Socrate, si Socrate en séalant par sa mort la vérité qu'il avoit soutenue pendant sa vie, n'eût rempli par là l'espace infini, que la nature avoit mis entre sa condition & celle de cet Empereur. Car la vertu d'un homme ne se mesure pas par des saillies, & par des efforts, qui peuvent avoir souvent de mauvais principes, elle se mesure par ce qu'il fait ordinairement. Toute la vie est nécessaire pour former l'homme de bien, & ce n'est que le dernier soupir qui l'achève.

Nous avons une vie d'Antonin faite par un Espagnol, qui a voulu nous persuader, qu'il l'avoit traduite du Grec. C'est une chose étonnante, & qu'on auroit de la peine à croire, si on nola voyoit, que dans un sujet aussi grave, aussi sérieux, aussi plein de grandes instructions qu'est la vie de cet Empereur, il se soit trouvé un homme assez ignorant, assez vain, & assez insensé pour mépriser la vérité, & n'avoir recours qu'à la fiction, & au mensonge : & encore à quel mensonge, & à qu'elle fiction ? Rien n'est ni plus mal imaginé, ni plus puerile ; Antonin y est entièrement défiguré. S'il y a quelque vérité par ci par là, c'est comme un

* * 2

grain

P R E' F A C E.

grain d'or dans un abîme de sable. Pour donner une juste idée de cet ouvrage, il suffit de dire, qu'il ne paroît pas que son Auteur ait jamais osé parler des réflexions d'Antonin. Il n'y en a pas un seul mot dans tout son livre.

Nous n'avons pas cru devoir rien prendre de tout ce que cet Auteur a écrit, & qui ne se trouve point ailleurs; & nous n'avons rien avancé que ce qu'Antonin a écrit luy-même, ou ce que les Historiens nous ont appris de ses actions, ou ce que nous avons tiré des monumens qui en ont conservé la mémoire.

Ce grand homme avoit fait luy-même sa vie, afin qu'elle servît d'instruction à son fils. Si nous l'avions aujourd'hui, nous pourrions nous assurer d'avoir le véritable portrait de ce Prince: car il n'étoit pas d'humeur à se flater, comme on peut le voir par quelques endroits de ses ouvrages. La Fortune nous a envidé ce bonheur. Elle n'a pas voulu même que ce que les bons Historiens en avoient écrit, parvint entier jusqu'à nous. Ce que nous en avons ne peut passer que pour des mémoires fort peu exacts, fort imparfaits, & fort peu suivis. Car ils nous laissent dans une ignorance presque entière de tout ce qui se passa depuis sa naissance, jusqu'à son avènement à l'Empire, & ne nous apprenent qu'en gros ses plus mémorables actions, & les plus grands événemens de son règne.

Cela

P. R E' F A C E.

Cela ne laisse pas d'être très précieux, & on en peut tirer de grands secours pour former un bon Prince.

Nous n'avons plus qu'à répondre à la critique de certains esprits inquiets qui trouvent que dans ces réflexions Antonin use de trop de redites. Malheureuse délicatesse des hommes ! Les redites les blessent, & leurs rechutes ne les blessent pas. Il faut donc les prier de se souvenir qu'une des différences essentielles qu'il y a entre les livres qui sont faits pour le plaisir, & ceux qui sont faits pour l'instruction : c'est que dans les premiers les redites sont vicieuses, & qu'on les évite avec soin, parce que l'esprit ne pouvant se contenter de ce qu'on lui a déjà dit, cherche toujours quelque chose de nouveau qui puisse le satisfaire, & qu'on ne peut l'entretenir dans ce vuide qu'en flatant sa curiosité, qui seule l'empêche de se reconnoître, & de rougir de ses vaines occupations. Mais dans les livres qui sont faits pour nous corriger, & pour nous apprendre quelque chose de bon & d'honnête, bien loin que les redites soient vicieuses, elles sont nécessaires, parce qu'outre que nous retombons continuellement dans les mêmes fautes, & qu'ainsi nous avons souvent besoin qu'on nous reprenne, nos passions ont jeté de si profondes racines dans nos cœurs, qu'il n'est pas possible de les arracher du premier

P R E F A C E.

mier coup, il faut les attaquer à diverses reprises. Il en est des maladies de l'ame comme de celles du corps. Dans les unes^e comme dans les autres un malade se rendroit aussi ridicule qu'incurable de ne vouloir pas user deux fois des mêmes remèdes; parce que les premiers ne lui auroient pas redonné la santé. D'ailleurs quand il s'agit d'expliquer des vertez qui sont ou obscures, ou dures à digerer à cause de l'aversion que nous avons pour tout ce qui nous contredit, ou qui nous gêne, les redites servent merveilleusement à nous faire entendre ce qui nous étoit échappé, ou à nous rendre familier ce qui nous avoit paru trop austere. Enfin celles d'Antonin ne sont pas ennuyées, comme les redites le sont ordinairement: car elles ont presque toujours un air nouveau par le ton, ou par les nouvelles lamieres dont elles brillent, de sorte qu'il est même étonnant, que sans aucun soin des termes, Antonin ayt dû souvent les mêmes choses avec une si merveilleuse variété.

L A



LA VIE
DE
MARC AURELE
ANTONIN.
A
MONSEIGNEUR
DE HARLAY.
PREMIER PRESIDENT.



ONSEIGNEUR.

LA Traduction, & la Vie d'Antonin ont non seulement été entreprises, parce que vous l'avez désiré; elles ont été commencées & finies dans cette agreable maison où vous avez la bonté de nous souffrir quelquefois, & où vous allez bien moins pour vous délasser des penibles fonctions de la Justice, que pour les

A

y

y continuer. Permettez nous donc, MONSIEUR, de satisfaire au premier, & au plus juste de tous les devoirs, qui est celui de la reconnoissance, & recevez des fruits qui vous appartiennent si légitimement. Le souhait le plus avantageux que nous puissions faire, c'est qu'on ne les trouve pas indignes de vous être offerts, & qu'ils ne fassent point de honte au terroir qui les a vû naître. On a dit de l'Égypte qu'elle produit beaucoup de bonnes choses parmi beaucoup de mauvaises, le Parc du Mesnil a cet avantage, qu'il n'y croît rien que d'excellent; & ce qui y vient le mieux depuis que le grand Chancelier de Bellieure l'a cultivé, & que vous en prenez soin, ce sont les fruits de la raison & de la sagesse. C'est un grand bonheur pour nous d'avoir pû travailler à cet ouvrage dans un si beau lieu, où nous avons vû à toute heure des exemples de tous les preceptes d'Antonin. Personne n'a jamais mieux connu que ce Prince les justes servitudes des grands emplois: ni mieux enseigné à s'en acquitter sans reproche. Pour bien entendre ce qu'il a écrit, nous n'avons eu qu'à étudier ce que vous faites; & cette étude, MONSIEUR, nous a souvent forcé d'admirer la félicité de ceux qui demeurent cachés dans l'azyle d'une vie privée; pour être justes, ils n'ont qu'à veiller sur eux-mêmes, & à régler leurs desirs; au lieu qu'à un
pre-

premier Magistrat, combien de choses indispensables ! Un profond sçavoir qui ne soit chargé de rien d'inutile ; une éloquence saine & naïve, pleine de vigueur, de noblesse & de vérité ; une application infatigable qui supplée à tout ; une grandeur d'ame, & une fermeté dépouillées de toute sorte d'opiniâtreté & d'orgueil ; une amour de la patrie qui le tienne toujours dans la disposition de tout sacrifier pour elle ; une gravité pleine de simplicité & de modestie ; un désintéressement, que rien ne puisse ébranler, & une humanité aussi éloignée de la dureté que de la foiblesse.

Voilà les qualitez, que doivent avoir ceux qui veulent remplir tous les devoirs d'une Charge comme la vôtre, & faire un bon usage de leur autorité. La Justice ne sçauroit subsister sans elles, & elles se trouvent toutes en vous.

Antonin nous exhorte à avoir toujours presentes les vertus de nos contemporains ; & il assure que de tous les tableaux, ce sont les plus divertissans & les plus utiles. Si nous suivions ce precepte, MONSIEUR, nous n'aurions qu'à considerer vos mœurs & vos actions ; elles nous fourniroient seules une variété admirable de ces rares tableaux qui en servant d'instruction aux uns, & de modele aux autres, nous donneroient incessamment à

tous de nouveaux plaisirs. En effet qu'elle vûë plus agreable & plus instructive que celle d'un homme, qui convaincu que l'ambition est une injustice, n'a jamais recherché les premieres dignitez; & qui content de faire son devoir dans une Charge, dont il a augmenté le lustre, ne songeoit qu'à passer d'une bonne action à une autre bonne action, lorsqu'il a été appelé par le plus sage de tous les Roys à la tête du plus auguste Parlement, & qu'il est monté à cette premiere place, que ses Ayeux avoient si dignement occupée? Qu'y a-t-il qui merite plus d'attirer nos yeux, qu'un homme qui rapporte au bien du Public toutes ses pensées, & toutes ses actions, & qui considere son autorité non pas comme un moyen de dominer les sujets du Roy, mais comme un engagement plus fort à les servir, & à veiller pour eux sans cesse. Nous aurions de la peine à nous retenir icy, MONSIEUR, si nous ne nous souvenions que la Justice qui est la mere de toutes les vertus, & qui fait vôtre caractere, parce qu'elle fait seule l'homme de bien, & le grand homme, ne se nourrit que des actions qui partent d'elle, & ne connoît point d'autre prix. D'ailleurs quelques justes que soient vos louanges, vous trouveriez qu'elles s'accorderoient mal avec des reflexions où Antonin travaille avec tant de soin à faire voir la vanité de toutes les
louanges

louanges en general, & à confondre également ceux qui les reçoivent, & ceux qui les donnent. Nous ne vous parlerons donc plus que de la vie de cet Empereur : mais n'apportez point icy, MONSIEUR, ce goût exquis, & ce jugement fin & delicat, qui vous font d'abord sentir toutes les beautez, & tous les défauts des productions de l'esprit ; quittez les idées que vous ont donné les ouvrages des grands hommes de l'Antiquité, dont vous faites vos delices, & oubliez sur tout les graces infinies de Plutarque, que nous n'avons jamais trouvé si beau, ni si inimitable, que quand nous avons voulu l'imiter.

L'Empire Romain avoit éprouvé sous les Triumvirs, sous les Neros, & sous Domitien les funestes effets de l'insolence, & de la cruauté des plus injustes Tyrans, & goûté sous Auguste, sous Vespasien, sous Trajan, sous Adrien, & sous Antonin le Pieux, les doux fruits de la justice, de la clemence & de la pieté des meilleurs Princes. Il sembloit donc avoir eu dans l'un & dans l'autre de ces deux états des modeles achevez de vertus & de vices. Mais Dieu qui donne les Roys selon qu'il veut abatre ou relever les Peuples, fit bien voir que les vertus des premiers Césars n'étoient que de foibles crayons de celles qui éclaterent dans Marc Aurele. En effet on

peut dire que la Providence proportionna la sagesse de ce Prince aux fleaux dont elle voulut affliger son regne. Jamais Rome ne s'étoit vû tout à la fois battuë de tant d'orages, & pour la sauver il ne falloit pas moins que la sagesse de cet Empereur. Que ceux qui liront sa vie, ne s'attendent pas d'y voir regner les intrigues de Cour, & les artifices de la politique : c'est le regne d'un Prince Philosophe, c'est à dire d'un Prince orné de simplicité, de verité, de religion, & de modestie, & qui ne soumet ses volontez qu'à la justice & à la raison.

La famille de Marc Aurele étoit une des plus nobles, & des plus illustres de l'Italie. Du côté de son pere Annius Verus, il descendoit de Numa : son Bis-ayeul fut Preteur, & Sénateur, & son Ayeul trois fois Consul, & Gouverneur de Rome. Son pere mourut dans la Charge de Preteur, & laissa deux enfans, Annia Cornificia, & Annius Verus, qui est le même que Marc Aurele, dont la tante Annia Galeria Faustina fût mariée à l'Empereur Antonin le Pieux. Voilà tout ce qu'on peut sçavoir de la famille de Marc Aurele du côté de son pere. Sa mere Domitia Calvilla Lucilla, descendoit d'un Prince des Salantins. Elle étoit fille de Calvisius Tullus qui avoit été deux fois Consul, & petite fille de Catilius Severus qui avoit aussi été

DE MARC ANTONIN. 7
été deux fois Consul, & Gouverneur de Rome.

* Marc Aurele nâquit à Rome sur le Mont Celiuſ le 25. d' Avril ſous le ſecond Conſulat de ſon grand pere maternel, & fut appellé Catilius Severus. Adrien l'appella en ſuite Annius Veriſſimus en faiſant alluſion à l'amour qu'il avoit pour la verité. Mais ayant pris la robe virile, il reprit le nom de ſa Maiſon, & fut appellé Annius Verus, juſqu'à ce qu'ayant paſſé dans la famille des Aureliens, par l'adoption d' Antonin le Pieux, il prit le nom de ſon pere adoptif, & fut appellé Marc Aurele. Il perdit ſon pere fort jeune, & fut élevé dans la maiſon de ſon grand pere, qui prit tant de ſoin de ſon éducation, que dès qu'il fut hors des mains des femmes, il luy donna un gouverneur d'une vertu conſommée, & d'un merite generalement reconnu, & luy choiſit tous les plus habiles maîtres. Euphorion luy montra à lire; Geminus excellent Comedien luy enſeigna à prononcer; Andron fut choiſi pour luy apprendre la Muſique, & la Geometrie. Il eut pour Grammairiens dans la Langue Grecque Alexandre, & dans la Latine Troſius Aper, Pollion, & Eutychiuſ Proculus Afriquain. Ses maîtres pour l' Eloquence Grecque furent Anniuſ Marcus, Caniniuſ Celer, & Herode; &

A 4

pour

* *An. de I. C. 121.*

pour l'Eloquence Latine, Cornelius Fronto. Mais comme il avoit un esprit mâle & droit, & qu'il n'aimoit que la verité, il ne s'amusa pas long-tems à ces sortes d'études, il passa de bonne heure à une science plus relevée, & plus necessaire, & s'attacha uniquement à la Philosophie des Stoïciens. Il eut pour cet effet près de luy Sextus de Cheronée petit fils de Plutarque, Jūnius Rusticus, Claudius Maximus, Cinna Catulus, qui étoient les plus habiles Stoïciens de ce tems-là. Il eut aussi un grand Philosophe Peripateticien appelé Claudius Severus.

Il conserva toujours pour ses Precepteurs toute la reconnoissance qu'ils pouvoient attendre d'un Prince qui connoissoit parfaitement le prix de leurs travaux; & cette reconnoissance alla si loin, qu'il fit dresser des statues à Fronton, & à Rusticus, qu'il éleva au Consulat ce même Rusticus & Proculus, en se chargeant de fournir aux frais auxquels cette Charge engageoit ce dernier qui n'étoit pas riche; & qu'il fit toujours l'honneur à Rusticus de le saluer avant son Capitaine des Gardes. Il fit plus encore; sçachant que les biens périssables ne sont pas suffisans pour payer les biens solides, c'est-à-dire les vertus que les preceptes de ces grands hommes avoient ou fait naître, ou cultivées en luy, il voulut que le public fût informé de tout ce qu'il devoit à leurs soins;

soins; & c'est par cet aveu qu'il commence les admirables reflexions qu'il nous a laissées. Rare espèce de reconnoissance qu'il n'imita de personne, & que personne n'a imitée depuis. Quand les hommes ont quelques vertus, il leur est naturel de croire qu'ils ne les tiennent que d'eux-mêmes, & ils croiroient en perdre la meilleure partie, ou en ternir l'éclat, s'ils avoüoient qu'ils les dûssent à un travail étranger. Marc Aurele étoit l'ennemi déclaré de cet amour propre, aussi regarda-t-il toujours ses Maîtres comme ses Dieux : car après leur mort il leur fit faire des statuës d'or, qu'il plaça parmi celles de ses Dieux domestiques, il visita souvent leurs tombeaux, y fit des sacrifices, & les couvrit de toutes sortes de fleurs.

Comme tout le bien qui se tire de la Philosophie revient à ceux qui la pratiquent, on peut dire que cette science ne suffit pas aux Princes, si elle n'est accompagnée de la justice, dont les fruits ne tendent qu'à l'utilité du public. Marc Aurele ne negligea pas une science si importante, & qui est la source de la prospérité des Etats. Il la cultiva avec beaucoup de soin : car il apprit le Droit sous L. Volusius Mecianus le plus habile Jurisconsulte de ce tems-là.

Dès sa plus tendre enfance, il s'attira la bienveillance d'Adrien qui voulut l'avoir toujours près de luy, & qui le fit Chevalier à six

ans; honneur qu'on n'avoit jamais fait à cet âge.

Comme c'étoit alors la coùtume des jeunes gens de qualité de passer par le Sacerdoce avant que de monter aux Charges, il fut fait à huit ans Salien, c'est à dire Prêtre de Mars, & bien loin de s'aquiter de cet employ comme les jeunes gens s'aquient ordinairement des Charges qu'ils ne regardent que comme un passage à des dignitez plus considerables auxquelles ils se voyent assùrez de parvenir, il en remplit toutes les fonctions, & tous les devoirs avec autant d'assiduité & d'exactitude, que ceux qui avoient borné là toute leur ambition. Il fut intendant de la Musique, & chef de l'Ordre. Et tous ceux qui de son tems entrèrent dans ce Corps, ou qui en sortirent, il les reçut, & les congedia, sans qu'on luy lût les Formules sacrées, qu'il sçavoit toutes par cœur. Aussi étoit-ce une de ses maximes de ne rien faire qu'avec la derniere exactitude; & comme il disoit luy-même, sans y employer toutes les regles de l'art. Ce fut dans cet Ordre qu'il reçut le premier augure de son élévation à l'Empire: car comme tous les Prêtres jettoient des couronnes de fleurs, selon la coùtume, sur le petit lit où étoit la statuë de Mars, celle que Marc Aurele jetta se trouva justement posée sur la tête du Dieu, comme si on l'y avoit mise avec la main, & il n'ap-

n'appartenoit qu'à l'Empereur de couronner cette statuë.

Il prit la robe virile à quinze ans, & fiança par l'ordre d'Adrien la fille de L. Cejonius Commodus. Peu de tems après on luy confia le gouvernement de Rome pendant que les Consuls allerent au Mont d'Albe, pour y célébrer les fêtes Latines. Il s'aquita de cet employ comme un des plus graves Magistrats auroit pû faire, & tint la table de l'Empereur avec beaucoup de sagesse & de dignité.

Il donna à sa sœur Annia Cornificia, qui étoit mariée à Numidius Quadratus, tous les biens de la succession de son pere, & permit à sa mere de luy donner aussi les siens, afin, dit-il que son mari n'eût aucun reproche à luy faire.

Il eut quelque goût pour la peinture, & travailla sous Diognetus qui étoit en même tems, & grand Peintre, & grand Philosophe.

Il aima beaucoup la lutte, la course, la paume, & la chasse, qu'il ne regardoit pas tant comme des divertissemens, que comme d'innocens remedes, que la Nature ordonne pour conserver la santé: il étoit même persuadé comme Socrate & Aristipe, que l'exercice du corps n'est pas inutile pour acquérir la vertu. Avant que ses fatigues, & ses occupations continuelles eussent altéré sa santé, on le vit

souvent à la chasse attaquer seul les plus grands Sangliers, & en venir heureusement à bout. Mais la passion qu'il eut pour la Philosophie, l'emporta sur toutes les autres. Cette passion fut si forte dès son enfance, qu'à douze ans il avoit déjà l'habit des Philosophes Stoiciens, pratiquoit leurs austeritez, & couchoit à terre sur son manteau, & que sa mere eut toutes les peines du monde à obtenir de luy, qu'il couchât sur un bois de lit couvert d'une simple peau. La Nature l'avoit formé, pour être le restaurateur de cette Philosophie qui avoit toujours été la plus fidelle depositaire de la vertu : car il avoit tant de constance & de gravité, que dans son enfance même, ni la joie, ni la tristesse ne purent jamais luy faire changer de visage. Mais cette gravité n'avoit rien d'incommode pour ses amis, ni pour ceux qui l'approchoient, elle étoit sans tristesse : comme sa sagesse étoit sans orgueil, & sa complaisance sans bassesse.

Adrien ayant perdu Cejonius Commodus qu'il avoit adopté, chercha à remplir cette place, & jetta les yeux sur Marc Aurele, mais l'ayant trouvé trop jeune, car il n'avoit pas encore dix-huit ans, il adopta Antonin le Pieux, à condition qu'il adopteroit Marc Aurele, & L. Verus fils de celuy qui venoit de mourir. † Marc Aurele fut donc adopté à l'âge de dix-huit

huit ans. Il songea la veille qu'il avoit le épaules, & les mains d'yvoire, & qu'ayant voulu essayer si elles pourroient porter de grands fardeaux, il les trouva plus fortes que de coûtume.

La nouvelle de son adoption ne fit que l'affliger, & ses domestiques luy ayant demandé pourquoy un si grand honneur le rendoit si triste, il les entretint long-tems des maux qui sont inseparables de la Royauté.

Quelques jours après son adoption, Adrien alla au Senat, & y demanda pour luy une dispense d'âge pour la charge de Questeur. Ce fut la dernière grace, qu'il reçût de cet Empereur qui mourut bien-tôt après à Baïes. Marc Aurele luy fit des funeraïlles magnifiques, qui furent suivies d'un combat de Gladiateurs.

Après la mort d'Adrien, Antonin le Pieux rompit le mariage que Marc Aurele, pour obéir à ce Prince, avoit contracté avec la fille de Lucius Commodus, & luy offrit sa fille Faustine, qu'il avoit fiancée à Verus, lequel n'étoit pas encore en âge d'être marié; & il fit monter son prétendu gendre de la charge de Questeur au Consulat contre l'usage, luy donna le titre de † Cesar, le fit Colonel d'une des six Campagnes de Chevaliers, assista aux jeux qu'il fit avec ses collegues, l'associa malgré

A 7

luy

luy à tous les honneurs de l'Empire, & le reçut dans le College des grands Prêtres par un decret du Senat.

Marc Aurele accablé de tous ces honneurs qu'il n'avoit pas souhaitez, & obligé d'affister à tous les Conseils pour se rendre capable de gouverner seul un jour, n'en avoit que plus de passion pour la Philosophie, à laquelle il donnoit tout le tems qu'il pouvoit dérober à ses occupations. L'Empereur Antonin le Pieux ne contribuoit pas peu à l'entretenir dans l'amour qu'il avoit pour l'étude de la sagesse : car outre qu'il l'y engageoit de plus en plus par son exemple, il fit venir pour luy d'Athenes Apollonius de Chalcis celebre Philosophe Stoïcien, dont le commerce ne fut pas inutile à ce jeune Prince. On ne peut s'empêcher de rapporter icy une particularité, qui sert à faire connoître le caractère du Philosophe, & celui de l'Empereur. Dès qu'Apollonius fût arrivé à Rome, Antonin le Pieux luy manda qu'il n'avoit qu'à venir, & qu'on luy donneroit son disciple. Le Stoïcien répondit; que c'étoit au disciple à aller trouver le maître, & non pas au maître à aller trouver le disciple, On rapporta sa réponse à l'Empereur qui dit en riant, *Apollonius a eu moins de peine à venir d'Athenes à Rome, qu'il n'en a à venir de son hôtellerie au Palais, & luy envoya Marc Aurele.*

Ce fut environ dans ce temps-là que ce Prince

Prince perdit son Gouverneur. Il fut si touché de sa mort, qu'oubliant sa constance ordinaire, & sa fermeté, il ne put s'empêcher de verser des larmes; & comme les Courtisans l'en railloient, l'Empereur leur dit: *Souffrez qu'il soit homme, car ni la Philosophie, ni l'Empire n'ôtent point les passions.*

* Il épousa Faustine deux ans après son second Consulat. Cette Princesse étoit d'une tres-grande beauté, mais d'une humeur trop galante pour faire le bonheur d'un mary; elle suivit l'exemple de sa mere, & peu touchée de la sagesse de ce jeune Prince, elle chercha des gens qui ne comptassent pas pour rien les apas dont elle se voyoit pourvûë. Marc Aurele en eut une fille la premiere année de son mariage, & il fut honoré en même tems de la puissance du Tribunat, & du titre de Proconsul, qui étoient ordinairement attachez à la Majesté de l'Empire.

Le Senat ajouta à ces dignitez un honneur, qu'on avoit inventé pour Auguste, & que les siecles suivans avoient extremement augmenté. Tous les decrets du Senat ne se faisoient que sur le rapport du Consul qui présidoit, & qui seul avoit le droit de rapporter. Les Consuls se démirent de ce droit en faveur d'Auguste, à qui par un decret solennel ils donnerent le pouvoir de faire un rapport tous les

les jours de Senat, c'est-à-dire de proposer chaque jour au Senat une affaire telle qu'il voudroit, & de quelque nature qu'elle fût. Dès de la flaterie a porté les hommes à donner atteinte à leurs privileges, il est bien difficile qu'ils y gardent quelques mesures, & qu'ils trouvent où s'arrêter. Ce qu'on avoit accordé à Auguste pour un rapport, fut ensuite accordé aux autres Empereurs pour trois, pour quatre, & pour cinq, & ce fut ce dernier privilege, qu'on donna à Marc Aurele. Privilege d'une si vaste étendue, & d'un pouvoir si immense, qu'il suffisoit seul pour rendre inutiles toutes les Assemblées du Senat.

Marc Aurele ne se servit pas de cette autorité pour se rendre plus absolu, il ne l'employa qu'à maintenir la liberté, & qu'à augmenter la felicité du peuple.

Il n'abusa pas non plus du credit qu'il avoit auprès de l'Empereur, qui n'avançoit que ceux qui luy étoient recommandez de sa part: car il eut toujours un tres grand soin de ne luy proposer que des gens dignes des places, qu'il vouloit leur procurer. A mesure que son pouvoir augmentoit, sa soumission pour luy devenoit plus grande: il luy rendoit toujours les mêmes respects, que s'il n'avoit été que simple particulier, & il sembloit que l'amour qu'il avoit pour luy, croissoit de jour en jour: car pendant vingt-trois ans qu'il fut dans son Pa-

Palais, il ne le quitta point, & ne coucha que deux fois dehors.

Cette grande assiduité, & toutes ces marques de tendresse avoient si fort touché Antonin le Pieux, qu'il n'écouta jamais les discours de ceux qui tâchoient de luy donner des soupçons contre Marc Aurele, & de luy faire douter de la sincérité de son affection. Un jour un de ses Courtisans se promenant avec luy dans un jardin, & voyant Lucille mere de Marc Aurele, à genoux devant une statuë d'Apollon dans un lieu écarté, luy dit à l'oreille : *Que croyez-vous que Lucille demande à ce Dieu de si bon cœur ? Elle luy demande que vous mouriez, & que son fils regne.* Ce mot, qui sous un Tyran auroit été funeste & à la mere & au fils, fut méprisé de l'Empereur qui étoit trop assuré de la bonne foy, & de la probité de Marc Aurele, pour rien croire, qui luy fût défavantageux. L'union de ces deux Princes dura entiere & parfaite jusqu'à la mort d'Antonin, qui étant tombé malade à Lorium, & se voyant hors de toute esperance de guerir, fit entrer ses amis, ses Capitaines des Gardes, & ses principaux Officiers, confirma en leur presence l'adoption qu'il avoit faite de Marc Aurele, le nomma seul son successeur sans parler de Verus, & le Tribun étant venu à l'ordre, il luy donna pour dernier mot *l'équanimité*, comme pour dire, qu'il n'avoit plus rien

rien à desirer, puisqu'il laissoit un tel successeur à l'Empire, & sur le moment même il fit porter de sa chambre dans celle de Marc Aurele la statuë d'or de la Fortune, qui comme un gage assuré de la felicité publique étoit toujours dans la chambre des Empereurs.

Après la mort de ce * Prince le Senat obligea Marc Aurele à prendre les rênes du gouvernement. Mais la premiere marque que ce nouvel Empereur voulut donner de son autorité, fut de la partager avec † Lucius Verus, il luy donna la puissance Tribunicienne, le nomma Empereur, & voulut gouverner conjointement avec luy. Ce fut la premiere fois que Rome se vit regie par deux Souverains, spectacle bien surprenant pour une Ville qui avoit vû souvent verser presque tout le sang deses citoyens pour le choix d'un Maître.

Le même jour Marc Aurele prit le nom d'Antonin, & le donna à son Collegue, en luy faisant fiancer sa fille Lucille, & pour mieux témoigner la joye qu'ils avoyent de ce mariage, & de leur union, ils établirent un fonds considerable pour l'entretien des nouveaux citiens qui étoient en fort grand nombre. Au sortir du Senat les deux Empereurs allerent ensemble visiter les Compagnies des Gardes, & donnerent cinq cent écus à cha-
que

* *An. de I. C. 161.*

† Le sixième d'Avril, il avoit regné un mois tout seul.

que Soldat, & aux Officiers à proportion. Après cela ils firent les funeraillcs de leur pere, qu'ils porterent dans le tombeau d'Adrien. Ils ordonnerent des fêtes pour celebrer le deuil, & procederent ensuite selon la coûtume à la ceremonie de sa consecration qui se passa de cette maniere : On fit une statuë de cire tres ressemblante au mort ; on la mit sur un lit d'yvoire couvert d'étofes d'or, & fort exhaussé, qu'on dressa à l'entrée du Palais. Tous les Senateurs vêtus de robes noires étoient assis à la gauche ; & à la droite étoient les Dames de la premiere qualité en simples habits blancs sans pierreries, & sans aucune parure. Cela continua de même sept jours entiers pendant lesquels on voyoit entrer & sortir des Medecins, qui alloient comme pour visiter le malade, & qui à chaque visite disoient que son mal empiroit, & qu'il alloit mourir. Enfin après qu'ils eurent annoncé sa mort, les plus nobles, & les plus jeunes des Senateurs, & des Chevaliers porterent le lit sur leurs épaules le long de la rue sacrée, & le poserent au milieu de l'ancienne place où les Magistrats se demettoient de leurs charges. Aux deux côtez de la place il y avoit deux échafaux : sur l'un étoit un chœur de jeunes garçons, & sur l'autre un chœur de jeunes filles, tous enfans de la premiere qualité, qui chantoient des hymnes, & des cantiques en l'hon-

l'honneur du mort , sur les tons les plus lugubres. Les cantiques finis, les mêmes Senateurs & Chevaliers reprirent le lit , & le porterent hors de la Ville dans le champ de Mars au milieu duquel on avoit fait un petit bâtiment de bois à plusieurs étages , & en forme de pyramide ; le premier étage étoit quarré , & comme une espece de petite chambre qui étoit remplie des toutes sortes de matieres combustibles , & garnie par dehors d'étofes d'or , de statuës d'yvoire , & de rares Tableaux : le second étoit un peu plus petit de la même figure , & orné de meme , avec cette seule difference , qu'il étoit ouvert des quatre côtez. Sur celui-là il y en avoit un troisiéme plus petit , qui étoit suivi d'un quatriéme sur lequel il y avoit encore quelques autres tages toujours plus petits , de maniere que le dernier finissoit en pointe. On mit le lit & la statuë de cire dans le second étage , qu'on remplit de toutes sortes d'arbmates , de gommés , d'herbes , & de plantes odoriferantes : les villes , les peuples , & les particuliers se piquant à l'envi d'honorer leur Prince de ces derniers presens. Les Chevaliers firent des courses de chevaux autour de cette pyramide , en bon ordre , & en reglant leur marche à l'harmonie de plusieurs instrumens militaires. A cette espece de Tournoi succederent des courses de chariots sur lesquels étoient montez

tez de jeunes gens vêtus de robes bordées de pourpre avec des masques qui representoient au naturel le visage des plus fameux Capitaines , & des plus grands Empereurs.

Ces courses finies, les successeurs à l'Empire s'approcherent du bucher, & y mirent le feu avec des flambeaux ; les Consuls, les Sénateurs, & les Chevaliers firent ensuite la même chose chacun de son côté. Tout fut embrasé dans un moment, & en même tems on vit partir du haut du bucher un aigle qui s'envola, & qu'on perdit d'abord de vûë. Les peuples croyoient que c'étoit cet aigle qui portoit au Ciel l'ame de l'Empereur, à qui dès ce moment on rendoit le même culte qu'aux Dieux immortels.

Après cette ceremonie, les deux Empereurs firent chacun l'oraison funebre de leur pere, luy établirent un grand Prêtre, qu'ils prirent dans sa famille, instituerent à son honneur une société de Prêtres, qu'ils appellerent Aureliens, & finirent ces funerailles par des combats de Gladiateurs.

Antonin n'eut pas plûtôt achevé l'apothéose de son pere, qu'il se vit accablé d'une infinité de requêtes, que luy presentoient incessamment les Prêtres Payens, les Philosophes, & même les Gouverneurs de Province, pour obtenir de luy la liberté de persecuter les Chrétiens, que la clemence d'Adrien & d'Antonin

tonin le Pieux avoient défendus long-tems contre leurs poursuites. L'Empereur qui n'étoit pas moins ennemi de la violence, & de l'injustice que son pere & que son ayeul, & qui d'ailleurs vouloit gouverner son Etat selon leurs maximes, s'opposa fortement à cette rage aveugle; & pour en garantir les Chrétiens qui vivoient dans les Provinces les plus éloignées, il écrivit à l'assemblée generale d'Asie, qui se tenoit cette année là à Ephese, cette lettre admirable, qu'Eusebe nous a conservée.

Je suis persuadé, que les Dieux auront soin de faire que les Chrétiens ne puissent se cacher à leurs yeux. Il est plus de leur intérêt que du vôtre de punir ceux qui refusent de les reconnoître. Les persecutions que vous leur faites en les traitant d'impies, ne servent qu'à les fortifier davantage dans leurs sentimens; & puisqu'ils croient mourir pour leur Dieu, la mort ne leur doit-elle pas paroître plus agreable que la vie? C'est par-là qu'ils sont toujours vainqueurs, aimant mieux mourir que de se soumettre à vos ordres. Pour ce qui est des tremblemens de terre qui sont arrivez, & qui arrivent encore, il est bon de vous avertir de faire une serieuse & juste comparaison de l'état où vous êtes dans ces rencontres; avec celui où ces gens là sont: la confiance qu'ils ont en Dieu augmente à mesure que le danger est plus grand, & vous, vous perdez d'abord courage. Ils s'hu-

s'humilient alors plus profondément devant Dieu, & vous, vous êtes si ignorants, & si aveugles, que vous ne vous contentez pas d'oublier tous vos Dieux, & le culte que vous devez au Dieu Immortel, vous persécutez encore, & poursuivez jusqu'à la mort des Chrétiens qui le servent, & qui l'adorent. Plusieurs Gouverneurs de Province ont souvent écrit sur le sujet de ceux de cette Sette à notre Pere d'immortelle mémoire, qui leur a toujours répondu de ne leur faire aucun trouble, à moins qu'ils ne fussent convaincus de quelque entreprise contre l'Etat. En me conformant donc à ses maximes, j'ai fait la même réponse à ceux qui m'en ont écrit; & si quelqu'un continue de les inquieter sous pretexte qu'ils sont Chrétiens, j'ordonne que les accusez, quoique reconnus Chrétiens, soient absous, & les accusateurs punis. Cette Lettre fut publiée à Ephese au Temple commun de l'Asie.

On obéit à cet ordre, la paix & le calme regnerent dans tout l'Empire, & le commencement de ce regne fut aussi heureux, & aussi tranquille, que si l'esprit d'Antonin le Pieux eût passé à ses deux enfans. Cependant il n'y avoit rien de plus opposé que les humeurs, & les inclinations de ces deux Princes.

Marc Antonin étoit constant, & modeste; grave & complaisant; clement & juste; aussi indulgent pour les autres, que severe pour luy; insensible à la vaine gloire, inbran-

branlable dans ses desseins, qu'il formoit toujours après y avoir bien pensé, & jamais par passion, ni par caprice; ennemi des délateurs; pieux sans affectation; modéré en toutes choses; toujours égal; toujours le maître de luy-même; toujours soumis à la raison; incapable de déguisement; toujours en garde contre l'amour propre; jamais ni impatient, ni inquiet; tres prompt à pardonner les plus grandes fautes, quand elles ne regardoient que luy-seul, & inexorable, quand la dernière nécessité, c'est à dire l'interêt du public, le forçoit à les punir. Il avoit des loix égales pour tout le monde, & laissoit une entière liberté à ses Sujets; Il avoit toujours en vûë le bien de l'Etat en tout ce qu'il faisoit, & jamais ni son plaisir, ni son interêt, ni sa gloire particuliere; Enfin ne pensant qu'à faire du bien aux hommes, & à être soumis à Dieu, il suivoit en tout la justice, & ne disoit jamais que la verité.

Lucius Verus n'avoit aucunes de ces qualitez; il étoit emporté, & dissolu, & la plus grande de ses vertus, c'étoit de n'avoir aucun de ces vices atroces qui font d'un Prince legitime un veritable Tyran. Mais cette opposition d'humeurs ne parut pas les premières années; le respect qu'il ne pouvoit s'empêcher d'avoir pour son frere, ou la reconnoissance, l'obligerent à cacher ce natu-

turel vicieux, pendant qu'il fut près de luy. Il fit semblant même de vouloir se conformer entierement à ses mœurs, & imiter la sagesse de sa vie; il se gouvernoit en tout de maniere qu'on auroit dit que Marc Antonin étoit seul Empereur: car Verus avoit pour luy les mêmes déterences, ou plutôt les mêmes soumissions qu'un Lieutenant avoit pour un Proconsul, ou un Gouverneur de Province pour l'Empereur même. Mais il est bien difficile que le vice soit longtems contraint, cette violence ne sert qu'à l'irriter: aussi ce Prince ne perdit-il pas la premiere occasion que le hazard luy offrit de le faire paroître.

Commode vint au monde sur la fin de cette premiere année du regne d'Antonin. La naissance de ce Prince, dont la vie devoit deshonorer la Nature, fut signalée par tous les fleaux les plus terribles. Le Tibre commença les calamitez publiques par une inondation qui renversa une grande partie de Rome, entraîna quantité de bestail, ruina toute la campagne, & causa une très-grande famine. Des deux Empereurs remedierent promptement à ces maux en distribuant par tout les secours dont on avoit besoin. Cette inondation fut suivie de tremblemens de terre, d'embrasemens de Villes, & d'une corruption generale de l'air, qui

B

pro-

produisit tout d'un coup une infinité d'insectes qui ravagerent ce que les eaux avoient épargné, & tout l'Univers retentit du bruit des guerres qui éclaterent presque en même tems. Les Parthes sous la conduite de leur Roy Vologese surprirent l'armée Romaine qui étoit en Arménie, la taillèrent en pièces, & entrèrent dans la Syrie, d'où ils chassèrent Attilius Cornelianus, qui en étoit Gouverneur. Les Cattes portèrent le fer & le feu dans l'Allemagne, & dans le pays des Grizons, & les Anglois commencèrent à se revolter.

Calpurnius Agricola fut envoyé contre les Anglois, Aufidius Victorinus contre les Cattes, & l'expédition contre les Parthes fut réservée à Verus qui partit quelques jours après.

Marc Antonin, que la prudence, & la nécessité des affaires obligeoient de demeurer à Rome, accompagna ce Prince jusqu'à Capouë, luy fit toutes sortes d'honneurs, & luy donna ses amis, & ses principaux Officiers pour le suivre, soit qu'il voulût s'assurer de sa conduite par ce moyen, ou qu'il n'eût d'autre dessein que de rendre la Cour de ce jeune Prince plus magnifique, soit enfin, ce qui est même plus vray-semblable, qu'il voulût par là luy donner un frein, & retenir, ou corriger par un reste de pudeur les mau-

mauvaises inclinations qu'il voyoit en luy. Mais toutes ses precautions furent inutiles : Verus qui étoit las de se contraindre, ne fit aucun conte des amis, que Marc Antonin luy avoit donnez. Dès qu'il l'eût perdu de vûë : & que n'étant plus retenu par le respect, ni par la crainte, il put suivre son naturel, il oublia la défaite des Legions Romaines, ne se souvint plus que la Syrie étoit en état de se revolter, se plongea dans toutes sortes d'infames débauches ; & fit de si grands excez, qu'il tomba dangereusement malade à Canuse. La nouvelle de cette maladie étant portée à Rome, Antonin qui ne faisoit que d'y arriver, repartit aussi-tôt pour l'aller voir, & avant son départ fit en plein Senat des vœux, qu'il accomplit religieusement dès qu'il fût de retour, & qu'il scût que Verus s'étoit embarqué.

La maladie que ce jeune Prince avoit eüe à Canuse, ne le corrigea point ; il continua ses débauches en chemin, & il ne fut pas plutôt en Syrie, qu'ils s'oublia entièrement à Daphné un des fauxbourgs d'Antioche, dont l'entrée étoit comme défendue aux honnêtes gens depuis que la bonté de son climat, & la beauté de ses bois, de ses fleurs, & de ses fontaines, y eurent fait placer le trône de l'impureté. Verus augmenta même la corruption de ce lieu par des excez, qui jusqu'a-

lors avoient été inconnus à ses habitants , peuple le plus débauché de la terre.

† Cependant ses Lieutenants firent la guerre aux Parthes avec beaucoup de succès. Statius Priscus soumit Artaxate : Cassius & Martius Verus mirent en fuite Vologese, prirent Seleucie, brûlerent, & ravagerent Babylone & Ctesiphonte, & raserent le superbe Palais des Parthes. Leurs troupes qui venoient de remporter de si grandes victoires, & qui avoient défait des armées de cinq cent mille hommes, eurent à combattre à leur retour la faim & les maladies, qui en emporterent plus de la moitié. Cassius ne ramena en Syrie qu'une petite partie de son armée. Cela n'empêcha pas que Verus enflé de ses victoires, ne prît d'abord le nom superbe de vainqueur de l'Armenie, & des Parthes, comme s'il l'avoit légitimement acquis au milieu de ses voluptez.

Cependant Marc Antonin qui feignoit d'ignorer ses débauches, crut que le plus sur moyen de l'en retirer étoit d'achever son mariage. Il remit donc sans différer entre les mains de sa sœur sa fille Lucille qui étoit une des plus belles Princesses du monde, la fit partir pour la Syrie, & l'accompagna jusqu'à Brindes. On dit qu'il avoit re-

solu

folu de la mener luy-même à Verus; mais qu'il en fut détourné par les bruits qu'on semina, qu'il n'alloit en Syrie que pour s'attribuer l'honneur d'avoir terminé cette guerre. Avant que de quitter Brindes, il vit embarquer la Princesse, & écrivit aux Proconsuls, & aux Gouverneurs des Provinces, pour leur defendre d'aller au devant d'elle, & de faire pour sa reception les ceremonies pratiquées en ces occasions, & qui ne fervoient, disoit-il qu'à fouler les peuples.

Verus qui avoit cru que Marc Antonin menoit luy-même sa fille, & qui craignoit, qu'il n'apprît là ses desordres, partit pour l'aller recevoir à Ephese, d'où il repartit peu de jours après la celebration de son mariage, & retourna à Antioche avec l'Imperatrice qui y mena bientôt une vie peu differente de celle de son mari, & fort conforme aux exemples que luy avoit donnez sa mere Faustine.

† Après que Veruseût donné un Roy aux Armeniens, & entierement subjugué les Parthes, il revint à Rome, & partagea l'honneur du triomphe avec Marc Antonin. Son retour pensa être funeste à tout l'Empire, car il porta la peste dans tous les lieux où il passa. On marque l'origine de cette peste; & l'on conte que dans le sac de Babylon des soldats étant entrez dans le temple

B 3

d'A-

d'Apollon pour le piller, trouverent dans un endroit souterrain un petit cofre d'or qui ne fut pas plûtoſt ouvert, qu'il en ſortit un air empoisonné qui s'étendit juſques dans les Gaules, & porta par tout la mortalité. Mais il y a plus d'apparence que c'étoit une ſuite des maladies qui avoient affligé l'armée de Caſſius au retour de la deſaite des Parthes.

A peu près dans ce même tems là les Alle-mans ſe revolterent, & firent une irruption dans l'Italie, où ils ravagerent tout ce qui ſe trouva ſur leur chemin. † Pertinax homme d'une valeur éprouvée, mais dont les envieux avoient rendu la fidelité ſuſpecte, & qui par tout le credit de ſes amis n'avoit pû parvenir qu'à commander quelques troupes auxiliaires, fut choiſi, contre l'attente des Courtiſans avec Claudius Pompejanus ſon meilleur ami, pour aller s'oppoſer à ce torrent qui menaçoit Rome. Antonin les fit l'un & l'autre ſes Lieutenans, & voulut qu'ils partageaſſent avec luy l'honneur de cette expedition. Pertinax qui ſentit le prix de cette grace, & de cette confiance, n'oublia rien pour faire que l'Empereur n'eût pas ſujet de ſ'en repentir, & ne donna pas moins de marques de ſa fidelité, que de ſon experience, & de ſon courage. On attaqua bruſquement les ennemis qui attendirent de pied ferme, & qui ſe battirent avec beau-
coup

† Il fut Empereur.

coup de resolution. Le combat fut long & opiniâtre : mais enfin ils furent taillez en pieces, & parmi leurs morts, on trouva beaucoup de femmes armées qui avoient été tuées en combattant, près de leurs maris, & de leurs enfans. Quelque grande que fût cette victoire, & quelque plaisir qu'elle fît à l'Empereur, il eut pourtant la force de résister à ses Troupes victorieuses, qui le prioient d'augmenter leur paye. Il leur répondit, que de leur donner de l'argent pour cet heureux succès ce seroit leur faire des liberalitez aux dépens du sang de leurs peres, & de leurs parens, dont il devoit rendre compte à Dieu qui est le seul juge des Princes, & en quelques dangers qu'il se trouvât, il eut toujours tant de sagesse & de fermeté, que ni la crainte, ni la complaisance ne purent jamais l'obliger à passer en rien les bornes de la plus exacte justice. Il fut proclamé *Imperator* pour la cinquième fois, les victoires de Verus luy ayant déjà fait donner quatre fois le même titre. La nuit avant le combat on luy amena dans sa tente un Espion, qu'on avoit pris dans le camp. L'Empereur voulut l'interroger, mais il repondit : *J'ay si grand froid, que je ne sçairois parler, c'est pour quoy si vous voulez apprendre quelque chose, ordonnez auparavant, qu'on me donne quelque robe, si vous en avez.* Antonin ne se fâcha point de cette hardiesse, & fit ce qu'il demandoit.

Il ne faut pas oublier icy l'action d'un Soldat, qui étant de garde une nuit sur le bord du Danube, & ayant entendu de l'autre côté la voix de quelques Soldats Romains, que les ennemis avoient pris, passa le fleuve à la nage tout armé, delivra ses camarades, & les ramena par le même chemin dans le camp.

L'année suivante il s'éleva une guerre plus dangereuse que celles qu'on venoit déterminer: les Marcomans & les Quades peuples tres-belliqueux, prirent les armes, & jetterent l'épouvante dans l'esprit de tous les Romains qui se voyoient peu en état de résister à des ennemis si puissans, pendant que la peste ravageoit la campagne & les villes, & remplissoit presque toutes leurs places de monceaux de morts. L'Empereur fut le seul qui ne desespéra pas de la protection du Ciel: son premier soin fut de l'appaiser par des sacrifices: il fit des processions autour de la Ville: les statues des Dieux furent servies & adorées sur leurs lits pendant sept jours; & de peur d'oublier le service qui leur étoit le plus agreable, il fit pratiquer tous les cultes étrangers, & fit venir pour cet effet de tous côtez des Sacrificateurs, & des Prêtres. Mais ce qui est encore plus étonnant, il rétablit les ceremonies d'Isis qui avoient été défenduës du tems d'Auguste, & il

il ne fit pas difficulté d'adorer une Deesse, dont on avoit abattu le temple sous le regne de Tibere, brûlé les ornemens, jetté la statuë dans le Tibre, & fait mourir les Prêtres. On immola en cette occasion tant de victimes, que les railleurs, dont aucune calamité ne sçauroit lier la langue, s'en moquoient ouvertement, & disoient que si l'Empereur revenoit victorieux, il ne trouveroit plus de bœufs dans tout l'Empire.

* Quand il eut satisfait à sa pieté, il partit, & enmena avec luy Verus, qui auroit bien voulu demeurer seul à Rome pour y continuer ses débauches, ce qu'Antonin voulut empêcher. Les deux Empereurs prirent donc ensemble le chemin d'Aquilée : ils n'y furent pas plûtôt arrivez, qu'ils marcherent contre les Marcomans, qui n'étoient pas campez loin de-là, les chasserent de leurs retranchemens, & en firent un grand carnage. Furius Victorinus Capitaine des Gardes fut tué dans ce combat avec une partie des meilleures Troupes. Cela n'empêcha pas les deux Empereurs de continuer leurs attaques avec beaucoup de vigueur : ils presserent si vivement les ennemis, qu'enfin la division se mit dans leur armée : la plûpart de leurs alliez retirerent leurs troupes, tuerent les auteurs de la revolte, & demanderent la paix. Verus content de leurs soumissions, & soupirant après les plaisirs de Rome,

pressoit Antonin de leur accorder leurs demandes, & de s'en retourner : *Quel plus grand avantage pouvez-vous esperer*, luy disoit-il, *que celuy qu'on vous offre ? Voulez-vous reduire vos Ennemis au desespoir, & les forcer à connoître nôtre foiblesse ? Profitions de leur ignorance & de leur frayeur, & souffrons qu'ils pensent plutôt à la retraite, qu'à la vengeance.* Mais Antonin luy representoit qu'il n'y avoit aucune confiance à prendre sur les démarches de ces Barbares ; qu'ils ne faisoient semblant de rentrer en leur devoir, que pour éloigner l'orage qui alloit fondre sur eux ; qu'il falloit profiter de leur desordre, & ne pas leur donner le tems de se réunir après que l'armée Romaine seroit encore plus affoiblie, & en même tems il ordonna aux troupes de marcher.

Les deux Empereurs passerent les Alpes, poursuivirent les ennemis, les battirent en plusieurs rencontres, les dissipèrent entièrement, & revinrent sans avoir fait aucune perte considerable. L'hiver étoit déjà avancé, & ils avoient resolu d'en attendre la fin à Aquilée : mais la peste les obligea d'en partir avec peu de troupes. Dans ce voyage Verus fut frappé d'apoplexie près d'Altinum, où on le porta, & où il mourut ; son corps fut conduit à Rome par Antonin, qui luy rendit les derniers devoirs de la même maniere, qu'il les avoit rendus à son pere, & qui

qui ne fut pas apparemment fâché d'en faire un Dieu. Il étoit même juste, qu'il eût de la joye de cette mort, & cela convenoit parfaitement à la sagesse dont il faisoit profession, & à la tendresse, qu'il avoit pour ses peuples. Mais ce qu'un Historien ajoûte, qu'il la témoigna publiquement dans le remerciement qu'il fit au Senat, n'est nullement vray semblable, & ne merite pas d'être cru. Il dit que l'Empereur insinua, que la guerre contre les Parthes n'avoit été si heureusement terminée que par ses conseils ; & qu'il déclara, que n'ayant plus à partager la Souveraineté avec un homme noyé dans les delices, il alloit commencer un regne nouveau. Antonin étoit trop modeste, & trop sage pour parler ainsi ; & cela ne s'accorde ni avec ses maximes, ni avec le portrait qu'il fait de Verus dans son premier Livre, ni enfin avec le sujet d'un discours, qu'il ne faisoit au Senat, que pour le remercier d'avoir ordonné la consécration de Verus. Ses ennemis firent sans doute courir ce bruit pour donner quelque couleur à la calomnie, qu'ils semerent en même tems, que l'Empereur ayant découvert, que Verus avoit résolu de l'empoisonner, se hâta de le prévenir, & l'empoisonna, ou qu'il gagna son Medecin qui le fit mourir par une saignée ; un soupçon de cette nature ne peut jamais tomber sur Marc Antonin ; aussi

la plûpart le firent tomber sur Faustine, & l'on publia que cette Princesse au desespoir que Verus eût découvert à Lucille le commerce criminel qu'il avoit avec elle, se vangea de sa perfidie en l'empoisonnant. Mais l'opinion la plus generale fut que cette mort étoit l'ouvrage de Lucille, qui ne pouvant souffrir la passion que Verus avoit pour sa propre sœur Fabia, & moins jalouse de la tendresse de son mary, que de l'autorité de sa belle sœur, qui avec une insolence proportionnée à son crime, abusoit du credit qu'elle avoit auprès de son frere, & la traitoit avec mépris, aima mieux faire tomber sa vengeance sur luy que sur sa rivale : car elle jugea par son humeur altiere, qu'elle la puniroit davantage en la précipitant ainsi du faite de la grandeur où cet inceste l'avoit élevée, & en la reduisant à l'état d'une simple particuliere, qui privée de tout appuy, ne pourroit plus s'égalér à la fille, & à la veuve d'un Empereur.

Après la consecration de Verus, Antonin craignant que les affranchis qui avoient gouverné ce Prince en Syrie, & qui avoient été les ministres de ses débauches, ne portassent à Rome une peste plus contagieuse que celle dont on sentoit encore de si tristes effets, prit le parti de les éloigner de la Cour; & pour le faire d'une maniere
qui

qui ne blessât pas si ouvertement la memoire de son frere, il les dispersa, en leur donnant des Charges considerables, qui sous le nom specieux de recompenses, n'étoient qu'un veritable, mais honnête exil: il ne retint qu'Eclectus seul, dont il étoit plus assuré.

Le desordre & la licence des guerres reveillerent la rage des Payens, qui oubliant les ordres de l'Empereur, recommencerent à persecuter les Chrétiens dans les Provinces éloignées. Saint Polycarpe fut la premiere victime immolée à leur fureur, & les flammes de son bûcher furent comme le signal qui fit rallumer la persecution dans les Gaules & en Asie. On prétend même qu'Antonin y donna les mains; car le Gouverneur des Gaules luy ayant écrit pour luy demander ce qu'il vouloit ordonner de quelques prisonniers Chrétiens, il luy répondit *qu'il n'avoit qu'à faire mourir ceux qui confesseroient, & à relâcher les autres.* Mais son intention n'étoit pas que l'on condannât à la mort ceux qui avouëroient qu'ils étoient Chrétiens, il vouloit seulement qu'on fist mourir ceux qui ne pourroient nier les crimes dont on les accusoit. Car ces Magistrats & ces Officiers voyant que le seul moyen de les opprimer & de surprendre l'Empereur étoit de rendre leur innocence suspecte, les avoient accusez des crimes les plus atroces, qu'ils

expliquoient dans leurs requêtes où ils avoient joint les dépositions de quelques esclaves, qui intimidés par des menaces, ou gagnés par des promesses avoient avoué dans les tourmens tout ce qu'on avoit voulu. Ainsi cet ordre obtenu sur un faux exposé, & conçu en termes généraux fut expliqué à leur fantaisie, & pris dans le sens qui lâchoit la bride à leur fureur. Sous les meilleurs Princes, les Gouverneurs, les Officiers d'armée, & les Magistrats n'ont-ils pas souvent abusé de leur pouvoir dans les Provinces, sans qu'on doive imputer leurs violences & leurs injustices aux ordres des Empereurs? Qu'on examine d'un côté les circonstances des temps & des lieux; & que l'on considère de l'autre les mœurs d'Antonin, sa charité, sa justice, sa fermeté, on ne croira jamais qu'il ait autorisé la persécution après l'avoir long-temps défendue, & qu'il l'ait autorisée lors qu'il regnoit seul, & pendant une peste & une guerre qui épuisoient tout l'Empire. Comment accordera-t-on cette prétendue persécution avec la maxime de cet Empereur, que ceux qui sont privés de la vérité le sont malgré eux, & doivent attirer la compassion & non pas la haine? Enfin une marque très-sûre qu'Antonin ne persécuta jamais les Chrétiens, c'est que pendant son regne Rome ne vit pas verser le sang d'un seul Martyr dans l'enceinte de ses murailles. Avant

† Avant que l'année du deuil de Verus fût finie, Antonin remaria sa fille Lucille à Claudius Pompeianus, qui étoit déjà vieux, & fils d'un simple Chevalier; mais qui avoit toutes les qualitez qui peuvent rendre un homme considerable, & l'élever aux plus grands honneurs; la fidelité, la probité, le courage, l'ancienne severité, l'expérience, &, ce qui n'accompagne pas toujours le merite, une tres-grande reputation. Cela obligea l'Empereur à le preferer aux plus grands Seigneurs: car il ne cherchoit que la vertu qu'il mettoit infiniment au dessus des richesses & de la naissance. La jeune Imperatrice & sa mere ne furent pas trop contentes de ce mariage; mais Antonin ayant conservé à sa fille toutes les marques de sa premiere grandeur, elles se consolerent l'une & l'autre. Il sembla à Faustine que sa fille ne perdoit rien, puisqu'elle conservoit toujours le rang d'Imperatrice: & Lucille qui vouloit continuer de vivre à sa fantaisie, trouva quelque douceur à penser qu'elle avoit épousé plutôt un esclave qu'un mari.

* Après ce mariage, Antonin, délivré du soin de sa fille, partit pour aller finir la guerre contre les Marcomans, qui réunis avec les Quades, les Sarmates, les Vandales, & autres peuples revenoient plus fiers

fiers & plus formidables qu'auparavant. Les guerres contre Annibal & contre les Cimbres n'avoient pas paru plus terribles. L'Empereur eut du desavantage dans les premiers combats, car il y a de l'apparence que ce fut pendant cette guerre qu'il perdit cette bataille considerable qui pensa estre suivie de la perte d'Aquilée, ce qui arriva de cette sorte.

Alexandre le faux Prophete, dont Lucien a écrit la vie, étoit alors en si grande reputation, qu'on le regardoit comme un Dieu. Il eut l'insolence d'envoyer à l'Empereur cet Oracle :

*Que * deux Esclaves de Cybele , avec tout ce que l'Inde a de parfums divers*

Soient au Dieu du Danube incessamment offerts.

La victoire à ce prix remplira l'Univers.

Des fruits & des douceurs d'une paix éternelle.

Antoninobeît à cet Oracle par superstition, ou pour profiter de l'ardeur que cette promesse donnoit à ses Soldats. On jette dans le fleuve deux lions avec quantité d'herbes, d'aromates, & de fleurs. Les lions n'eurent pas plûtost traversé le Danube, qu'ils furent assommez par les Ennemis. La bataille étant donnée ensuite, les Romains furent si mal traitez qu'ils perdirent plus de vingt-cinq mille hommes,

&

* Deux lions.

& que les Barbares les poursuivirent jusques à Aquilée, qu'ils auroient prise si l'Empereur n'eût rallié ses Troupes. L'affront qu'elles venoient de recevoir ranima leur courage ; elles battirent les ennemis , & les chassèrent enfin de la Pannonie.

† Pendant qu'il étoit occupé à cette guerre les Maures ravagerent l'Espagne, & les Pastres d'Egypte, qui étoient alors une espece de bandits, prirent les armes, & sous la conduite d'un Prêtre nommé Isidore, homme de main, surprirent une garnison Romaine. Car s'étant déguisez, & ayant pris les habits de leurs femmes, ils firent semblant de vouloir remettre quelque argent entre les mains de l'Officier qui commandoit dans la Place. Cet Officier trop credule ayant donné dans le piege, fut égorgé avec toute sa garnison. Enfléz de ce premier succès ils immolerent un prisonnier, & sur ses entrailles fumantes, qu'ils mangerent ensuite, confirmerent par des sermens leur revolte, & promirent de ne s'abandonner jamais. Ils battirent ensuite plusieurs fois les troupes Romaines, & ils auroient pris Alexandrie si Antonin n'eût rappelé Cassius d'Asie, où il commandoit, & ne l'eût envoyé contre ces Pastres. Cassius n'avoit pas assez de troupes pour attaquer ces Barbares qui étoient en fort grand nom-

† Quelques Historiens mettent cette guerre d'Eygpte deux ans plutôt en 168.

nombre, qui se battoient en desesperer, & qui avoient un Chef d'une valeur extraordinaire; mais il fut assez heureux pour mettre la division dans leur Camp, & il sçut si bien profiter de leur desordre, qu'il les défit & les dissipa.

Les Maures ne furent pas mieux traitez en Espagne, les Lieutenants de l'Empereur en tuerent une grande partie, & chasserent les autres.

Cependant Antonin continuoit à repousser les rebelles du Nord, qu'il fatigua si fort par les avantages considerables qu'il avoit tous les jours sur eux, qu'il les reduisit à recevoir les conditions qu'il voulut leur imposer, & s'en retourna à Rome où il celebra les Decennales selon la coûtume, & fit les vœux ordinaires en ces occasions.

Pendant la paix il s'occupoit tout entier à corriger les desordres des Loix & de la Police. Afin que ceux qui seroient d'une naissance libre eussent toujours le moyen de faire leurs preuves, il ordonna que chaque Citoyen de Rome iroit au tresor du Temple de Saturne, où se gardoient tous les Actes publics, déclarer tous les enfans qui luy naistroient, & dans les Provinces il établit des Notaires pour tenir les Registres de toutes les naissances.

Il défendit sagement qu'après cinq ans on
fist

fit aucune recherche sur l'état & sur la condition des morts. Et afin que les crimes ne demeurassent pas impunis, & que le particuliers ne souffrissent plus tant du retardement que les jours de fêtes apportoit aux procès; à l'exemple d'Auguste, il augmenta le nombre des jours de Palais; de sorte qu'il y en eut deux cens trente: en quoy il fit deux grands biens tout à la fois. Car en hâtant ainsi l'expédition des affaires, il retranchoit au peuple une grande partie des occasions qui ne font que l'entretenir dans la paresse & dans la débauche.

Il pourvut à la sûreté des pupilles, en établissant un Preteur qu'on appelloit Tutelaire, parce qu'il donnoit les Tuteurs, & qu'il connoissoit de toutes les affaires qui concernoient les Tutelles. Il reforma * la Loy, qui ne donnoit des Curateurs aux Mineurs que pour cause de démence ou de débauche, & il voulut qu'on en donnât à tous sans exception.

Il eut toujours un si grand soin d'empêcher les mariages illegitimes & au degré défendu, qu'il rompit celui d'une femme de qualité qui avoit épousé son oncle depuis plusieurs années, mais il legitima les enfans. On trouve encore le rescrit qu'il luy envoya par un affranchi, il est écrit au nom de Verus & d'Antonin, & merite bien d'avoir icy sa place. *Nous sommes touchés de la longueur*
du

* Lactoria,

du temps qu'il y a que vous estes avec vôtre oncle, & du nombre de vos enfans. D'ailleurs nous considerons que vous avez été mariée par vôtre ayeule dans un âge où vous ne pouviez pas encore être instruite de nos Coûtumes & de nos Loix. Toutes ces raisons jointes ensemble nous portent à confirmer l'état des enfans que vous avez eus de ce mariage contracté depuis plus de quarante ans, & à les legitimer comme s'ils étoient nez d'un mariage permis.

Il modera les depenses publiques, & diminua le nombre des spectacles & des jeux, pour empescher ses sujets d'être trop attachez à des divertissemens frivoles, & de se ruiner en frais inutiles & superflus, & dont il naissoit souvent des inimitiez capitales entre les meilleures Familles. Il regla aussi le salaire des Comediens.

Il eut un tres-grand soin de pourvoir à l'entretien des ruës & des grands chemins. Il reforma tous les desordres des encans & des usures. Il adoucit extrêmement la loy du vingtième denier que devoient payer les Etrangers qui recevoient des legs & des successions, quoy que cette loy eût été déjà fort adoucie par Trajan. Il ordonna que les enfans succederoient à leurs meres mortes sans Testament.

Il reforma l'Ordonnance, qui pour engager ceux qui n'étoient pas originaires d'Italie,

lie, & qui briguoient les Charges de Rome, à regarder cette Ville & toute l'Italie comme leur patrie; les obligeoit à mettre le tiers de leur bien en fonds dans l'Italie même; Antonin se contenta qu'ils y en employassent le quart.

Il fit au Senat tous les honneurs dont il pût s'aviser. Car non seulement il luy renvoya beaucoup de causes qui devoient être jugées dans son Conseil; mais il voulut qu'il les jugeât souverainement & sans appel. Il reservoit d'ordinaire les Charges d'Ediles & de Tribuns pour ceux de cet ordre qui étoient les plus pauvres, & qu'on ne pouvoit accuser de leur pauvreté. Il ne receut jamais personne dans ce Corps que du consentement de tous les Senateurs, & après l'avoir bien examiné. Toutes les fois qu'il s'agissoit de la vie de quelqu'un d'eux, il instruisoit luy-même l'affaire avec un tres-grand soin, la rapportoit en suite au Senat, & empêchoit les Chevaliers d'assister au Jugement de ces sortes de causes. Il ne manquoit jamais de ce trouver à ces Assemblées autant qu'il le pouvoit, quoy qu'il n'eût rien à rapporter; Et lors qu'il avoit quelque rapport à faire, il prenoit la peine de s'y rendre de la Campagne même. La plupart des Administrateurs ou des Curateurs qu'il donnoit aux Villes, il les prenoit dans le Senat,

&

& il étoit persuadé, comme Auguste, que tout ce qu'un Prince peut faire pour honorer & pour augmenter la dignité des premiers Magistrats, relève d'autant sa puissance & affermit son autorité, qui ne peut & nedoit être fondée que sur la justice. Ce qu'il faisoit pour le Senat n'empêchoit pas qu'il n'entendît ses bontez sur tous les autres ordres de Magistrature, & sur tous les particuliers. Personne de quelque condition qu'il fût, ne luy paroissoit indigne de ses soins, il les porta jusques sur les Gladiateurs, & sur les Danseurs de corde : car il ordonna que les premiers ne combattroient qu'avec des épées sans pointe, ou avec des fleurets ; & il fit mettre sous les autres des lits de plume, & des matelas, pour prevenir les dangers de leur chute : au lieu de matelas on mit ensuite pendant long tems des toiles & des rets.

Il fit des loix tres-severes pour empêcher qu'on ne violât la sainteté des tombeaux. Il ordonna aussi que les pauvres seroient enterrez aux dépens du Public. Mais voicy une marque bien singuliere de son indulgence. Une troupe de voleurs cherchant à piller Rome, leur Capitaine pour en faire naître l'occasion s'avisa de monter sur un figuier sauvage qui étoit au champ de Mars, & après avoir entretenu quelque tems le peuple de plusieurs predictions, il lui dit que le même jour

jour qu'on le verroit tomber de ce figuer : & se changer en cigogne, le feu tomberoit du Ciel, & consumeroit le monde. Le peuple toujours superstitieux & credule, ne manqua pas de recevoir cette prophetie avec étonnement, & avec respect : ils accouroient tous les jours en foule autour du figuier, pendant que les camarades du devin profitoient de leur credulité, & de leur absence. Enfin le jour de la metamorphose si attenduë, & si terrible étant venu, le fourbe se laissa tomber du figuier, & en tombant lâcha une cigogne qu'il avoit dans le sein, & se perdit dans la foule. Le peuple étonné de ce miracle, & croyant déjà voir le Ciel en feu, remplit Rome de tumulte, & de confusion. L'Empereur averti de cette aventure, se fit amener le Prophete, & après avoir tiré de luy la verité, sous promesse qu'il luy pardonneroit, n'en fit que rire, & luy tint parole.

Il tâcha par toutes sortes de voyes de corriger les desordres des femmes & des jeunes gens, sans connoître l'interêt qu'il y avoit luy même. Car il ignora toujours les déreglemens de Faustine, comme on le peut voir par des lettres qu'il luy écrivoit peu de tems avant sa mort ; & d'ailleurs il n'y a nulle apparence que s'il les eût connus, il eût plutôt pris le parti de les dissimuler, que celui d'y apporter les remedes necessaires ; il étoit

étoit incapable d'une indulgence si honteuse, & que les loix punissoient même dans les particuliers. Un Historien rapporte pourtant, qu'il répondit un jour à quelques-uns de ses amis qui lui conseilloyent de repudier Faustine pour sa mauvaise conduite : *Il faudroit donc luy rendre sa dot*, & ce mot a plû à une infinité de gens.

Il n'y a rien que l'on doive tant craindre, que d'opposer son sentiment particulier à un consentement général, & à une approbation publique. Mais comme il n'y a qu'un seul Historien qui le rapporte, & un Historien même, dont la bonne foy, le jugement, & l'exactitude ne sont pas trop recommandables, on peut fort bien croire, que ce mot doit moins son heureux succez à son propre mérite, qu'au peu de reflexion qu'on y a faite en le recevant. En effet il semble que quand même l'Empire auroit été véritablement la dot de Faustine, comme il faut le supposer pour sauver l'Historien, cette réponse auroit toujours été froide, & indigne d'Antonin, qui n'étoit pas capable d'achepter l'Empire de tout le monde par une lâcheté : mais il est si peu vray que l'Empire fût la dot de Faustine, qu'il avoit été destiné à ce Prince independamment de ce mariage ; & qu'Adrien en le faisant adopter, l'avoit obligé de fiancer la fille de Lucius Commodus.

La

La plaisanterie que firent les Comédiens devant luy sur le nom de Tertullus galant de Fauistine, ne prouve rien; † Antonin pouvoit expliquer cela pour d'autres que pour luy.

Adrien avoit déjà défendu d'aller en carosse, en litiere, & à cheval dans les villes. Antonin renouvela cette défense sous des peines tres expressees : car il ne pouvoit souffrir qu'on employât à un usage ordinaire une chose dont Cesar & Auguste ne s'étoient servis que pour leurs triomphes, ou dans les jours de quelque ceremonie extraordinaire.

Il étoit persuadé qu'un des plus grands maux que les Princes pussent faire, c'est de donner les charges de Magistrature à des gens indignes, & prenant toutes les précautions possibles pour s'empêcher de tomber dans ce malheur, il refusoit sans peine ce qu'on lui demandoit injustement. Un homme d'une tres-mauvaise reputation luy ayant demandé une Charge, & reçu cette réponse : *Purgez-vous auparavant des mauvais bruits qui courent de vous,* luy repartit sans balancer : *Je vois des Pretens qui ne sont pas plus honnêtes gens que moy.* L'Empe-

reur

† On joua une Piece où un acteur demandoit à un autre : *Comment se nomme le galant de la Dame ?* Celuy-ci répondoit comme en cherchant, *Tullus, Tullus, Tullus.* Le premier impatient d'entendre le veritable nom, le pressoit en luy disant : *Comment appelez-vous ?* Et l'autre répondit enfin, *Dixi, Tertullus.* Ce qui signifie, j'en ai dit trois fois, *Tullus,* & je vous ai dit que c'est *Tertullus.*

reur ne s'offensa pas de cette liberté, il travailla seulement à ne s'attirer plus de pareils reproches.

Quand il trouvoit des gens qui servoient utilement le Public, il leur donnoit les loüanges qui leur étoient dûës, & s'en servoient toujours dans les choses où ils avoient si bien reüssi, & il disoit, *qu'il ne depend pas d'un Prince de rendre ses Sujets tels qu'il voudroit, mais qu'il dépend de luy de s'en servir utilement, en les employant à ce qu'ils savent faire.* Aucune considération ne pouvoit l'empêcher de traiter chacun selon son merite, & selon les qualitez qu'il reconnoissoit en luy. Jamais Prince n'a plus aimé à enrichir ses amis : il élevoit les uns aux principales dignitez ; & ceux à qui le genre de vie qu'ils avoient choisi, ne permettoit pas de prendre le chemin des emplois, & des charges, il les combloit de presens, & leur donnoit des pensions qui pouvoient les consoler du parti que leur peu d'ambition leur avoit fait prendre : mais en même tems il avoit un tres-grand soin de ne faire jamais tomber ces pensions que sur ceux dont l'Etat pouvoit tirer quelque utilité : car il avoit retenu cette sage maxime de son pere Antonin le Pieux, qui disoit, *qu'il n'y a rien de plus honteux, ni même de plus injuste que de faire manger la Republique à des gens qui ne contribuent point à l'enrichir par leur travail.*

Les

Les pauvres ne recouroient jamais à luy en vain; & il prenoit tant de plaisir à les assister, qu'il regardoit comme un des plus grands bonheurs de sa vie, de n'avoir jamais manqué de fonds pour le faire, & qu'il en remercioit Dieu de tout son cœur.

Dans la punition des crimes, il adoucissoit les peines ordonnées par les Loix. Il étoit si exact à faire rendre la justice, sur tout dans les procez criminels, qu'un jour il reprit severement un Preteur qui avoit mal jugé quelques personnes de qualité, & les avoit condamnez avec trop de precipitation, & qu'il l'obligea à revoir le procez, en luy disant : *C'est la moindre chose que puisse faire un Magistrat établi pour rendre la justice au peuple, que de se donner la patience d'entendre des accusez de cette condition.* Un autre Preteur ayant mal versé dans une affaire importante, l'Empereur au lieu de le priver de sa Charge, se contenta de transferer pour quelque tems son autorité, & toute sa jurisdiction à l'autre Preteur. Enfin il tâchoit par toutes sortes de voyes de détourner les hommes du mal, & de les porter au bien : il recompensoit leurs bonnes actions, & couvroit autant qu'il pouvoit, leurs mauvaises par son indulgence, ou les corrigeoit par des châtimens plus salutaires, que rigoureux.

Comme toutes les actions des Princes ne

sont jamais indifférentes, & qu'elles font aux peuples ou beaucoup de bien, ou beaucoup de mal ; l'attachement que Marc Antonin eut pour la Philosophie pensa être fort nuisible aux Romains : car il fit naître tout d'un coup tant de Philosophes, qui, pour surprendre les bienfaits du Prince, prirent l'habit de la Philosophie sans en avoir les vertus, que non seulement ils furent à charge aux particuliers, mais à l'état même. L'Empereur corrigea ce desordre, dès qu'il s'en fût apperçu : car il n'accorda plus les immunités, & les grâces aux Philosophes, qui ne l'étoient que de nom, mais seulement à ceux qui l'étoient en effet, & qui après une pratique constante de toutes les vertus, avoient plutôt mérité, que choisi ce titre.

Il disoit souvent qu'un Empereur ne doit jamais rien faire avec précipitation, & comme en passant, & que la plus petite négligence est capable de luy attirer sur les choses plus essentielles des reproches fâcheux. Quand on plaidoit devant luy, il donnoit aux Avocats tout le tems qu'ils demandoient : car il trouvoit qu'il y a de l'imprudence, & de la temerité à vouloir prescrire un certain tems à des causes dont on ignore l'importance & l'étendue, sur tout puisque la patience est une partie de la justice, & qu'il vaut bien mieux souffrir que les Avocats disent
des

des choses inutiles; que de les empêcher de dire les nécessaires. Il examinoit les moindres affaires avec autant d'exactitude & de soin, que les plus importantes, persuadé de cette vérité, que la justice étant toute entiere par tout, il n'y a rien que de grand dans tout ce qui la regarde: aussi employoit il souvent dix, & douze jours à une même affaire, faisoit durer d'ordinaire le Conseil jusqu'à la nuit, & ne sortoit jamais du Senat qu'après que le Consul avoit congédié l'Assemblée selon la coutume, & prononcé ces paroles: *Nous ne vous retenons plus.* Et ce qui doit rendre cette patience, & cette assiduité plus remarquables, il étoit d'une santé si infirme, qu'il ne pouvoit supporter le moindre froid, ni faire qu'un léger repas, qu'il faisoit même toujours la nuit, il ne prenoit le jour qu'un peu d'etheriaque pour son estomac. Mais rien n'étoit capable de l'empêcher de faire ce qu'il croyoit devoir à ses Sujets, & de remplir toutes les obligations qu'impose nécessairement, comme il le disoit luy-même, la condition de Législateur, & de Roy.

Il auroit crû commettre une impiété, que de perdre en choses vaines & inutiles un seul de ses momens; ceux même qu'il donnoit par complaisance aux jeux & aux spectacles, n'étoient pas entièrement perdu: car il lisoit toujours, ou il écrivoit. Dans ses voyages, & dans ses expéditions, au milieu des

affaires les plus difficiles il mettoit à profit tout le tems que les hommes perdent ordinairement à se divertir, ou à se delassier : car il l'employoit sans relâche à s'entretenir avec luy-même, & à se demander un comte exact de sa conduite, de ses pensées, & de ses desseins; & c'est à ce soin laborieux que nous devons l'ouvrage admirable qu'il nous a laissé. La date des deux premiers Livres nous apprend que l'un fut écrit à Carnunte, & l'autre dans le Camp au pays des Quades pendant la plus cruelle guerre qu'ait eu Antonin. Des momens si bien ménagés avoient produit plusieurs autres ouvrages qui se sont perdus. Les Commentaires de sa vie, qu'il laissa à son fils pour son instruction, sont ceux, dont on doit le plus regretter la perte.

Il étoit persuadé que la force des Etats consiste principalement dans le conseil des Sages; c'est pourquoy il n'entreprenoit jamais rien d'un peu important, ni dans la guerre, ni dans la paix sans consulter non seulement ses Conseillers ordinaires, mais encore ceux qui avoient la reputation d'être les plus habiles, & qu'il choisissoit à la Cour, à la Ville, & au Senat; & bien loin d'avoir la fausse ambition de vouloir les entraîner dans ses sentimens, il étoit ravi de le rendre aux leurs, & il disoit toujours : *Il est bien plus juste que je suive le conseil de tant de grands*
Per-

Personnages qui sont tous mes amis, qu'il ne l'est, que tant de grands personnages suivent les miens. Et pour guerir ce pernicieux prejuge où l'on est d'ordinaire, qu'il est honteux de changer d'avis, il avoit fait une de ses maximes de cette importante verité, que l'homme n'est pas moins libre, quand il se rend aux conseils des autres, que quand il demeure ferme dans son opinion, & que ce changement est un pur effet de son jugement, & de son esprit.

Il étoit religieux observateur de sa parole; & pour s'empêcher d'écouter jamais les fausses raisons de ces politiques, qui soutiennent qu'un Prince prudent & habile n'est pas obligé de la tenir quand elle blesse ses intérêts, & qu'il peut même s'en servir comme d'un appas pour faire tomber dans ses pièges ceux à qui il la donne, il fit cette maxime digne de toute l'attention des Princes, & de nôtre admiration : *Garde-toy bien d'estimer jamais comme utile une chose qui te forcera un jour à manquer de foy.*

Il changeoit souvent selon les besoins de l'Etat les Gouvernemens des Provinces, en prenant pour luy quelques-unes de celles qui étoient gouvernées au nom du Senat & du Rouble, par des Proconsuls, & en donnant en échange quelques-unes des fiennes qui étoient conduites par des Propreteurs, ou des Lieutenans; c'est à dire qu'il donnoit

au Peuple selon la sage maxime d'Auguste, celles dont il n'avoit rien à craindre, & prenoit pour luy celles dont il vouloit s'assurer.

Il s'informoit tres-exactement de ce qu'on disoit de luy, non pas pour punir ceux qui en parloient avec trop de liberté, mais pour connoître ce qu'on approuvoit, ou desapprouvoit de sa conduite, afin de profiter de la censure du Public, en se corrigeant du mal, & de ses loüanges, en continuant de faire le bien. Toutes les fois qu'on parloit mal de luy, & qu'on l'accusoit de quelque défaut, ou de quelque vice qu'il n'avoit pas, il répondoit ou par lettres, ou de vive voix à ses accusateurs, bien moins pour se justifier, que pour les desabuser, & pour les instruire.

Il ne voulut jamais recevoir les titres ambitieux, qu'on avoit donnez aux autres Princes, ni souffrir qu'on luy élevât des temples & des autels, persuadé qu'il dépend de la vertu seule d'égalér les Princes aux Dieux, & non pas des suffrages, & des flateries des peuples; & qu'un Roi qui regne avec justice, a toute la terre pour Temple, & tous les gens de bien pour Prêtres, & pour Ministres.

Les Marcomans qui n'avoient songé qu'à endormir, l'Empereur par leurs hommages, &

& qu'à l'éloigner pour profiter de son absence, reprirent les armes avec plus de fureur qu' auparavant. Ils étoient même d'autant plus redoutables, qu'ils avoient attiré dans leur parti tous les Peuples depuis l'Illyrie jusqu'au fond des Gaules. L'Empereur qui voyoit ses armées affoiblies par la peste, & par les pertes qu'il avoit faites dans un si grand nombre de combats, & son Trésor entièrement épuisé par tant de guerres, se trouva dans un embarras, qu'il n'avoit encore jamais éprouvé. Il remédia au premier de ces maux en faisant enrôler des Gladiateurs, les bandits de Dalmatie, & de Dardanie, & les Esclaves, ce qui n'avoit pas été pratiqué depuis la seconde guerre Punique. Mais une chose qui paroît tres-remarquable, c'est que les Romains ne pouvoient souffrir que l'Empereur voulût assurer leur repos aux dépens de leurs plaisirs. Ils redemandoient leurs Gladiateurs, & on n'entendoit dans toutes les rues que des séditieux qui disoient avec insolence. *L'Empereur prétend donc nous rendre tous Philosophes, & nous priver de nos spectacles, & de nos jeux?* Antonin ne fut pas fort ému de tous ces murmures, car il connoissoit l'esprit des peuples, & il savoit que celui qu'ils regardent aujourd'hui comme une bête féroce, ils le regarderont demain comme un Dieu, s'il suit toujours la raison pour guide.

Il n'étoit pas si aisé de remedier au mauvais état des finances pour un Prince comme Antonin. L'expedient qui luy parut le plus propre, & le plus prompt pour faire les fonds necessaires, fut de suivre l'exemple de Nerva & de Trajan, & de vendre les meubles de l'Empire. Mais comme il n'étoit pas permis aux particuliers d'avoir des meubles aussi magnifiques que l'Empereur, & de se servir de vaisselle d'or & d'argent : pour faciliter cette vente, Antonin fut obligé de donner cette permission aux personnes de qualité. On fit ensuite un encan de tout ce qu'il avoit de plus précieux, & on vendit en détail ses pierreries, ses tableaux, ses vases, ses tapisseries, sa vaisselle d'or & d'argent, ses cristaux, les meubles, & les habits d'or & de soye de l'Impératrice, & les perles qu'il avoit trouvées en grand nombre dans le cabinet d'Adrien. Les Romains qui n'avoient point d'argent pour secourir un si bon Prince dans une guerre où ils avoient autant d'intérêt que luy, n'en manquerent pas pour acheter les meubles. Cette vente dura deux mois; & produisit un fonds si considerable, que l'Empereur eut abondamment de quoy fournir à tous les frais de la guerre. Après son retour il fit connoître qu'on lui feroit plaisir de luy rendre au même prix ce qu'on avoit acheté, & n'usa d'aucune contrainte contre ceux qui voulerent le retenir.

Ayant

Avant son départ il perdit son second fils Verus César âgé de sept ans, qui mourut d'un abcez à l'oreille, que ses Medecins percerent mal à propos. Il supporta courageusement cette perte, défendit que les fêtes de Jupiter, qui se rencontrèrent alors, fussent interrompues par un deuil public, consola luy-même ses Medecins, & leur fit des presens, se contenta de faire decerner des statues à son fils, & ordonna qu'on porteroit en pompe la statue d'or aux jeux du Cirque, & qu'on insereroit son nom dans le Poëme des Saliens; après quoy cherchant des consolations dignes de luy, dans le soin de la Republique, il reprit ses occupations, implora l'assistance des Dieux par des Sacrifices, & par des prieres, & marcha contre les ennemis.

Cette expedition fut plus longue, & plus difficile que toutes les autres. L'Empereur s'étant rendu à Carnunte dont il fit sa place d'armes, passa le Danube sur un pont de bateaux à la tête de ses troupes, alla attaquer les ennemis, les battit en plusieurs rencontres, brûla leurs granges & leurs maisons, & reçut plusieurs Chiefs de leurs allies, qui étonnez de la rapidité de ses victoires, venoient se rendre à luy. Un jour qu'il cherchoit luy-même un gué le long d'un fleuve qui s'opposoit à son chemin, & qui servoit de rempart aux Barbares, les frondeurs des Ennemis qui étoient de

l'autre côté, firent pleuvoir sur luy une si grande quantité de pierres, qu'il en auroit été accablé, si ses Soldats ne l'eussent couvert de leurs boucliers. Cette insulte ne servit qu'à animer davantage ses troupes, elles passèrent le fleuve avec impetuosité, & fondirent sur les ennemis dont elles firent un fort grand carnage. L'Empereur alla ensuite visiter le champ de bataille, non pas pour y voir les marques de sa victoire, & pour y repaître ses yeux d'un spectacle hideux & cruel, mais pour y donner des larmes de compassion à la misère des hommes, & pour sauver ceux qui seroient encore en état de recevoir du secours; & avant que de continuer sa marche, il fit des sacrifices sur le même lieu.

Les quades jugeant bien, qu'ils seroient poursuivis, avoient laissé quelques compagnies d'Archers soutenues de quelque Cavalerie comme pour escarmoucher contre les Romains, & pour faire semblant de leur disputer le passage. Les Romains marcherent en cette occasion avec plus d'ardeur que de conduite, chose assez ordinaire dans les heureux succès. Ils attaquèrent brusquement ces Archers qui lâcherent le pied selon l'ordre qu'ils en avoient & par leur fuite précipitée les attirerent entre des montagnes sèches & arides où ils furent enfermez de tous côtez. Comme ils ne connoissoient pas encore tout le danger qui les mena-

çoit ;

coit; & qu'ils croyoient tout possible à leur courage, ils combattirent d'abord avec beaucoup de vigueur malgré le désavantage du lieu : ils étoient même d'autant plus acharnez au combat, que les ennemis, qui ne vouloient pas mettre au hazard ce qu'ils attendoient du temps, ne faisoient que se défendre au lieu d'attaquer; les Romains ne comprenant les raisons de cette conduite qu'après que la chaleur excessive qui étoit renfermée entre ces montagnes, la lassitude, les blessures, & la soif, les eurent entièrement abatus. Ils coururent alors, mais trop tard, qu'ils ne pouvoient plus ni se retirer, ni combattre, & qu'ils alloient ou mourir de la mort la plus cruelle, ou devenir la proie de leurs ennemis. Dans cette extrémité où la rage même, & le désespoir étoient un secours inutile, Antonin plus touché de leurs maux que des siens, courroit par tous les rangs, & tâchoit en vain de relever leurs esperances par des sacrifices auxquels ils ne croyoient plus. Leurs ennemis se dispoisoient à les attaquer après que le Soleil auroit achevé d'épuiser leurs forces. N'attendant donc plus rien ni de leur courage, ni de la fortune, ni de leurs Dieux, ils se regardoient comme des victimes prêtes à être immolées : on n'entendoit de tous côtez que cris, & que gémissemens, & on voyoit par tout des marques de la desolation la plus horrible, lors

que tout d'un coup des nuées venant à s'épan-
dre, & à s'épaissir, couvrirent d'abord le So-
leil; & versèrent ensuite dans leur camp une
pluie tres-abondante. Ces pauvres gens qui
ressembloient plutôt à des spectres qu'à des
hommes, & qui n'avoient pas la force de se
soutenir, ranimés par la vue de ces eaux, qu'ils
n'avoient pas attendues, & croyant qu'el-
les tomboient plus abondamment dans les
lieux où ils n'étoient pas, couroient occuper
la place que leurs compagnons avoient quittée,
& tous avec une égale avidité presentoient en
même tems au Ciel leur bouche, leurs casques,
& leurs boucliers.

Pendant qu'ils ne pensoient tous qu'à se
desalterer, & que leur camp étoit en desor-
dre, les Barbares ne voulant pas laisser écha-
per une occasion si favorable les attaquèrent de
tous côtez. Les Romains combattoient
sans cesser de boire, la plupart même aval-
loient le sang qui couloit de leurs blessures, &
qui se mêloit avec l'eau dont ils avoient fait
provision.

Le secours que le Ciel venoit de leur en-
voyer alloit leur être inutile, & rien ne pou-
voit plus les défendre de la fureur de leur enne-
mi : mais par un bonheur encore plus surpre-
nant que celui qui leur étoit déjà arrivé, des
mêmes nuages qui faisoient tomber sur les
Romains une pluie si bien-faisante, on vit sor-
tir

tir contre les Barbares une grêle épouvantable accompagnée de tonnerres & de feux. Pendant que les premiers se rafraîchissoient, & se désalteroient tranquillement, les autres étoient consumés par un feu que rien ne pouvoit éteindre. On raporte que quand ce même feu tomboit par hazard sur les Romains, il étoit sans effet, au lieu que la pluye qui venoit à tomber sur les Barbares augmentoit leur feu, de maniere qu'ils cherchoient de l'eau au milieu des eaux, on ajoute même que la plupart se faisoient de larges blessures pour tâcher d'éteindre avec leur sang le feu qui les devoit, & que beaucoup d'autres alloient se rendre aux Romains avec leurs femmes & leurs enfans, pour avoir part à cette merveilleuse pluye, qui ne devenoit salulaire qu'en leur faveur. Pendant qu'Antonin recevoit favorablement ceux qui se rendoient à luy, ses Soldats encore plus irrités de l'affront qu'ils avoient reçu, que du souvenir du danger qu'ils venoient d'échapper, taillèrent en pieces tout ce qui osa leur résister, mirent le reste en fuite, & firent beaucoup de prisonniers.

On parla diversément de cette delivrance; les uns dirent que l'empereur avoit employé, en cette occasion un Magicien d'Egypte nommé Arnuphis, qu'il avoit avec luy, & qui attira cet orage par ses enchantemens. Car quel moyen que parmi tant de Payens en-

entétez de leurs superstitions & de leurs folies, il ne s'en trouvât pas un grand nombre qui voulussent faire honneur de ce miracle à leur Religion & à leurs Dieux ? Mais ce sentiment est assez combattu, par ce que Marc Antonin nous apprend lui-même dans son premier Livre, *qu'il n'avoit aucun commerce avec les Charlatans & les Enchanteurs, & qu'il ne croyoit rien de tout ce qu'on dit des conjurations des demons & de tous les autres sortilèges de cette nature.*

Les autres prévenus favorablement pour l'Empereur comme témoins de sa piété & de sa vertu, attribuerent ce secours à ses seules prières. On rapporte même qu'il dit, en levant les mains au Ciel : *Seigneur, qui donnez la vie, j'implore votre secours, & je lève vers vous ces mains qui n'ont jamais versé de sang de personne.*

Ce soin que les Payens eurent de s'attribuer toute la gloire d'un événement si extraordinaire & si merveilleux sert au moins à en prouver la vérité : mais cette vérité est d'ailleurs confirmée par tous les monumens qui peuvent conserver le plus sûrement à la postérité la mémoire des actions des hommes. Sans craindre donc le reproche, ou d'être trop crédules, ou de vouloir appuyer la Religion Chrétienne sur l'erreur & sur le mensonge, fondemens qu'elle n'a jamais connus, nous dirons qu'on
ne

ne peut avoir aucune raison solide pour rejeter le témoignage de ceux qui ont écrit dans ce même tems , que le Capitaine des Gardes ayant averti l'Empereur que Dieu ne refusoit rien aux Chrétiens, qu'il y en avoit un grand nombre dans la Legion de Melitene, Ville de Capadoce, & qu'il devoit essayer si leurs prieres ne luy procuroient pas la délivrance qu'il n'attendoit plus d'ailleurs, l'Empereur les fit assembler, & qu'ils invoqueroient tous en même temps avec succès le seul véritable Dieu à qui les foudres & les vents obéissent, & qui avoit délivré leurs peres d'une infinité de dangers aussi pressans.

Antonin écrivit sur cela au Senat en faveur des Chrétiens, & luy ordonna de punir de mort ceux qui les accuseroient ; preuve très-convainquante que c'étoit à leurs seules prieres qu'il croyoit devoir le secours que le Ciel venoit de luy envoyer. Tertullien & d'autres Auteurs parlent de cette Lettre, mais elle ruinoit trop ouvertement les prétentions des Payens, pour n'avoir pas été supprimée. C'est uniquement à cet esprit d'erreur & de mensonge qu'il faut imputer la perte d'une Lettre si glorieuse aux Chrétiens. Celle qu'on trouve dans les Ouvrages de * saint Justin Martyr est visiblement sup-

* L'Empereur n'écrivoit Senat qu'en Latin.

supposée, long-temps avant Eusebe la véritable Lettre d'Antonin ne subsistoit plus.

Ceux qui ont écrit que cette même Legion de Melitene fut appelée à cause de ce miracle la Legion fulminante, se sont fort trompez. Cette Legion fulminante avoit été créée par Auguste, & on luy avoit donné ce nom à cause de la foudre qu'elle portoit sur ses boucliers.

* L'armée Romaine donna alors pour la septième fois le titre d'*Imperator* à Antonin, qui contre sa coutume le receut, sans attendre qu'il luy fût décerné par le Senat; l'Impératrice Faustine fut aussi honorée du titre de † *Mere des Armées*.

La nuit même d'une si heureuse journée Antonin retira ses troupes d'un lieu si défavantageux, & se saisit des meilleurs postes où il se fortifia. Il donna ensuite quelques jours à rafraîchir son armée, & après avoir eu par ses coureurs des nouvelles seures de la marche & de la contenance des ennemis, il tint conseil, & se mit à les poursuivre. Il les trouva campés au delà d'une rivière, entre des Villages qui fermoient leur Camp. Ses troupes passèrent la rivière malgré la résistance des frondeurs & des gens de trait, & chargerent vivement les Barbares, qui après avoir soutenu le premier effort & perdu leurs meilleurs hommes,

* *An. de L. C. 174.* † *Mater Castrorum.*

mes, lâcherent le pied. Les Romains en firent un meurtre épouvantable, la campagne étoit semée de morts, & la plus grande peine qu'eut l'Empereur en cette occasion, fut d'arrêter la fureur du Soldat, qui en se vangeant se délassoit de toutes ses fatigues. On fit un grand nombre de prisonniers, & on amena à Antonin des Rois chargés de chaînes avec leurs femmes & leurs enfans.

Après cette victoire l'Empereur mena son armée vers le fleuve Granua, qui separe les Quades d'avec les Sarmates Jazygiens, les plus belliqueux de tous les Barbares, & se mit en état de le passer. Après ce fleuve il y en avoit encore un autre, & les Sarmates occupoient le terrain qui étoit entre deux. La Legion fulminante fut commandée la première; elle passa sur un pont de batteaux, renversa les Sarmates qui s'opposoient à son passage, & qui furent la plupart ou noyez ou tuez; & planta ses Etendarts sur le bord du second fleuve. Cependant l'armée acheva de passer, & Antonin après avoir fait un sacrifice marqua l'enceinte de son Camp entre les deux rivières, & fit travailler aux retranchemens. Les Barbares étonnez luy envoyèrent des Ambassadeurs, mais leurs propositions n'ayant pas été trouvées justes. Antonin fit sonner la charge, & mena ses troupes au combat. La
Le-

Legion Fulminante passa encore la premiere le second fleuve en presence de l'Empereur, & fondit avec tant d'impetuosité sur la Cavalerie des Jazygiens, qu'elle la mit en déroute. On fit le dégât dans toute la campagne, & l'on ramena un grand butin d'hommes & de bétail. Les habitants de tous les lieux circonvoisins envoyerent faire des soumissions à Antonin & luy demander la paix. Il receut tous leurs ôtages, & sur l'avis qu'on luy donna que les principaux du Pais tenoient Conseil, selon la coûtume de ces Barbares, dans des lieux écartez, il s'avança, & fit tant de diligence qu'il les surprit avant qu'ils pûssent estre avertis de sa marche. Ces Barbares étonnez d'une venue si inopinée & plus remplis d'admiration que de frayeur, se jetterent à ses pieds. L'Empereur les envoya dans son Camp, & avec ses meilleures troupes alla attaquer leur armée, qui étoit campée entre un marais couvert de roseaux & une forest. Le combat fut opiniâtre, & les Romains se porterent en cette occasion avec tant de fureur, qu'après avoir rompu les Sarmates, en avoir tué beaucoup, fait un grand nombre de prisonniers, & mis en feu toute la campagne, ils alloient encore chercher avec des flambeaux ceux qui étoient cachez dans les
bois

bois & dans les marais. Antonin fit en cette occasion une chose qui luy doit faire encore aujourd'huy plus d'honneur que sa victoire, il alla luy-même dans le bois, & dans les roseaux pour sauver ces misérables qu'il exhortoit à venir éprouver sa clemence, en se rendant à luy.

Tous ces avantages ne mettoient pas fin à la guerre, il falloit une victoire plus complete pour la terminer. Mais il étoit difficile de la remporter sur ces Barbares, qui ne combattant jamais avec toutes leurs forces, se reservoient toujours des ressources contre l'Ennemi. Antonin qui se voyoit déjà dans la mauvaise saison, n'oublioit rien pour venir promptement à bout de ces peuples: c'est pourquoy sans s'arrêter aux Députés qu'on luy envoyoit de toutes parts, plutôt pour l'amuser, que pour se rendre, il tâchoit de penetrer jusques dans les lieux où ils avoient assemblé leurs plus grandes forces, & retiré tous leurs biens. Cette entreprise étoit d'autant plus hazardeuse, qu'il y avoit une longue marche à faire, beaucoup de lieux difficiles à traverser, que ses troupes étoient continuellement harcelées par les Barbares, & qu'on n'osoit marcher que fort lentement de peur de donner dans quelque embuscade & de s'engager mal à propos en un Pays inconnu. Mais enfin toutes ces difficultez furent heu-
reu-

reusement surmontées; Antonin arriva dans le lieu où les Sarmates s'étoient fortifiez entre le Danube qui étoit gelé & un grand bois. Et après avoir délibéré de la maniere dont on devoit les attaquer dans un poste si avantageux, il mit ses troupes en bataille. Les Barbares rangerent aussi les leurs. La charge sonnée, les Romains lancent leurs javelots & fondent sur les Ennemis, qui les reçoivent avec beaucoup de courage. Le combat fut long & cruel, les Romains honteux de trouver tant de resistance redoublent leurs efforts, & pressent si vivement la Cavalerie des Sarmates, qu'elle tourne enfin le dos & se jette sur le Danube. L'Infanterie de l'Empereur s'y jetta en même-temps. La même mêlée recommença beaucoup plus âpre qu'auparavant; les Ennemis esperant que les Romains qui n'étoient pas si accoutumés qu'eux à combattre sur la glace, & qui avoient beaucoup de peine à se soutenir, ne pourroient tenir ferme, se rallierent, & tomberent sur eux de tous côtez. En effet l'Infanterie d'Antonin fut ébranlée dès le premier choc, & elle étoit perdue entièrement, si les Soldats ne s'étoient servis de leurs boucliers d'une maniere fort nouvelle: ils les mirent sur la glace pour y appuyer un pied. Raffermiss par ce moyen ils firent tête à leurs
en-

ennemis ; & prenant le frein de leurs chevaux , & se jettant avec fureur sur leurs boucliers , & sur leurs lances , ils les ferroient de si près , qu'ils les renversoient de cheval. Car ces Barbares étant armez à la legere , ne pouvoient resister aux Romains qui étoient pesamment armez. De tout ce grand nombres de Sarmates il n'en échapa qu'une petite partie qui se retira dans les forts des retranchemens , ou qui se sauva dans la forêt. L'empereur sans s'amuser à poursuivre les fuyards , fit attaquer ces forts ; ils furent emportez malgré la vigoureuse resistance des ennemis qui les défendirent comme leur dernier azyle.

Après cette victoire , Antonin mit ses troupes en quartier d'hiver , & se retira à Syrmium qui étoit le lieu le plus commode , & le plus voisin. Pendant le séjour qu'il y fit , il écouta les plaintes que Demostratus , & Praxagoras luy porterent de la part des Atheniens contre * Herode , & celles qu'Herode luy fit contre ces Envoyez. Ceux-cy accusoient Herode de violence & de tyrannie , & sur l'étroite liaison qu'il avoit eüe avec Verus , ils vouloient le faire passer pour complice de la prétendue conspiration que ce Prince avoit faite d'empoisonner Antonin. Et

He-

* C'étoit de celebre Rheteur qui avoit été Precepteur de Marc Antonin & de Verus.

Herode accusoit Demostratus, & Praxagoras d'avoir soulevé contre luy le peuple. Les ennemis d'Herode étoient secrettement appuyez par les Quintiliens qui commandoient en Grece, qui avoient beaucoup de credit, & qui ne cherchoient qu'une occasion de se vanger de ce qu'Herode en parlant des honneurs dont Antonin les avoit comblez, & en faisant allusion à leur país, car ils étoient originaires de la Troade, avoit dit : *Ce Jupiter d'Homere n'est pûs supportable d'aimer tant les Troyens*. Ce mot nuisit beaucoup plus à son auteur, qu'à ceux contre lesquels il l'avoit dit. La protection des Quintiliens ne fut pas inutile à Demostratus, & à Praxagoras.

L'Empereur & l'Impératrice leur donnerent plusieurs fois audience, & les traiterent avec tant de distinction, qu'Herode s'en aperçut, & ne douta plus qu'Antonin ne favorisât les Atheniens par complaisance pour Faustine, & pour une de ses filles qui s'intéressoient pour eux. Un matin donc, la jalousie d'un côté, & de l'autre, la vive douleur qu'il sentit d'un accident qui venoit de luy arriver, la foudre ayant tué deux belles esclaves qui le servoient, & qu'il appelloit ses filles, le troublerent si fort, que plein de rage il alla chez l'Empereur, s'emporta extrêmement, & luy dit avec insolence :

Voilà

Voilà les beaux fruits que je tire du commerce de l'or que vous avez envoyé chez moy. Appelez-vous rendre justice que de me sacrifier à la passion d'une femme & d'un enfant ? Le Capitaine des Gardes se mit en état de l'arrêter, ou de le tuer, mais Antonin l'en empêcha ; & sans changer de visage, ni donner la moindre marque d'émotion, il se tourna vers les Atheniens, & leur dit : *Vous n'avez qu'à plaider votre cause, quoy qu'Herode ne soit pas presentement d'humeur à vous entendre.* Demostratus parla avec tant de force, qu'il arracha des larmes à l'Empereur, qui tourna toute sa colere contre les affranchis d'Herode, qu'il trouva les plus coupables, & qu'il punnit pourtant selon sa coutume, avec beaucoup de moderation. Il remit entierement la peine au pere de ces deux filles qui avoient été tuées de la foudre, & il dit qu'il étoit assez puni par la douleur que cette perte luy devoit causer.

Ceux qui ont écrit qu'Herode fut relegué en Epire, ont pris sans doute pour un exil le séjour qu'une longue maladie l'obligea de faire à Oricum à son retour de la Pannonie. En effet comment accorder cet exil avec une lettre qu'Herode écrivit quelque tems après à l'Empereur, & où il se plaint de ce qu'il ne luy faisoit plus l'honneur de luy écrire, & luy demande qu'étoit devenu le

tems où dans un même jour il recevoit jusqu'à trois Courriers de sa part. Comment l'accorder encore avec la réponse d'Antonin qui l'appelle son ami, & qui après avoir dit un mot de ses quartiers d'hiver, donné quelques larmes à la mort de sa femme qu'il venoit de perdre, & parlé de sa mauvaise santé, ajoûte : *Je souhaite de tout mon cœur que vous vous portiez bien, que vous ne doutiez pas de la continuation de ma bienveillance, & que vous n'ayez point dans l'esprit que je vous aye fait injustice en faisant punir quelques coupables, que j'ay même traités plus favorablement qu'ils ne meritoient. Je vous prie de n'en être pas fâché ; & si je vous ay offensé en quelque autre chose, ou donné le moindre chagrin, demandez m'en raison dans le Temple de la grande Minerve, à Athenes aux mysteres des initiations : car dans le plus fort même de la guerre, le plus grand de tous mes souhaits a été d'y être initié. Dieu veuille que vous en fassiez la cérémonie. On n'écrit pas de cette maniere à un homme qu'on a banni.*

Le Printemps ne fut pas plutôt venu, qu'Antonin qui ne vouloit pas donner aux Barbares le tems d'assembler de nouvelles forces, se mit en campagne pour les prevenir. Il passa le Danube, & battit plusieurs fois les ennemis, qui perdant enfin toute esperance de pouvoir résister à un Chef qui joignoit la dili-

diligence & la vigilance au courage & à la sagesse, luy envoyèrent offrir des ôtages, & luy demander la paix. Il n'étoit plus occupé qu'à répondre à leurs Envoyez, & à recevoir plusieurs Roys qui venoit eux-mêmes luy rendre hommage. Celuy des Sarmates luy rendit seul cent mille prisonniers qu'il avoit fait sur les Romains, & luy donna huit mille hommes de ses troupes dont on envoya la meilleure partie contre les Anglois. L'Empereur imposoit à ces peuples des conditions plus ou moins dures, selon qu'ils avoient plus ou moins de pente à la revolte, & ils étoient tous en état de subir ce qu'il luy plairoit d'ordonner, de sorte que les Terres des Marcomans, des Quades, & des Sarmates alloient devenir Provinces de l'Empire, si la nouvelle de la revolte de † Cassius, qui s'étoit fait déclarer Empereur en Syrie, ne fût arrivée dans ce tems-là. Cette nouvelle surprit l'Empereur, & releva le courage des Barbares, qui se prevalent de cette occasion, & toujours plus jaloux de leur liberté que de leur parole, obligèrent Antonin à leur remettre la plus grande partie des charges qu'il leur avoit imposées, & à faire de nouveaux traitez de paix, bien moins avantageux pour luy, que ceux qu'ils avoient jurez; & c'est sans doute par cette raison que contre

sa coutume il ne specifica pas les conditions de cette paix dans la lettre qu'il écrivit au Senat pour luy rendre compte de sa conduite.

Le dessein des'emparer de l'Empire ne pouvoit jamais être fait par un homme plus capable que Cassius de le faire réussir. Car il avoit pour cela toutes les qualitez necessaires. Les victoires qu'il avoit remportées en Arménie , en Arabie , & en Egypte luy avoient acquis l'estime & l'amour des Soldats. Il avoit de l'audace & de la fermeté; il étoit patient dans les travaux & dissolu dans les plaisirs , prodigue de son bien , & avide de celui des autres; il sçavoit selon les occasions être doux & severe; impie & religieux; & en fortifiant par le travail un naturel plein de finesse & de ruses , il avoit acquis une adresse merveilleuse à cacher les vices qui étoient en luy , & à faire paroître les vertus qui n'y étoient pas. C'étoit luy qui avoit rétabli la discipline dans les troupes , & il y étoit si severe & si exact , qu'il ne pardonnoit pas la moindre faute , & qu'il s'appelloit luy-même un second Marius.

Il faisoit mourir sans quartier les soldats qui avoient pris quelque chose par force dans les lieux où ils étoient en garnison. Pendant qu'il commandoit l'armée en Allemagne , quelques Compagnies auxiliaires ayant surpris sur les bords du Danube un corps
de

de trois mille Sarmates fort en desordre, l'attaquerent, & le taillerent en pieces : mais Cassius au lieu de recompenser les Capitaines de ces Compagnies, les fit mettre tous en croix, en disant qu'ils ne devoient pas combattre sans ordre : car que sçavoient ils si ce n'étoit point là des embûches des ennemis, & s'ils n'exposeroient pas les armes Romaines à recevoir un tres-grand affront. Cette cruauté excita une furieuse sedition dans les troupes. Cassius qui entendit le bruit des Soldats mutinez, sorti nud du lieu où il s'exerçoit ; & s'adressant aux plus hardis, leur dit d'un ton ferme, & avec un visage menaçant : *Tuez votre General, si vous l'osez, & à la licence ajoutez le crime.* Cette hardiesse intimida les Soldats, qui ne craignent que quand ils ne sont pas craints, & fit perdre courage aux ennemis, qui jugeant qu'une armée où l'on observoit une discipline si exacte & si rigoureuse, qu'on punissoit même des Vainqueurs, étoit invincible, ne cherchèrent plus qu'à faire la paix. Cassius fut encore le premier qui fit couper les mains ou les jarrets aux deserteurs, & qui défendit aux soldats de porter d'autres provisions que du lard, du biscuit & du vinaigre. Il faisoit luy-même toutes les semaines la revue de ses soldats, visitoit leurs armes, & leurs habits, & leur faisoit faire l'exercice : car il disoit que c'étoit une

honte de faire exercer des Athletes & des Gladiateurs, & de ne pas faire exercer des Soldats qui trouvent le travail bien plus supportable quand ils y sont accoutumés. Il leur défendoit sur toutes choses les superfluités & les délices; & quand il en surprenoit quelqu'un en faute, il le faisoit camper tout un hyver. Cette severité pour la discipline avoit obligé Antonin de luy donner les legions qui s'étoient corrompues en Syrie pendant le voyage de Verus. Voicy une Lettre que l'Empereur écrivit sur cela à un de ses Lieutenants.

J'ay donné à Cassins les Legions que les débâches de la Syrie, & de Daphné avoient entièrement corrompues, & que Cesonius Vestilianus avoit trouvée comme noyées dans les bains chauds. Je croy que vous approuverez ma conduite, sur tout connoissant vous-même Cassins pour un homme de la severité & de la discipline des anciens Cassins. Car ce n'est que par là que les Soldats peuvent être gouvernez. Vous sçavez ce Vers si celebre d'un bon Poëte : La discipline ancienne, & l'ancienne severité sont les seuls soutiens de l'Empire. Faites seulement que les convois ne manquent pas à mon armée; & si je connois bien Cassins, je vous réponds qu'ils ne seront pas perdus.

La réponse que ce Lieutenant fit à l'Empereur sert encore à faire connoître les mœurs, &

& la reputation de Cassius : la voicy.

Vous avez tres bien fait de donner les Legions de Syrie à Cassius : car rien n'est plus necessaire à des Soldats corrompus par les delices des Grecs, qu'un General un peu severe, il leur aura bientôt retranché leurs bains chauds, & arraché les essences & les fleurs dont ils se parfument. Les vivres pour l'armée sont prêts, rien ne manqua sous un bon Capitaine : car on ne demande & on ne dépense que peu.

Ce Cassius avec ses mœurs severes étoit pourtant Syrien, fils de cet Heliodore, qui à cause de sa grande habileté dans la Rhetorique étoit parvenu à être Secretaire d'Adrien, & avoit été en suite Gouverneur d'Egypte.

Mais la fortune qui ne sçauroit changer la naissance des hommes, leur donne d'ordinaire l'envie de la deguïser. Cassius ne se vit pas plutôt dans quelque élévation, qu'il s'avisa de se faire descendre de cet ancien Cassius qui conjura contre Cesar : car la conformité des noms fait souvent plus des deux tiers de la preuve. Après avoir fondé sa genealogie sur cette conformité, il voulut l'établir, & la confirmer, en imitant celui dont il se disoit descendu : comme luy il avoit une haine secreete contre le nom d'Empereur, & disoit qu'il n'y avoit rien de plus insupportable que ce nom qui ne pouvoit jamais être éteint : car celui qui l'éteignoit le faisoit toujours re-

viure; & il se piquoit comme luy, de vouloir rétablir l'ancienne Republique : *Que les Dieux favorisent seulement le bon parti*, disoit il d'ordinaire, *les Cassius rendant encore à la Republique toute son autorité*. Cette haine fortifiée par une ambition d'une furée, & flattée par quelques predinctions de Devins, qui ne manquent jamais dans ces rencontres, avoit pensé éclater dès le tems même d'Antonin le Pieux; Cassius, quoy qu'alors fort jeune, avoit conspiré contre luy : mais Heliodore, homme plein de sagesse, & de gravité étouffa cette conspiration dès sa naissance, esperant que son fils deviendrait plus sage, & se corrigeroit avec le tems; Cassius pendant la vie de son pere fit semblant d'avoir profité de ses avis, mais cette contrainte ne fit qu'irriter sa passion qui devint enfin si forte, qu'il ne pouvoit presque plus la cacher. L'Empereur Verus fut le premier qui s'en aperçut dans son voyage de Syrie, & ravi d'avoir trouvé cette occasion de perdre un homme, qui par ses grands exploits avoit excité sa jalousie; il en écrivit en ces termes à Antonin.

Cassius aspire à la Royauté, comme cela m'a paru, & comme cela avait déjà paru sous le regne de mon Ayeul votre pere. Je vous prie donc de le faire observer, tout ce que nous faisons luy déplaît, & il amasse de grandes richesses: il se moque ouvertement de l'amour que nous avons pour

pour l'étude, & nous appelle, vous, une vieille Philosophie ridée, & moy, un petit débauché. Voyez donc ce que vous avez à faire, je n'ay aucune haine contre luy: mais prenez bien garde que vous, & vos enfans ne vous trouviez mal un jour d'avoir souffert dans vos armées un homme que les Soldats écoutent volontiers, & qu'ils voyent avec plaisir.

Antonin imputa ce soupçon à la jalousie de Verus, ou à quelque haine particulière, & luy répondit.

J'ai lu votre Lettre qui est plus digne d'un homme soupçonneux & timide que d'un Empereur, & qui fait tort à notre regne: si les Dieux ont résolu de donner l'Empire à Cassius, il n'est pas en notre pouvoir de l'empêcher, vous sçavez le mot de votre ayeul Adrien: Personne n'a jamais tué son successeur; & si c'est contre l'ordre des Dieux qu'il aspire à la Royauté, il se perdra luy-même, sans que nous devenions cruels. Ajoutez à cela, qu'il n'est pas aisé de faire le procès à un homme que personne n'accuse, & qui, comme vous dites, est si aimé des Soldats. D'ailleurs dans les crimes de lèze-Majesté, le Public croit presque toujours, qu'on fait injustice à ceux-mêmes qui en sont visiblement convaincus. Avec-vous oublié ce qu'Adrien disoit sur cela: Il n'y a rien de plus malheureux que la condition des Princes: on ne croit jamais qu'on ait conspiré contre eux, que quand on les voit assassinez. Docteur est le premier qui a dit ce beau mot, mais

j'ai mieux aimé vous le citer d'Adrien, parce que les mots des Tyrans n'ont pas tant de poids & d'autorité que ceux des bons Princes. Que Cassius ait donc ses mœurs & ses manières, sur tout puisqu'il est grand Capitaine, severe, vaillant & necessaire à l'Etat. Car pour ce que vous insinuez dans vôtre Lettre, que sa mort peut seule mettre mes enfans en sureté, que mes enfans perissent, si Cassius merite plus qu'eux d'être aimé; & s'il est plus expedient pour la Republique que Cassius vive que les enfans d'Antonin.

L'évenement seul fit connoître à l'Empereur que Verus avoit bien jugé des desseins de Cassius, & qu'il l'avoit mieux connu que luy: mais il est ordinaire à la vertu de juger toujours favorablement des autres.

L'amour que les Peuples avoient pour Antonin rendoit bien difficile l'execution des desseins de Cassius; & quelque appuyé qu'il fût des peuples d'Egypte & de Syrie, il n'en seroit jamais venu à bout, s'il ne s'étoit servi de la fausse nouvelle qui courut de la mort d'Antonin. On a prétendu même qu'il avoit supposé cette nouvelle, & que Faustine voyant son mary vieux & cassé par les maladies, & par les fatigues, & son fils Commode trop jeune pour lui succeder, & craignant elle même de tomber du Trône, étoit d'intelligence avec luy, & par un trait de politique fort extraordinaire, avoit

avoit reveillé son ambition en luy offrant son lit avec l'Empire qu'elle prétendoit conserver par ce moyen à ses enfans. Mais il n'y a pas d'apparence que Faustine eût pris de si fausses mesures, & il ne faut que le caractère seul de Cassius pour la justifier. Quoy qu'il en soit il publia la nouvelle de cette mort avec toutes les marques d'une affliction tres sincere, & il y ajoûta que l'armée de Pannonio ayant trouvé Commode trop jeune pour être Empereur, l'avoit nommé en sa place. Il n'en fallut pas davantage pour se faire confirmer ce titre; & après avoir disposé des principales Charges de l'armée qu'il donna à ses amis, il songea à s'assurer de tout ce qui pouvoit luy faire tête, & soumit en peu de tems tout le Pays depuis la Syrie jusqu'au mont Taurus. En même tems il écrivit à son fils qui étoit † Gouverneur d'Alexandrie cette Lettre qui étoit comme une espece de manifeste. *Il n'y a rien de plus miserable qu'un Etat qui nourrit dans son sein ces sortes de gens, que toutes les richesses du monde ne pourroient assouvir. Marc Antonin est assurément un tresbon homme, mais pour un vain titre de clemence il souffre ceux dont il n'approuve pas luy-même la vie. Où est ce Cassius dont nous portons inutilement le nom? Où est Caton le Censeur? Où est la discipline de nos*

† Ou à son gendre Drancianus.

Ancêtres ? Elle est morte avec ces grands hommes, & aujourd'hui on ne la cherche même plus. Antonin s'amuse à philosopher ; il recherche quelle est la nature des éléments, & celle de l'ame, il parle tout le jour de ce qui est honnête & juste, & n'a aucun soin de la République. Vous voyez donc que pour lui faire reprendre son ancienne forme, il faut nécessairement employer le fer & le feu. Quoy je souffrirois ces Gouverneurs de Province, s'il faut appeller Gouverneurs & Préconsuls des gens qui croient que le Sénat & Antonin ne leur ont donné les Provinces qu'afin qu'ils s'y enrichissent, & qu'ils y vivent dans les plaisirs. Vous avez ouy dire que le Capitaine des Gardes de notre Philosophe n'étoit qu'un misérable la veille de son élévation à cette dignité, & que tout d'un coup il est devenu fort riche. D'où pensez-vous que viennent ces richesses si ce n'est des entrailles de la république, & des biens des particuliers ? Mais à la bonne heure qu'ils soient si opulents, le Trésor public s'enrichira de leurs dépouilles. Que les Dieux favorisent seulement le bon parti, les Cassius rendront encore à la République toute son autorité.

Martius Verus Lieutenant General qui, comme je l'ay déjà dit, avoit eu beaucoup de part aux Victoires que Cassius avoit remportées en Arménie, & qui commandoit alors en Cappadoce, dépêcha des Couriers à Antonin. Ce Prince craignant que Cassius ne trouvât moyen de se saisir de Commode, ou de s'en dé-
fai-

faire, écrivit d'abord secrètement à Rome pour le faire venir, & tâchoit cependant de cacher cette nouvelle à ses troupes: mais dès qu'il scût qu'elle étoit divulguée, que le camp en étoit ému, & que les Soldats faisoient des assemblées, il les fit appeller, & leur parla en ces termes. *Mes Compagnons, je ne viens icy ni pour me fâcher ni pour me plaindre: car que sert-il de se fâcher, contre la Providence qui dispose de tout comme il luy plaît? Peut-être que les plaintes pourroient être plus permises quand on souffre injustement comme je fais. En effet n'est-il pas bien fâcheux d'être incessamment jeté comme me par des tempestes, dans de nouvelles guerres? Et bien horrible de se voir engagé à une guerre civile? Mais n'est-il pas encore & plus fâcheux, & plus horrible de voir qu'il n'y a plus de fidélité parmi les hommes, & qu'un de ceux que je croyais le plus dans mes intérêts s'est soulevé contre moy sans que je luy aye jamais fait la moindre injustice, & que j'aye manqué en quoy que ce soit à son égard? Où est désormais la vertu qui pourra être ou seroit? où est l'amitié qu'on trouvera fidèle? La bonne foy n'est elle pas morte, & que peut-on espérer des hommes après cela? Si ce danger ne regardoit que moy-seul, je ne m'en mettrois pas fort en peine, car je ne suis pas immortel; mais comme c'est une révolte publique, nous sommes tous menacés également.*

Je voudrois bien que Cassius voulût venir icy, & que nous vuidassions tous nos differends devant vous, ou devant le Senat dans les formes ordinaires de la justice. Car sans combat de tout mon cœur je luy cederois l'Empire, si on jugeoit que ce fût une chose utile à l'Etat. Ce n'est que pour l'Etat que je supporte tant de travaux depuis si long-tems, & que je m'expose à tant de fatigues. Ce n'est que pour luy que je vis depuis si long-tems éloigné d'Italie, vieux & infirme comme je suis, & que je ne prends ni un seul repas sans chagrin, ni un seul moment de sommeil tranquille. Mais Cassius ne consentiroit jamais à cette proposition : car comment se feroit-il à moy après sa noire perfidie ? Cependant mes Compagnons, prenez courage, les Ciliciens, les Syriens, les Egyptiens, & les Juifs n'ont jamais été, & ne seront jamais si vaillants que vous, quand ils seroient autant au dessus de vous en nombre, qu'ils sont presentement au dessous ; Cassius luy-même, tout grand Capitaine qu'il est, & après toutes les grandes actions qu'il a faites, ne doit être compté pour rien : car que peut faire un aigle qui ne mene au combat, que des colombes, & un lion qui ne mene que des biches ? D'ailleurs ce n'est pas Cassius qui a vaincu les Arabes & les Parthes, c'est vous. Et quelque reputation qu'il ait acquise dans cette guerre, n'avez-vous pas Martius Vetus qui ne luy cede en rien, &

qui a autant ou plus contribué que luy à toutes nos victoires? Mais à l'heure qu'il est Cassius a peut-être appris que je suis en vie, & s'est repenti de sa temerité: car s'il ne m'avoit crû mort, il n'auroit jamais fait cette entreprise. Et quand il y persisteroit encore, des qu'il apprendra que nous marchons contre luy, la crainte & la honte lui feront également tomber les armes des mains. La seule chose que j'apprehende mes compagnons, c'est que Cassius n'ayant pas le front de soutenir notre présence, & de paroître à nos yeux, ne se tue luy-même, ou que quelqu'un sçachant que nous allons le combattre, ne nous rende ce méchant office, & ne me ravisse le prix le plus glorieux que je puisse attendre de ma victoire. Quel est donc ce prix? De pardonner à un ennemi; de témoigner de l'amitié à un homme qui a violé tous les droits de l'amitié, & de demeurer fidele à un perfide. Cela vous paroitra peut-être incroyable, mais vous ne devez pas laisser d'en être persuadés: car enfin tout ce qu'il y a de bien n'a pas entièrement quitté la terre, & il nous reste encore quelques traces de l'ancienne vertu. Si les Dieux me font la grace de mettre une heureuse fin à ces desordres, j'aurai la satisfaction de vous faire voir ce qui vous paroît presentement impossible, & je tirerai au moins ce bien de ce grand mal, c'est que je convaincray les hommes de cette importante verité, qu'on peut faire un bon usage, même des guerres civiles.

Il écrivit la même chose au Senat, qui déclara Cassius ennemi public, & confisqua tous ses biens au profit de la Ville, l'Empereur n'ayant pas voulu que ce fût au sien. † Commode arriva cependant à l'armée; Antonin luy donna d'abord la puissance du Tribunat, & après avoir tout disposé pour la marche des troupes, il alla en Italie pour prendre l'Imperatrice, & ses autres enfans, qu'il vouloit mener à ce voyage. Etant arrivé au mont d'Albe, il écrivit ce billet à Faustine.

Vous m'écriviez la vérité, quand il me donnoit avis que Cassius vouloit usurper l'Empire. Je croy que vous avez osé parler de ce que les Devins luy ont prédit. Venez donc au mont d'Albe où je vous attends, afin que sous le bon plaisir des Dieux nous parlions de nos affaires, & ne craignez rien.

Faustine luy fit cette réponse. *J'irai demain au Mont d'Albe, comme vous me l'ordonnez: cependant je vous exhorte, si vous aimez vos enfans, à exterminer tous ces rebelles; c'est une méchante coutume à laisser prendre aux Capitaines & aux Soldats, qui vous oppriment enfin insupportablement, si vous ne les prevenez.*

Faustine n'ayant pû partir pour aller au Mont d'Albe, Antonin luy écrivit de se rendre à Formies où il devoit s'embarquer, mais la maladie de leur fille aînée l'ayant retenuë à Rome: elle lui écrivit cette Lettre.

Dans

Dans la revoke de Cassius l'Imperatrice Faustine nous mouro- exhortoit Antonin votre pere à avoir, pourmieu de la pieté pour les siens, & ensuite pour les étrangers: car un Empereur ne peut pas se dire pieux, quand il n'a pas soin de sa femme, & de ses enfans. Vous voyez l'age & l'état de notre fils Commode, notre Gendre Pompejanus est vieux & étranger. Voyez donc ce que vous avez à faire de Cassius, & de ses complices. N'épargnez point des traîtres qui ne vous ont point épargné & qui n'auraient épargné ni moi, ni mes enfans, s'ils étaient venus à bout de leur entreprise. Je vous salue incessamment. La maladie de Facille m'a empêché d'aller à Formies, mais si je ne puis vous y aller trouver, j'espère de vous joindre à Capoue, le bon air de cette ville nous remettra moy & mes enfans. Je veux bien d'envoyer à Formies votre Medecin Soteridas: par je n'ay aucune confiance en Salsabeus qui ne sçait pas traiter un enfant.

Capiternius m'a rendu toutes vos lettres bien oblatées: j'y feroi réponse, si votre départ est retardé, & je vous enverrai votre fidele Censilius, qui aura ordre de vous apprendre de bouche tout ce que la femme de Cassius, ses enfans, & son gendre disent de vous, & que je ne puis écrire.

Cassius qui étoit trop habile pour ne pas sçavoir que les grands crimes veulent être exécutés promptement, travailloit, à attirer la Grece dans son parti pour s'ouvrir plus sûrement

ment le chemin d'Italie. Prevoyant donc que le credit, & l'éloquence d'Herode luy seroient utiles à ce dessein, il n'oublioit rien pour le gagner, & pour reveiller dans son esprit tout le ressentiment qu'il croyoit, qu'il avoit eu contre Antonin. Mais Herode sans écouter ses propositions, & sans achever de lire ses lettres, luy fit cette réponse & la seule qu'il meritoit.

* Herode à Cassius : *Tu es fou. Cassius ne fut pas plus heureux ailleurs, il ne pût ébranler aucune ville considérable, ni attizer à son parti que des hommes perdus de debtes, & de vices. Ce mauvais succez commença à le décrediter parmi les Soldats, & enfin après avoir plûst songé qu'il étoit Empereur, que l'avoir été effectivement, il fut tué trois mois & six jours après sa revolte. On porta sa tête à l'Empereur, & elle luy fut présentée dans le tems qu'il passoit à Formies, comme on peut le voir par la réponse qu'il fit à la lettre que Faustine luy avoit écrite après qu'elle eût reçu la nouvelle de la mort de Cassius. On ne peut témoigner, ma chere Faustine, plus de tendresse & de piété que vous en faites paroître pour moy, & pour nos enfans. J'ai lu & relû à Formies la lettre par laquelle vous m'exhortez à punir les complices de Cassius. Mais pour moy j'ai résolu de pardonner à ses enfans.*

* Cette réponse étoit en un seul mot *μείνη*.

enfants , à sa femme , & à son gendre ; & je vais écrire au Senat , afin que leur proscription ne soit pas trop dure , ni leur punition trop severe. Car il n'y a rien qui rende si recommandable un Empereur Romain , que la clemence. C'est elle qui a élevé Cesar & Auguste au rang des Dieux , & qui a fait meriter le nom de Pieux à notre pere. Enfin si cette guerre avoit pu se terminer selon mes souhaits , Cassius même n'auroit pas été tué. Soyez donc en repos. † Les Dieux prennent soin de moy , & ma pieté leur est agreable. J'ai nommé notre gendre Pompejanus Consul pour l'année prochaine.

Cette clemence étoit admirée des uns , & condamnée des autres. Un de ces derniers ayant pris la liberté de demander à Antonin ce qu'il pensoit qu'eût fait Cassius s'il eût vaincu , il luy fit cette réponse : Nous n'avons pas si mal servi les Dieux , & nous n'avons pas vécu de maniere , que nous ayons dû craindre que Cassius nous vainquit.

Il compta ensuite les Princes qui avoient été chassés ou défaits par des rebelles , ou tuez par leurs sujets , & montra qu'ils s'étoient attiré leur malheur par leurs cruautés , ou par leur mauvaise conduite. En effet , dit-il , Neron , & Caligula ont été les seuls Auteurs de leur infortune ; Othon & Vitellius n'ont pas eu le courage de regner ; & Galba s'est perdu par son avarice. Il ajouta , qu'on ne

† C'est un vers d'Horace.

trouveroit presque pas de bon Prince qui eût en un pareil sort, & cita pour exemples Auguste, Trajan, Adrien, & Antonin le Pieux, qui avoient triomphé de leurs ennemis domestiques, dont la plûpart avoient été tuez contre les ordres du vainqueur, ou à son insçu. Il seroit à souhaiter que cette maxime fut vraie; mais on n'a que trop éprouvé dans les siècles suivans, qu'elle ne l'est pas toujours. Antonin écrivit ensuite au Senat, & voici ce qui nous reste de sa lettre; *En faveur donc de ma victoire, vous avez donné à mon gendre Ponce-péjanus votre agrément pour le Consulat. Il y a déjà long-temps que son âge auroit dû être honoré de cette dignité, s'il ne s'étoit présenté des hommes d'un très grand mérite, envers lesquels il étoit juste que la République s'acquît de ce qu'elle leur devoit. Pour ce qui regarde la revolte de Cassius, je vous prie, & je vous conjure de vous départir de votre severité ordinaire, & de ne pas faire ce tort à ma pitié, & à ma clemence, en plûstôt à la vôtre, de condamner personne à la mort. Qu'aucun Sénateur ne soit puni, qu'en ne verse le sang d'aucun homme noble: Rappeller les exilés, & que les proscriptions jouissent de leurs biens. Plût à Dieu pouvoir aussi retirer du tombeau ceux qui sont morts? Car je n'approuve nullement la vengeance qu'un Empereur prend de ses injures particulières: elle paroît toujours trop grande, quelque juste qu'elle soit. C'est pourquoi vous pardonnerez aux enfans*
de

de Cassius, à sa femme, & à son gendre. Mais, que dis je, vous pardonneriez ? Eh, ils n'ont rien fait : qu'ils vivent donc en repos, & qu'ils sentent qu'ils vivent sous le règne de Marc Antonin. Qu'on leur rende le bien de leur famille, qu'ils aient leur or, leur argent & leurs meubles, qu'ils soient riches sans crainte, & dans une entière liberté ; & que par tout où ils iront, ils y portent des marques de ma pitié, & de la vôtre. Ce n'est pas une grande clemence que de pardonner aux enfans, & aux femmes des proscriptions, je vous prie de faire davantage pour l'amour de moi ; déliez de la mort, de la proscription, de la crainte, de la haine, de l'infamie, en un mot mettez à couvert de toutes sortes d'injures tous les complices qui sont du Corps des Sénateurs, & des Chevaliers, & donnez cela à mon règne afin que dans le crime de lèse-Majesté on approuve, ou du moins que l'on excuse la mort de ceux qui ont été tués dans le désordre de la guerre.

La lecture de cette lettre fut suivie de mille acclamations, & de mille bénédictions. Cependant l'Empereur après avoir fait enter-
rer la tête de Cassius, & témoigné la douleur qu'il avoit de sa mort, continua son voyage pour achever d'apaiser cette révolte, & de faire rentrer dans leur devoir les peuples, & l'armée d'Orient. Il commença par l'Égypte, & pardonna à toutes les Villes qui avoient pris le parti de Cassius, il laissa même
à

à Alexandrie une de ses filles pour gage de son amitié.

En arrivant à Pelusium il trouva qu'on y célébroit à l'honneur de Serapis des fêtes où l'on accouroit de tous les côtez de l'Egypte, & qui donnoient lieu à mille débauches, & à mille excez ; sans craindre donc le murmure des peuples qui ne souffrent pas volontiers qu'on touche à leur Religion, il abolit ces fêtes, & ordonna que les sacrifices du Dieu seroient faits en particulier par les Prêtres, sans que le peuple y pût assister. Par tout où il passoit, il alloit dans les Temples, dans les écoles, & dans tous les lieux publics, & instruisoit les peuples, en s'entretenant familièrement avec eux, & en leur expliquant les plus grandes difficultez de la Philosophie, de sorte qu'il laissa par tout des marques de sa sagesse.

La premiere chose qu'il fit en Syrie, ce fut de brûler toutes les lettres qui avoient été trouvées dans le cabinet de Cassius, afin de n'être pas forcé malgré luy de haïr quelqu'un. D'autres prétendent que Martius Verus, que l'Empereur avoit envoyé devant luy en Syrie, dont il luy avoit donné le Gouvernement pour le récompenser de sa fidélité, les avoit déjà brûlées de sa propre autorité, disant que cela seroit agreable à l'Empereur, mais que s'il
avoit

avoit le malheur de luy déplaire, il ne seroit pas fâché de mourir pour sauver la vie à tant de gens. Cet exemple de l'amour du prochain est bien rare dans un Payen, mais je ne sçai s'il n'est pas aussi rare dans un Courtisan.

Sur la fin de cette année, Antonin fut proclamé *Imperator* pour la huitième fois, car les medailles joignent ce VIII. titre avec la XXIX. année de sa puissance Tribunitienne.

- Faustine mourut dans ce voyage au pied du mont Taurus, Antonin fut sensiblement touché de sa mort; & le Senat croyant qu'elle l'auroit aigri contre les complices de la revolte, & qu'il ne pouvoit recevoir de plus grande consolation que de les voir immoler à sa douleur, augmenta sa severité par complaisance, & par flatterie, vices qui souvent ne regnent pas moins dans les compagnies les plus illustres, que dans le cœur des particuliers. Mais l'Empereur averti de cette disposition du Senat, luy écrivit une seconde fois pour l'assûrer que cette severité ne feroit qu'irriter sa douleur, il les pria de ne faire mourir personne, & finit sa lettre par ces paroles: *Si je ne puis obtenir de vous la vie de tous les complices, vous me ferez souhaiter la mort.*

Afin qu'il n'arrivât plus de semblables re-
vol-

voltes, il ordonna qu'à l'avenir personne ne commanderoit dans la Province où il seroit né.

De tous les enfans de Cassius, l'ainé appelé Mecianus Gouverneur d'Alexandrie fut tué dans son gouvernement le même jour que son pere le fut en Syrie. Heliodore fut seul envoyé dans une Ile, les autres furent simplement bannis, & on leur laissa leur bien. Sa fille Alexandra & son mari Druncianus eurent la liberté de se retirer où ils voudroient, ou de demeurer à Rome. Antonin leur conserva tous leurs privileges, & eut toujours tant d'égards pour eux que dans un grand procez qu'ils eurent devant le Senat, il défendit à leurs parties de leur reprocher ni directement, ni indirectement les malheurs de leur famille, & qu'il en fit condamner à l'amande pour y avoir manqué.

Cependant le Senat qui vid, qu'il ne pouvoit faire sa cour au Prince par les cruautés; tâcha de la faire en inventant de nouveaux honneurs pour Fauftine. Il ne se contenta pas de luy élever un temple: il luy fit faire une statue d'or, & ordonna que toutes les fois que l'Empereur iroit au theatre, on placeroit cette statue dans le lieu d'où l'Impératrice avoit accoustumé de voir les jeux, & que les principales Dames Romaines seroient autour de son siege. Mais voici une
espece

espece de flaterie bien plus nouvelle, il décerna à Antonin & à Faustine des statues d'argent, les fit placer dans le Temple de Venus, & leur érigea un autel, où il ordonna que toutes les filles de Rome iroient faire des sacrifices le jour de leurs nœces avec leurs fiancez.

Antonin remercia le Senat de tous ces honneurs, & de son côté, à l'exemple d'Antonin le Pieux, il fonda une société de filles, qu'il fit élever à ses dépens, & qu'il appella Faustiniens, & bâtit un Temple à sa femme dans le Bourg où elle étoit morte. Ce temple eut en suite un sort digne de la Divinité qui y présidoit: car il fut consacré à l'Empereur Heliogabale qui étoit le véritable Dieu de l'impureté.

Après avoir rétabli de calme dans l'Orient, Antonin reprit le chemin de Rome. Il fit quelque séjour à Smyrne; & comme tout le monde l'étoit allé saluer, il se souvint un soir qu'il n'avoit pas vû Aristide, & craignit de l'avoir négligé: car c'étoit une de ses principales maximes de distinguer, & d'honorer toujours la vertu, & de traiter chacun selon son mérite. Il témoigna son inquiétude à ses Courtisans, & sur tout aux Quintiliens, qui étoient Gouverneurs de la Grece. Ils l'assurèrent qu'Aristide n'étoit pas

pas venu, car ils n'auroient pas manqué de le démêler dans la foule; & de le luy presenter. En effet ils le luy amenèrent le lendemain. Dès qu'Antonin le vid, *Aristide*, luy-dit-il, *d'où vient que vous avez tant tardé à nous venir voir? Je travaillois*, répondit *Aristide*, *Et vous sçavez mieux que personne, que quand on travaille, l'esprit ne peut souffrir que rien vienne interrompre sa meditation.* L'Empereur charmé de ce caractère simple, & naturel, luy dit: *Quand nous entendrons-nous donc? Vous n'avez*, repliqua *Aristide* avec la même liberté, *qu'à me donner aujourd'huy un sujet, Et vous m'entendrez demain: car nous ne sommes pas de ceux qui hazardent leurs discours, mais de ceux qui les travaillent: je vous demande seulement la permission de faire entrer tous mes amis. Je le veux*, dit l'Empereur. *Mais à condition*, ajouta *Aristide*, *qu'ils battront des mains tant qu'il leur plaira, qu'ils applaudiront, Et qu'ils crieront comme si vous n'étiez pas présent.* Oh pour cela, repartit l'Empereur en souriant, *c'est ce qui dépendra de vous, vous en ferez le maître.* *Aristide* prononça le lendemain l'éloge de la ville de Smyrne avec beaucoup de succez, nous avons encore cette Oraison parmi ses ouvrages.

De Smyrne l'Empereur alla à Athenes, où
il

il fut initié selon ses souhaits aux grands mystères de Cérés, qui étoit la plus solennelle, & la plus religieuse de toutes les dévotions des Payens. Car pour y être admis, il falloit avoir toujours mené une vie très innocente, & n'avoir pas le moindre crime à se reprocher. C'étoit même la coutume de s'y préparer par un examen général qu'on faisoit devant un Prêtre commis pour juger de l'état de ceux qui se presentoient.

Il fit beaucoup d'honneurs aux Atheniens, & établit dans leur ville des Professeurs de toutes sortes de Sciences avec de gros appointemens ; leur fit à tous des présens magnifiques, & leur accorda beaucoup de privilèges, & d'immunités. En repassant la mer, il essuya une horrible tempeste où il pensa périr. Dès qu'il fut à Brindes, il quitta l'habit de guerre, & le fit quitter à tous ses soldats qui sous son règne ne furent jamais vus qu'en robe dans l'Italie.

* Il fut reçu à Rome avec toutes les marques de joye. Et d'abord, parce qu'il avoit esté près de huit ans absent, il distribua à tout le peuple huit piéces d'or par tête ; leur remit tout ce qu'ils devoient au Trésor public & particulier depuis soixante ans, fit brûler au milieu de la place tous leurs billets, donna à son fils Commode la robe virile, le fit

E 2

Prince

Prince de la jeunesse, l'associa à l'Empire, triompha avec luy, le nomma Consul pour l'année suivante, & pour honorer son Consulat suivit à pied son char aux jeux du Cirque. Il se retira en fuite pour quelque tems à Lavinium entre les bras de la Philosophie, qu'il appelloit *sa mere*, en l'opposant à la Cour qu'il nommoit *sa maratre*. Il avoit toujours dans la bouche ce mot de Platon : *que les peuples seroient heureux, si les Philosophes étoient Rois, ou si les Rois étoient Philosophes*. Cependant comme il sçavoit bien qu'un peuple victorieux & paisible, ne peut se passer de spectacles, & que la prudence veut même qu'on l'amuse par des jeux innocens, pour le délasser de son travail; & pour l'empêcher de penser à des nouveautez qui sont toujours funestes à la Republique, il lui en donna de magnifiques, quoyque naturellement il prît luy-même peu de part à ces divertissemens.

* Pendant que Rome jouïssoit de la présence de son Empereur & des delices de la paix que ses travaux luy avoient procurée, Smyrne fut ruinée par le feu, & par un tremblement de terre, qui accabla sous les ruines de ses édifices la plus grande partie de ses habitans. Aristide écrivit sur cela de luy-même à l'Empereur une lettre si touchante,

chante, qu'il ne pût s'empêcher de pleurer en la lisant, & sur l'heure même il donna ses ordres, établit les fonds nécessaires, & commit un Sénateur pour faire rabâter cette ville, de manière qu'elle n'eût aucun sujet de regretter son ancienne magnificence. Les habitans de Smyrne pleins de reconnoissance pour Aristide, luy érigerent une statue de bronze au milieu de la grande place. Chose assez singulière, & qui seule peut marquer un siècle heureux, l'honneur qui étoit dû à la seule libéralité du Prince, fut rendu tout entier à l'éloquence de l'Orateur. Antonin recompensa en cette occasion la fidélité de Smyrne, & les services qu'elle avoit rendus. Car dans la revolte des Parthes, Atidius Cornelianus qui commandoit en Syrie ayant été chassé & blessé, & ses troupes pillées & mises en fuite, Smyrne les recueillit, enterra Cornelianus qui mourut de ses blessures, & le peuple se piqua à l'envi de bien traiter les Soldats, & leur donna à tous des habits, des armes, & de l'argent, comme Venuse avoit fait autrefois à ceux qui s'étoient sauvez de la défaite de Cannes. Ce que l'Empereur fit pour Smyrne, il l'avoit déjà fait en Italie, & ailleurs pour plusieurs autres villes qui avoient eu le même sort, comme Carthage, Ephese, & Nicomedie.

Les dépenses de ses spectacles, les présents qu'il fit au peuple, les sommes immenses qu'il donna pour faire rebâtir les villes ruinées par les tremblemens de terre, & par le feu, & les remises qu'il fit au peuple des impôts dans ses necessitez les plus pressantes, suffisoient pour détruire le reproche qu'on luy a fait de n'être pas liberal. Il étoit véritablement fort économe, & à l'exemple de son pere Antonin le Pieux, il menageoit avec beaucoup de soin ses finances; mais lorsqu'il s'agissoit de la gloire de l'Etat, ou du soulagement des peuples, il pouvoit ses largesses jusqu'à la prodigalité, persuadé que ce sont les seules occasions où il est permis aux Princes d'être prodigues, & que l'avarice est alors un mal tres-dangereux. Il avoit même accoutumé de dire que les sujets qui voient un Prince liberal en public, & menager dans son domestique, payent les Charges avec plus de joye, parce qu'ils sont convaincus que ses richesses sont la source de leur abondance, & de leur felicité. Le peu de justice qu'on rendoit sur cela à Antonin ne doit pas surprendre: les largesses mal entendues des Princes sont les seules que le peuple honore du beau nom de liberalité, celles que reglent la raison & la prudence passent pour avarice dans son esprit: car il n'a jamais con-

connu la difference qu'il y a entre donner, & perdre, & il ne juge des dons que par son avidité. Il est certain que Rome n'avoit jamais eu un Prince si bien-faisant, qu'Antonin, aussi fut-il le premier qui bâtit un Temple à la Déesse qui preside aux bien-faits, & qui étoit peut-être la seule vertu à qui les Romains n'avoient point encore rendu de culte. Mais il n'appartenoit d'introduire ce culte nouveau qu'à celui qui en sçavoit si parfaitement toutes les ceremonies & tous les usages, & qui les pratiquoit sans aucune interruption. Les medailles marquent qu'il reçut sur la fin de cette année pour la neuvième fois le titre d'*Imperator*, qu'elles joignent avec la xxxi. année de sa puissance Tribunitienne.

Fabia, dont il a déjà été parlé, qui avoit été la maîtresse de Verus, quoy qu'elle fût sa sœur, & qui n'avoit pas moins d'ambition que d'impudence, tâchoit de tirer de ses appasmourants un dernier service, & n'oublioit rien pour obliger Antonin à l'épouser. L'Empereur qui la connoissoit mieux qu'il n'avoit connu Faustine, & qui d'ailleurs ne songeoit en aucune maniere à se remarier, résista toujours à ses sollicitations. On a écrit que pour ne pas donner une marâtre à ses enfans il prit une concubine. Il n'est pas toujours bien sûr de vouloir refuter ce qu'on dit des hommes, sous

prétend que cela est contraire à leurs discours car il n'y a pas toujours une harmonie parfaite entre leurs paroles & leurs actions. Mais comme la vie d'Antonin répond parfaitement par tout à ses maximes, on peut sûrement douter de cette particularité; & il ne faut d'autre marque de sa fausseté que le remerciement admirable qu'il fait aux Dieux dans son premier Livre, de n'avoir pas été élevé plus long temps auprès de la concubine de son Ayeul. Comment auroit-il voulu donner à ses enfans un exemple qu'il remercie les Dieux de n'avoir pas eu long tems dans la maison où il fut élevé.

La paix dont on jouïssoit alors ne dura pas deux ans. Les Scythes & les peuples du Nord reprirent les armes, & attaquèrent les Lieutenans de l'Empereur qui n'étoient pas en état de faire une longue résistance. Cela obligea Antonin à se préparer au départ: il alla donc au Senat, & pour la première fois luy demanda l'argent du tresor public.

Cet argent étoit en son pouvoir, s'il avoit voulu se servir de son autorité; mais il disoit que les Empereurs n'avoient rien à eux en propre, non pas même le Palais où ils habitoient, qui appartenoit, ce sont ses termes, au Senat, & au peuple. Il maria ensuite son fils à † Crispine, fille de Brutius Valens homme

me Consulaire, & après avoir fait les nœces sans aucun faste, & comme un simple particulier, il alla dans le Temple de Bellone, & y fit la ceremonie du Javelot. Cette ceremonie étoit fort ancienne; & on ne la faisoit, que lors qu'on alloit porter la guerre au delà de la Mer dans des pays des fort éloignez. L'Empereur entroit dans le Temple, prenoit le javelot sanglant qui y étoit gardé, & le lançoit par dessus la colonne qui étoit vis-à-vis dans le Cirque Flaminien.

Les Romains voyant l'Empereur vieux & cassé, pêt à partir pour s'aller encore exposer à tous les dangers d'une nouvelle guerre, & craignant en même tems de se voir priver de ce Prince & de la Sageffe qui sembloit ne respirer que par luy, s'assemblerent devant le Palais pour le prier de ne les quitter qu'après leur avoir donné des preceptes pour leur conduite, afin que si les Dieux le retiroient, ils pussent avec ce secours continuer de marcher dans le chemin de la vertu où il les avoit fait entrer par son exemple. Antonin touché de ces bonnes dispositions passa trois jours entiers à leur expliquer les plus grandes difficultez de la morale, & à leur donner des maximes courtes pour regler toutes leurs actions.

Il partit en suite avec Commode au

commencement d'Août, & donna le commandement de l'Armée à Paternus. Les Scythes perdirent la meilleure partie de leurs troupes dans le premier combat, qui fut si opiniâtre, qu'il dura depuis le matin jusqu'au soir. L'armée proclama alors pour la dixième fois Antonin *Imperator*.

Il seroit à souhaiter qu'on eût un détail exact de ces dernières campagnes qui furent si glorieuses à ce Prince, mais comme il ne nous reste aucun Auteur qui en ait écrit, il faut se contenter de sçavoir que cette guerre ne fut pas moins difficile que les premières; que le Roy des Scythes fit trancher la tête à plusieurs de ses Officiers suspects d'avoir quelque intelligence avec les Romains; qu'Antonin donna plusieurs combats très-sanglants où la victoire fut toujours dûë à sa prudence, & aux grands exemples de valeur qu'il donna à ses troupes; qu'il fut toujours à leur tête dans les lieux les plus exposez; qu'il bâtit des Forts, où il mit de bonnes garnisons pour tenir le Pais en bride, & que dans le tems qu'il alloit ouvrir la troisième campagne au commencement de Mars il fut attaqué à Vienne * d'une maladie qui l'emporta en peu de jours. On prétend que ses Medecins avancerent sa mort pour faire leur cour

* En Autriche. D'autres disent à Syrmium.

cour à Commode: si cela est vrai, comme Dion l'assure, Antonin avoit plus de raison qu'il ne pensoit de se dire à luy-même, comme il faisoit souvent. *Combien de choses avons-nous qui font desirer nôtre mort à une infinité de gens? Ceux que j'ai le plus aimez sont ceux qui veulent que je meure, esperant que ma mort leur procurera peut-être quelque soulagement.* Et il ne manqua pas de pratiquer en cette occasion le precepte qu'il se donnoit en même tems: *Ne sors pourtant pas de la vie en leur voulant du mal, mais au contraire selon ta bonne coûtume, témoigne leur tous les sentimens d'amitié, de douceur, & de bienveillance:* car le même Dion rapporte qu'il eut un tres grand soin de cacher la cause de sa mort, qu'il recommanda son fils à l'armée; & que quand le Tribun vint à l'ordre, il le luy renvoya en disant: *Allez au soleil levant.* Mais la grande jeunesse de Commode qui n'avoit encore donné aucune marque d'un naturel si vicieux, rend cette particularité peu vray-semblable, & elle est manifestement contredite par Herodien qui fait voir que ce Prince ne se corrompit qu'après la mort d'Antonin. La haine qu'il s'attira bientôt par ses cruautéz, fit sans doute qu'on luy imputa volontiers un parricide, afin qu'il n'y eût point de crime, dont il ne se fût noirci, les peuples

croyant toujours facilement que les Princes ont fait tout ce que leurs dernieres actions font voir qu'ils ont été capables de faire. La maladie d'Antonin fut bientôt desespérée. Dans cette extremité qui est ordinairement l'écueil de la fermeté de tous les hommes, ce sage Empereur fit connoître que les veritez dont il avoit toujours fait profession, étoient si profondément gravées dans son cœur, que rien n'étoit capable de les effacer. Mais si d'un côté sa soumission aux ordres de la Providence luy faisoit recevoir la mort agreablement, de l'autre l'amour qu'il avoit pour ses peuples, remplissoit son cœur d'amertume, & de crainte. A mesure que sa dernière heure approchoit, il sentoit augmenter ses inquietudes, & le jour qui preceda celuy de sa mort, il le passa dans une continuelle agitation. Les exemples de tous les Princes qui étant montez fort jeunes sur le Trône n'avoient pas eu la force de resister à leurs vices, à leur fortune, & à leurs flatteurs; luy repassoient incessamment dans l'esprit. La vie de Neron & celle de Domitien augmentoient encore son trouble, & il craignoit que son fils ne pouvant se soutenir dans un pas si glissant, n'oubliât la bonne éducation qu'il luy avoit donnée, & que laissant perdre toutes les semences de vertu qu'on avoit cultivées avec tant de soin, il ne se plongeât dans toutes sortes de débauches, &

& ne devint enfin le Tyran de ses peuples, au lieu d'en être le pere & le protecteur. D'un autre côté il voyoit ses conquêtes du Nord mal afferemies, des peuples enclins à la revolte, & des ennemis qui avoient encore les armes à la main, & qui étoient alors d'autant plus à craindre, qu'ils avoient été souvent vaincus. Il apprehendoit donc avec beaucoup de raison que sa mort ne réunît tous ces peuples, & ne les portât à profiter de la jeunesse, & du peu d'expérience de son fils, pour effacer la honte de leurs défaites. Combattu par toutes ces pensées, flottant entre la crainte & l'esperance, & l'ame accablée de soins, il commanda qu'on fît entrer ses amis & ses principaux Officiers. Quand il les vit autour de son lit, il fit approcher Commode; & ramassant le peu qui luy restoit de force, il se mit en son séant, & leur parla en ces termes.

La douleur que vous témoignez de me voir en l'état où je suis, ne me surprend point. La compassion est naturelle aux hommes, & les maux qu'ils voyent eux-mêmes, l'augmentent toujours. Mais je suis persuadé que ces larmes que je vois couler partent pour moy d'une autre source; & les sentimens que j'ay pour vous, me font raisonnablement attendre de vôtre part une amitié reciproque. Voicy le tems favorable qui va nous donner lieu, à moy de connoître si j'ay

bien placé l'estime. & la consideration que j'ay toujours eu pour vous, & à vous de me temoigner vôtre reconnoissance, en faisant voir que vous n'avez pas oublié les bienfaits que vous avez reçus de moy. Vous voyez devant vos yeux mon fils que vous avez élevé vous-mêmes, & qui venant d'entrer dans l'âge de l'adolescence comme dans une mer orageuse, a besoin de sages Gouverneurs, de peur qu'emporté par ses passions, comme par des vents impetueux, il n'aille se jeter dans les vices. Au lieu donc d'un pere qu'il va perdre, faites qu'il en retrouve plusieurs en vous; ayez soin de sa jeunesse; donnez-luy les conseils dont il a besoin; representez luy que ni toutes les richesses du monde ne sont suffisantes pour remplir le luxe des Tyrans; ni les Gardes qui veillent autour de leurs Palais ne sont capables de les défendre contre la haine des peuples. Faites luy remarquer qu'on ne voit de regnes longs & tranquilles, que des Princes, qui au lieu d'exciter la haine par leurs cruautés, & par leurs violences, ont au contraire par leur douceur fait naître l'amour dans le cœur de leurs Sujets. Dites luy sans cesse que ce ne sont jamais ceux qui servent par contrainte, mais ceux qui obeissent volontairement qui demeurent fideles dans toutes sortes d'épreuves, & qui ne peuvent en aucune rencontre être soupçonnez ni de flatterie, ni de dissimulation. Qu'il sçache que voilà les seuls qui ne tombent jamais dans la desobeissance, à moins qu'ils

qu'ils n'y soient forcez par les mauvais traitemens. Mais en même tems ne vous laissez point de luy remettre devant les yeux combien il est difficile & necessaire dans un pouvoir absolu de moderer ses desirs, & de leur donner des bornes. Si vous l'instruisez de ces veritez, si vous le faites incessamment ressouvenir de ce qu'il vient d'entendre, avec la satisfaction de former un bon Empereur pour vous, & pour tout l'Empire, vous aurez la consolation de rendre à ma memoire le plus grand de tous les services, puisque vous l'immortaliserez par ce moyen.

En disant ces dernieres paroles, il fut surpris d'une foiblesse qui luy ôta l'usage de la voix, il tomba sur son lit, & mourut le lendemain, laissant un regret infini à ceux de son siecle, & un souvenir éternel de sa vertu à la posterité. Dès que la nouvelle de sa mort fut publique, ce fut une affliction generale dans l'armée, & dans toute l'Italie. Jamais on n'avoit vû un si grand deüil, & jamais Rome n'avoit été dans une consternation pareille. Il sembloit que la gloire, que la felicité de l'Empire, que tout fût mort avec Antonin: les uns l'appelloient leur pere, les autres leur frere; ceux-cy leur vaillant Capitaine, ceux-là leur bon Empereur, leur Prince prudent, sage, & le modele de toutes les vertus, & ce qui est tres-rare, parmi tant de milliers d'hommes qui luy donnoient tous des loüanges dif-
fe-

ferentes, il n'y en avoit pas un seul qui ne dît la verité. Le Senat & le peuple l'adorerent avant même que ses funeraillcs fussent achevées; & comme si ç'eût été peu de chose que de luy élever une statuë d'or dans la chambre* Julienne, & de luy décerner tous les honneurs divins, on déclara sacrilèges ceux qui n'auroient pas dans leur maison, selon leur fortune, ou un portrait, ou une statuë d'Antonin.

Ainsi mourut à cinquante neuf ans presque accomplis le meilleur & le plus grand Empereur que Rome eût jamais eu. Il regna neuf ans avec son frere, & dix ans tout seul. Et le plus grand bonheur de sa vie fut de mourir avant que d'avoir connu les méchantes inclinations de son fils qui fut un monstre en toute sorte de vices.

* Lieu où le Senat s'assembloit.

F I N.

RE.



REFLEXIONS MORALES,

D E

L'EMPEREUR
MARC ANTONIN.

LIVRE PREMIER.

- I.  'Ai appris de mon ayeul Verus, à
avoir de la douceur & de la com-
plaisance. H. La

REMARQUES

S U R

LE PREMIER LIVRE.

R *eflexions de l'Empereur Marc Antonin.*] On a
expliqué en vingt manières le Titre de ce Livre,
mais il me paroît qu'elles sont toutes mauvai-
ses. Le Grec dit, *Deux Livres de l'Empereur Marc*
Tom. I. An-

Antonin à soy même, *Tà eis éautov*, ce qui ne peut jamais signifier ici ni de soy-même, ni pour son usage. Ce sage Empereur a voulu marquer par ce titre; que ces douze livres ne sont qu'un recueil de reflexions qu'il faisoit en se parlant à luy-même, en s'adressant à luy. En effet Antonin ne parle jamais qu'à lui dans tout l'ouvrage, & cette maniere de s'entretenir soy-même est la plus courte, ou, pour mieux dire, la seule voye pour se corriger de ses defauts & pour guérir son ame de tous les vices qui la corrompent. On ne sauroit donner une idée plus juste de cette methode d'Antonin qu'en la comparant à ce qu'Horace dit qu'il faisoit lui-même en se servant de sa raison.

*Neque enim cum lectulus aut me
Porticus excepit, desum mihi. Restius hoc est:
Hoc faciens vivam melius: sic dulcis amicis
Occurram; hoc quidam non belle. Nunquid ego illi
Imprudens olim faciam simile? hac ego mecum
Compressis agito labris.*

Car quand je suis dans mon lit, ou que je me promene sous les portiques, je mets à profit tout ce temps-là; Cela est mieux fait, dis-je en moy-même; en suivant cette maxime je vivray plus heureux; je me rendray par là plus agreable à mes amis; un certain homme ne s'est pas bien trouvé d'avoir fait cecy; serois-je assez malheureux pour commettre jamais une telle faute; Voila les reflexions que je fais en moy-même; & c'est precisement aussi ce que faisoit Marc Antonin. Le peu de loisir que lui pouvoit laisser le soin d'un grand Empire, estoit employé à ces sortes de conversations; qu'il écrivoit sur le champ, afin de s'en mieux souvenir, & afin qu'elles servissent de témoin contre luy-même, s'il luy arrivoit jamais de violer quelqu'un des engagements qu'il y avoit pris.

I. J'ay appris de nom *ayoul Verus*.] C'est d'Annius Verus, qui fut trois fois Consul, Gouverneur de Rome,

II. La reputation que mon pere a laissée après luy, & la memoire que l'on a conservée de ses actions, m'ont enseigné à estre modeste, & à n'avoir rien d'effeminé.

III. Ma mere m'a formé à la pieté, elle m'a enseigné à estre liberal, & non-seulement à ne faire jamais de mal à personne, mais à n'en avoir

me, & mis au rang des Sénateurs par les Censeurs Tite & Vespasien. Antonin ayant perdu son pere fort jeune fut élevé dans la maison de cet Annius Verus son ayeul. Mais une chose qui me paroît bien remarquable, c'est qu'un Empereur d'une noblesse si ancienne ne parle pourtant ici que de son pere, de son ayeul & de son bis-ayeul, & laisse là les autres ancestres dont la plupart des hommes sont si entestez.

II. *La reputation que mon pere a laissée après lui, & la memoire que l'on a conservée de ses actions.*] Il étoit fort jeune quand son pere Annius Verus mourut, & il pouvoit à peine se souvenir de l'avoir vû. Mais la memoire de sa vertu avoit été pour lui un flambeau qui l'avoit toujours éclairé. Cet Annius Verus reçoit ici de son fils un honneur que peu d'enfans peuvent rendre à leurs peres: car peu de peres vivent de maniere qu'après leur mort leur vertu puisse servir de guide à leurs enfans. Il n'y a pourtant rien de plus glorieux à un pere, que d'assurer ainsi l'éducation de ses enfans, quoi qu'il luy arrive. On peut après sa mort lui appliquer ce mot de l'Ecclesiastique : *Mortuus est pater eorum, & quasi non est mortuus. Leur pere est mort, & il est comme n'étant point mort.*

III. *Ma mere m'a formé à la pieté.*] Il ne donne pas cette louange à sa mere pour en exclure son pere & son ayeul. Mais comme ordinairement les meres commencent l'éducation de leurs enfans, c'est à elles aussi à jeter d'abord dans leur cœur & à faire germer cette heu-
reu-

4. *Reflexions Morales de l'Emp.*

voir pas même la pensée. De plus elle m'a accoutumé à la frugalité, & à fuir le luxe des riches.

IV. Mon bis-ayeul m'a enseigné à n'aller point aux Ecoles publiques, à avoir chez moy
les

reuse semence qui est la source de toutes les autres vertus. La mere d'Antonin étoit Domitia Calvilla Lucilla, fille de Calvisius Tullus qui fut deux fois Consul.

De plus elle m'a accoutumé à la frugalité, & à fuir le luxe des riches.] Cette louange me paroît aussi grande, ou, si je l'ose dire, plus grande même que la première. Il n'y a presque point de Dames de qualité qui n'élevent leurs enfans à la piété. Quand elles ne le feroient pas par raison, elles le feroient par bienveillance & par coutume: mais il n'y en a pas une qui les accoutume à la frugalité & à fuir le luxe. Elles sont presque toutes comme la femme de Streptia de dans Aristophane, qui disoit à son fils en le caressant: *Mon fils, quand tu seras grand, il faut que tu fasses des courses de chevaux, & que vêtu d'or & de pourpre tu entres triomphant dans la ville, comme ton oncle Mégacles.*

IV. *Mon bisayeul.*] Il est question de savoir de quel bisayeul il parle; si c'est du paternel ou du maternel. On s'est déclaré pour le premier, mais sans aucun fondement. Le premier Annus Verus bisayeul d'Antonin étoit mort long-temps avant que cet Empereur fût en âge de pouvoir rien apprendre de lui. Il parle assurément de son bisayeul maternel Catilius Severus, qui l'avoit adopté, & dont il porta le nom.

M'a enseigné à ne point aller aux écoles publiques.] Quelques critiques prétendent qu'il faut lire dans le texte tout le contraire, *m'a enseigné à aller aux écoles publiques*, & ils fondent cette correction sur ce que Capitolin dit de Marc Antonin: *frequentavit & declamatorium scholas publicas*: il alloit entendre les Declamateurs
dans

les plus habiles Maîtres, & à connoître, qu'en ces sortes de choses on ne sauroit jamais trop dépenser.

V. J'ai l'obligation à mon Gouverneur, de

dans leurs Ecoles. Mais pour moi, je croi que l'on s'est trompé. Tous les jeunes gens de cette qualité, & de plus grands Seigneurs encore, alloient aux écoles publiques; & il me paroîtroit extraordinaire que cet Empereur eût voulu louer Catilius Severus de l'avoir porté à faire une chose que tout le monde faisoit comme lui. Il n'y a pas d'apparence. Catilius Severus, qui estoit un homme fort sage & d'une grande austerité de mœurs, ne voulut pas que son petit-fils allast aux Ecoles publiques, parce qu'il estoit persuadé qu'elles corrompoient plus le cœur, qu'elles ne formoient l'esprit, & contre la coutume de ce temps il voulut qu'il fût élevé chez lui, & qu'on n'épargnast rien pour avoir les plus habiles Maîtres. Capitolin n'a parlé sans doute que de ce qu'Antonin faisoit quelquefois estant Empereur, & Antonin parle ici de ce qu'il faisoit estant écolier & simple fils de Preteur. Et ce qui me confirme dans cette pensée, est ce que rapporte Philostrate, qu'un Philosophe appelé Lucius voyant Marc Antonin, qui étoit déjà Empereur, aller chez Sextus, s'écria en levant les mains au ciel : O Dieu ! l'Empereur des Romains déjà vieux, avec le porte-feuille sous son bras, s'en va à l'école comme les enfans !

Et à connoître qu'en ces sortes de choses on ne sauroit trop dépenser.] Il seroit à souhaiter que la plupart des peres voulussent profiter de ce precepte: car il n'y a point de dépense à laquelle ils ayent tant de regret, qu'à celle qu'ils font pour l'éducation de leurs enfans, quoi que ce soit le seul bien qu'ils soient surs de leur laisser, & le seul que leurs enfans ne puissent jamais perdre.

V. *J'ay l'obligation à mon Gouverneur,*] Je croi avoir
lu

6 *Reflexions Morales de l'Emp.*

de ne pas favoriser plus un parti que l'autre dans les courses de chariots , ni dans les combats des Gladiateurs , d'estre patient dans les ravaux , d'avoir besoin de peu , de savoir travailler de mes mains , de ne me mesler point des affaires des autres , & de ne donner nul accès aux délateurs.

VI. Diognetus m'a appris à ne m'amuser point à des choses vaines & frivoles , à ne point ajouter foy aux Charlatans & aux Enchanteurs & à ne rien croire de tout ce qu'on dit des
con-

lui quelque part le nom de ce Gouverneur ; & si je ne me trompe , il s'appelloit *Charilaüs*. Mais je say bon gré à Marc Antonin de ne l'avoir pas nommé. Il l'a traité comme son pere & comme son ayeul. En effet il n'estoit pas moins connu. Il n'en use pas ainsi à l'égard de ses Maîtres , parce qu'il en avoit plusieurs.

De ne pas favoriser plus un parti que l'autre , &c.] Le Grec dit , *de n'estre partisan du vert ni du bleu , ni du Thrace , ni du poursuivant*. Dans les courses de chariots il y avoit d'ordinaire quatre factions , qui estoient distinguées par les couleurs. La blanche , la rouge , la verte & la bleuë , & il y avoit de différentes sortes de Gladiateurs , les Thraces , les Mirmillons , les Samnites & les Poursuivans , *secutores* , &c.

De savoir travailler de mes mains.] On trouve aujourd'hui ces sortes d'occupations indignes des Princes. En Grece & à Rome les plus grands hommes ont pourtant sçu travailler de leurs mains ; & Homere n'a pas crû que ce fût une chose indigne de ses Heros. Mais chaque temps a ses manieres.

VI. *A ne rien croire de tout ce que l'on dit des conjurations des demons.*] Il semble que Marc Antonin ait enveloppé

conjurations des Demons, & de tous les autres sortilèges de cette nature. Il m'a fait voir que je ne devois point nourrir de cailles, ni estre attaché à ces sortes de divertissemens & de superstitions. J'ai appris de lui à souffrir qu'on parle de moy avec une entiere liberté, & à m'appliquer entierement à la philosophie. C'est luy qui est cause que j'ay eu pour Maîtres, premierement Bacchius, ensuite Tandasis, & après cela Mecianus; que je me suis

ac-
pèles exorcismes des Chrétiens dans les superstitions payennes, que Diognetus lui avoit appris à ne pas croire, Mais comment accorder cette incredulité avec l'histoire que Baronius rapporte de Lucille fille de cet Empereur, laquelle estant tourmentée par un demon dans le voyage qu'elle fit pour aller trouver Verus en Syrie, en fut délivrée par l'Evesque de Hierapolis, qui reçut de l'Empereur une aumosne de trois mille boisseaux de bled par an, pour nourrir les pauvres de son Eglise?

Et de tous les autres sortilèges de cette nature.] C'est à dire de tous les secrets de la magie, dont Lucien a si bien se moquer dans son Dialogue de l'Incredule ou du Menteur.

Il m'a fait voir que je ne devois point nourrir de cailles.] Les Romains nourrissoient des cailles, pour les faire combattre ensemble, & pour juger de l'avenir par le succès de ces combats. Ils avoient pris des Grecs cette superstition. On peut voir Pollux dans le Chapitre VII. du Livre IX.

Bacchius, Tandasis & Mecianus.] Les deux premiers noms sont inconnus. On a voulu en substituer d'autres en leur place, & peut-être sans raison. Pour Mecianus, c'est sans doute L. Volusius Mecianus, cet habile Jurisconsulte, qui enseigna le Droit à Antonin.

8 *Reflexions Morales de l'Emp.*

accoutumé à écrire des Dialogues dès mon enfance, à n'avoir pour me coucher qu'un petit bois de lit couvert d'une peau, & à imiter en tout la maniere des Philosophes Grecs.

VII. Rusticus m'a fait voir que j'avois besoin de corriger mes mœurs, & d'en prendre soin, que je devois éviter l'orgueil des Sophistes : ne point écrire sur les sciences : ne point

Que je me suis accoutumé à écrire des Dialogues dès mon enfance.] Il regarde cela comme une grande obligation qu'il avoit à Diognetus, parce que ces sortes d'ouvrages sont plus simples & plus familiers que les autres, & qu'ils accoutument à estre plus naturel. C'est ce qui donna lieu à Cassius d'appeller cet Empereur le *Dialogiste*.

A n'avoir pour me coucher qu'un petit bois de lit couvert d'une peau.] Casaubon pretend qu'Antonin parle ici de certains petits lits de repos où l'on travailloit. Mais ce ne seroit pas là une grande austerité. Il parle assurément d'un lit à se coucher.

VII. Rusticus m'a fait voir que j'avois besoin de corriger mes mœurs.] Voila une belle leçon, & qu'on peut encore donner aux plus sages & aux plus parfaits, comme Rusticus la donnoit à Antonin. Ceux qui croient n'avoir plus besoin de corriger leurs mœurs, sont dangereusement malades.

Que je devois éviter l'orgueil des Sophistes.] Les Sophistes estoient en ce temps-là pour la Philosophie ce que les heretiques, les faux Docteurs & les hypocrites sont aujourd'hui pour la Religion. Par une fausse apparence de science, ils trompoient les simples. C'est contre cette espece de faux Philosophes que Socrate combat si souvent dans Platon.

Ne point écrire sur les sciences.] Ces sortes d'ouvrages
sur

point faire de harangues pour le plaisir : ne pas chercher à faire admirer au Peuple ma patience & l'austerité de ma vie : n'étudier ni la rhétorique, ni la poétique, & ne pas m'attacher à l'élégance du discours : N'estre point en robe dans ma maison, & ne rien faire qui sentît

sur les sciences ne peuvent pas manquer de déplaire à un homme qui cherche la vérité, car par là il s'en éloigne, au lieu de s'en approcher. Il est au de-là du but. Il s'agit de faire, & non pas d'écrire.

Ne point faire de harangues pour le plaisir.] C'est ainsi que j'explique προτρεπικὰ λογάρια des discours faits sur des sujets feints, pour s'exercer & pour faire admirer son éloquence. Les Latins ont appelé ces discours *suasorias* & *hortatorias orationes*.

Ne pas chercher à faire admirer au peuple ma patience & l'austerité de ma vie.] Les Philosophes Payens croient aussi-bien que les Chrétiens, qu'il falloit mortifier le corps pour dompter ses desirs & les réduire sous le joug de la raison. C'est pourquoi ils pratiquoient de fort grandes austeritez, jeûnoient & veilloient beaucoup; souffroient le chaud & le froid; & il y en avoit qui pendant les plus violentes chaleurs; dans la soif la plus ardente, se contentoient de mettre un peu d'eau dans leur bouche, & la rejettoient en même temps. Les véritables Philosophes pratiquoient tout cela sans aucun faste & pour eux seulement, au lieu que les autres n'avoient en vue que l'admiration du peuple.

N'estre point en robe dans ma maison.] C'estoit une marque d'orgueil que de porter chez soi la robe qu'on portoit en public. Voilà pourquoy les gens sages estoient chez eux en simple tunique; & quand il faisoit froid, ils prenoient le manteau. Antonin le Pieux en usoit ainsi selon la remarque de Capitolin. Sur quoi Ca-

sentît le faste: Ecrire mes lettres d'un stile simple, & tel que celui de la lettre qu'il écrivit à ma mere, lorsqu'il étoit à Sinuesse: Estre toujours prest à pardonner à ceux qui m'auroient offensé, & à les recevoir toutes les fois qu'ils voudroient revenir à moy: Lire avec application, ne pas me contenter d'entendre superficiellement les choses, & ne pas croire facilement les grands parleurs. Enfin je lui ai l'obligation de m'avoir fait connoître les Commentaires d'Epictete, dont il me fit present.

VIII. J'ai appris d'Apollonius à estre libre &

saubon s'étonne de ce qu'Antonin a mieux aimé tenir de Rusticus ce qu'il pouvoit avoir de son pere. La seule réponse qu'on peut faire, c'est que Marc Antonin avoit appris cela de Rusticus avant qu'd'avoir pû profiter de l'exemple d'Antonin le Pieux.

Ecrire mes Lettres d'un stile simple, & tel que celui de la lettre.] Cette simplicité de stile rendoit les Lettres d'Anronin admirables, comme on peut en juger par celles que l'on a rapportées dans sa vie. Aussi Philostrate dit que ceux qui lui paroissoient avoir le mieux réussi dans le genre epistolaire parmi les Philosophes, c'étoit Tyaneus & Dion, parmi les grands Capitaines Brutus, & parmi les Empereurs Antonin, dans les Lettres duquel, outre la simplicité & la justesse des termes, on remarque la constance & la fermeté de ses mœurs.

Les Commentaires d'Epictete, dont il me fit present.] C'est ce qui me persuade qu'Epictete étoit mort avant le regne de Marc Antonin; & je croy qu'on pourroit le prouver d'ailleurs.

VIII. J'ay appris d'Apollonius.] C'est le Philo-

phe

& ferme dans mes desseins, à ne suivre jamais que la raison, mesme dans la plus petite chose, à estre toujourns égal dans les douleurs les plus aiguës, dans la perte des enfans, & dans les longues maladies. J'ai connu par son exemple qu'on peut être en même tems severe & doux, il m'a fait voir qu'il ne faut avoir ni chagrin ni emportement, quand on enseigne les autres, & que la moindre de toutes les vertus, c'est la science, & la facilité que l'on a à la communiquer. Enfin j'ai appris de lui, de quelle maniere il faut recevoir les bienfaits de ses amis, sans ingratitude, & sans bassesse.

IX. Sextus m'a enseigné par son exemple, à estre doux, à gouverner ma maison en bon pere de famille, à avoir une gravité simple, sans affectation, à vivre conformément à la

na-

phe Apollonius de Chalcis, qu'Antonin le Pieux fit venir d'Athenes pour estre Precepteur de nôtre Empereur, & sur lequel Demonax dit ce bon mot, quand il le vid partir avec ses disciples : *Voila Jason & ses Argonautes*, pour lui reprocher qu'il alloit à la Cour pour s'y enrichir, comme Jason alloit à Colchos pour la toison d'or.

IX. *Sextus m'a enseigné à estre doux.*] C'est le Philosophe Sextus, petit-fils de Plutarque. On vouloit que ce fût Sextus Empiricus Pyrrhonien, dont on a encore les Dissertations contre les autres sectes de Philosophes. Mais il estoit mort quelque tems auparavant & ce qui est dit ensuite ne lui convient point du tout.

A vivre conformément à la nature,] Antonin ap-

nature, à tâcher de deviner & de prevenir les souhaits & les besoins de mes amis, à souffrir les ignorans & les presomptueux qui parlent sans penser à ce qu'ils disent, & à m'accommoder à la portée de tout le monde: ce qu'il pratiquoit si heureusement, que quoy-qu'il eust dans le commerce plus de douceur & de complaisance que les flatteurs mesmes, il ne laissoit pas de conserver l'autorité, & de s'atirer le respect qui lui estoit deu. Personne n'a jamais esté plus propre que lui à trouver & à ranger methodiquement les preceptes necessaires pour la conduite de la vie; il n'a jamais donné la moindre marque de colere, ni d'aucune autre passion: cependant au milieu de cette espeece d'insensibilité qu'il avoit contractée, il ne laissoit pas d'estre capable d'une veritable amitié. Il jouissoit d'une fort grande reputation sans la moindre vanité, & il possédoit une science universelle, sans aucune ostentation.

X. J'ai

pelle vivre conformément à la nature, estre tellement soumis aux ordres de Dieu, qu'on ne pense & ne fasse jamais rien qui ne lui soit agreable, & qui ne soit conforme aux regles qu'il nous prescrit.

Personne n'a jamais esté plus propre que lui à trouver & à ranger methodiquement les preceptes pour la conduite de la vie.] C'estoit l'occupation des premiers Philosophes, qui ne voulant travailler qu'à reformer les mœurs, s'appliquoient entierement à mettre en ordre
des

X. J'ai appris d'Alexandre le Grammairien, à ne dire point d'injures dans la dispute, & à ne reprocher, ni un barbarisme, ni un solecisme, ni aucune autre faute contre la langue; mais à proposer adroitement la question comme elle doit estre proposée, en faisant semblant de répondre, ou d'appuyer ce qu'on a dit, ou de vouloir aider à rechercher la verité de la chose, sans se mettre en peine des mots, ou enfin par quelque autre maniere d'avertissement indirect, mais qui n'ait rien de rude.

XI. Fronton m'a fait connoître que les
Rois

des maximes courtes, qui estoient comme un abrégé de la sagesse. Tels estoient les ouvrages de Solon, de Pythagore, de Phocilide & de Theognis.

X. *Alexandre le Grammairien.*] Il estoit de Cotaie ville de Phrygie. C'étoit un homme d'un savoir infini & d'un grand merite. Il a voit fait d'excellens Commentaires sur Homere. Aristide fit son oraison funebre, où il est tres-bien loué. Mais la louange que lui donne ici Antonin, est au-dessus de tout.

XI. *Fronton m'a fait connoître, &c.*] C'est Crnelius Fronto, Orateur Latin.

Que les Rois sont environnez d'envieux, de fourbes & d'hypocrites.] Le Grec en cet endroit peut aussi signifier, *que les Tyrans sont pleins d'envie, de fraude & d'hypocrisie.* Si c'est-là le veritable sens, Marc Antonin a voulu marquer ici cette maxime de Fronton, pour s'en souvenir toujours, & pour s'empescher de tomber dans un estat qui l'exposeroit a estre devoré par tous ces monstres inseparables de l'injustice. Mais l'autre sens m'a paru d'un plus grand usage.

Rois sont environnez d'envieux, de fourbes & d'hypocrites, & que ceux qu'on appelle les Nobles, sont sans affection.

XII. Alexandre le Platonicien m'a appris qu'on ne doit jamais sans la dernière nécessité, dire ni écrire à personne, je n'ay pas le tems de faire telle ou telle chose, ni alleguer les affaires dont on est accablé, pour s'empescher de rendre à tout le monde tous les bons offices que le lien de la société exige de nous.

XIII. Ca-

XII. *Alexandre le Platonicien.*] C'étoit sans doute Alexandre de Seleucie, qui fut député de son pais auprès d'Antonin le Pieux, & que Marc Antonin fit ensuite son Secrétaire pour les lettres Grecques. Philostrate a écrit sa vie. C'étoit un homme éloquent : mais il estoit sur tout recommandable par son abondance & par la facilité qu'il avoit à s'exprimer. Car lors qu'il avoit prononcé quelque discours, il le redisoit sur le champ en d'autres termes. Herode le Sophiste pour une seule louange qu'il en avoit receüe, lui donna un jour dix valets, dix chevaux, dix échançons, dix Secrétaires, qui avoient l'art d'écrire par abbreviation, vingt talens d'or, beaucoup d'argent, & deux jeunes enfans du bourg de Cocyte.

Qu'on ne doit jamais sans la dernière nécessité dire ni écrire à personne : Je n'ay pas le tems de faire telle ou telle chose.] Ce precepte est divin. On seroit trop heureux qu'il n'y eust qu'un véritable accablement d'affaires qui empeschast les hommes de rendre à leur prochain ce qu'ils luy doivent. Mais il n'y a rien de plus ordinaire que de voir des gens qui dans un fort grand loisir & au milieu d'une ennuyeuse oisiveté, pour se dispenser de rendre le plus léger service, supposent des embarras qu'ils n'ont

XIII. Catulus m'a appris, que nous ne devons jamais mépriser les plaintes de nos amis, quelques injustes qu'elles puissent estre, mais au contraire qu'il faut tacher par toutes sortes de voyes, de guerir leurs soubçons, & de regagner leur confiance; qu'il faut toujours dire du bien de ses precepteurs, comme faisoient Domitius & Athenodotus, & aimer véritablement ses enfans.

XIV. Je dois aux enseignemens de mon frere Seve-

n'ont point, & joignent à l'inhumanité un honteux mensonge.

XIII. *Catulus.*] Cinna Catulus, Philosophe Stoïcien.

Comme faisoient Domitius & Athenodotus.] Ces noms me sont inconnus. Il y a de l'apparence que s'estoient deux hommes qui s'estoient rendus fort celebres par la reconnoissance qu'ils avoient toujours temoignée à leurs precepteurs.

Et aimer véritablement ses enfans.] Cela dit plus qu'on ne pense. Tel croit aimer ses enfans, qui ne les aime pas véritablement, & qui n'aime que luy-même. Cet amour veritable dont parle Marc Antonin, est bien rare, & elle engage à bien des choses, que l'on neglige aujourd'huy plus que jamais.

XIV. *Je dois aux enseignemens de mon frere Severus.*] Les critiques ont crû qu'il falloit lire icy, *de mon frere Verus*. Mais ce Verus estoit trop jeune pour avoir pû enseigner toutes ces belles choses à Antonin. D'ailleurs il est parlé de luy dans l'article XVII. Je croy donc qu'Antonin parle icy de Claudius Severus Philosophe Peripateticien, qu'il appelle apparemment son frere, a cause de la tendresse qu'il avoit pour luy. Peut-estre

16 *Re flexions Morales de l'Emp.*

Severus, l'amour que j'ai pour mes parens, pour la verité & pour la justice. C'est lui qui m'a fait connoître Thrasea, Helvidius, Caton, Dion & Brutus, & qui m'a donné l'envie de gouverner mon Estat avec des Loix tousjours égales pour tout le monde, & de regner de maniere

même que du costé de sa mere il avoit quelque parent qui portoit le nom de son Bisayeul, qui se nommoit *Catilius Severus*. Quoy qu'il en soit, il est constant que Verus n'a nulle part à cecy.

C'est luy qui m'a fait connoître Thrasea, Helvidius.] C'estoit Severus qui luy avoit fait lire l'histoire de Thrasea Petus & de son gendre Helvidius, dont Neron fit mourir le premier, & exila l'autre, comme Tacite le raconte dans le xvi. Livre de ses Annales.

Caton, Dion & Brutus.] dont on lit les vies dans Plutarque. Nous avons encore aujourd'hoy une lettre que Platon écrivoit à ce Dion.

De gouverner mon Estat avec des loix tousjours égales pour tout le monde.] Il est impossible que la justice subsiste sans cette égalité de loix. Aussi sont-elles descendues du ciel, & il ne dépend pas des hommes de les changer à leur fantaisie, & de leur faire approuver ou pardonner dans une occasion ce qu'elles condamnent dans une autre. Sophocle a fort bien dit, que dans les loix il y a un Dieu puissant qui triomphe de l'injustice des hommes, & qui ne vieillit jamais.

Et de regner de maniere que mes Sujets ayent une entiere liberté.] Antonin n'est pas le premier qui ait su allier la Royauté avec la liberté des Sujets. Avant luy Nerva avoit esté loué d'avoir fait ce delicieux mélange: *Quòd res olim dissociabiles miscuerit, principatum & libertatem*; & Trajan d'avoir augmenté cette facilité de l'Empire. Car je ne veux pas gaster ce beau mot de Tacite, *Imperii facilitatem*, en le traduisant.

nière que mes Sujets ayent une entiere liberté. C'est de lui que j'ai appris à avoir pour la philosophie un fidele attachement, sans que rien m'en puisse jamais détourner; à estre bienfaisant & liberal, à avoir tousjours de l'esperance, à ne soubçonner jamais que mes amis puissent manquer d'amitié pour moi, à ne leur cacher en aucune rencontre le sujet qu'ils pourroient me donner de me plaindre d'eux, & à faire en sorte qu'ils n'ayent jamais la moindre peine à deviner mes sentimens sur ce qui m'est agreable ou desagreable. Enfin c'est luy qui m'a appris par son exemple, à estre sincere & naturel.

XV. Maximus m'a fait voir qu'il faut estre le maistre de soy-mesme, & ne se laisser jamais emporter à ses passions; conserver du courage dans les maladies & dans tous les accidens de la vie les plus facheux; Avoir les mœurs aisées & meslées de douceur & de gravité; ex-
pe-

A ne soubçonner jamais que mes amis puissent manquer d'amitié pour moy.] Ce principe est fort beau & fort bon, mais cet Empereur le pouffoit peut-estre trop loin, & c'est sans doute ce qui l'empeschoit de voir les deportemens de Faustine.

XV. *Maximus.*] Claudius Maximus Philosophe Stoïcien, qui estoit mort quand Antonin écrivit cecy, comme cela paroist par la suite & par le troisieme livre, où il dit: Secunda a enterré son mari Maximus.

18 *Reflexions Morales de l'Emp.*

pedier ses affaires sans se plaindre & sans estre chagrin. Il estoit d'une probité si recon-
nuë, que quoy qu'il dist, on estoit persuadé
que c'estoit ses veritables sentimens; & quoy
qu'il fist, que c'estoit sans aucun mauvais
dessein. Il n'admiroit jamais rien, il n'estoit
surpris ni étonné de rien; il agissoit sans pre-
cipitation & sans lenteur; on ne voyoit ja-
mais sur son visage aucune marque d'irreso-
lution, d'abatement, de chagrin, de colere
ou de defiance. Il aimoit à faire du bien & à
pardonner; il haïssoit le mensonge, & il avoit
un naturel si heureux, & un esprit si droit
& si juste, qu'on voyoit bien que ces rares
qualités estoient plustost en luy des presens de
la nature, que des fruits de l'étude & du travail.
Jamais il n'a donné lieu de soubçonner qu'il
méprisast quelqu'un, ou qu'il s'estimast plus
que les autres. Enfin il aimoit la raillerie,
mais c'estoit une raillerie qui n'avoit rien ni
de bas ni de piquant.

XVI. La

Expedier ses affaires sans se plaindre & sans estre chagrin.]
Cette maxime est excellente pour tout le monde, mais sur
tout pour les Princes & pour ceux qui sont à la teste des af-
faires.

Il n'admiroit jamais rien.] Et par consequent il estoit sans
desir & sans crainte. On peut voir la vi. Epitre du 1. Li-
vre d'Horace, & ce qui a esté remarqué sur cette heureuse
admiration.

XVI. La

XVI. La vie de mon Pere a toujours été pour moy une leçon continuelle de clemence & de fermeté inébranlable dans les desseins formez après une meure délibération. Il étoit insensible à la vaine gloire qui accompagne ce qu'on appelle ordinairement les honneurs : Il aimoit le travail assidu : Il étoit toujours prest à écouter favorablement ceux qui avoient à proposer quelque chose qui pouvoit estre utile à l'Estat : aucune consideration ne pouvoit l'empescher de traiter chacun selon son merite & selon les qualitez qu'il reconnoissoit en luy. Il savoit user à propos de severité & d'indulgence ; il avoit renoncé de bonne heure à l'amour : Il estoit modeste, civil & honneste : Il laissoit à ses amis la liberté de manger, ou de ne

XVI. *La vie de mon pere.*] Il parle d'Antonin le Picux, qui estoit son pere adoptif. Ce Chapitre est parfaitement beau, & donne une grande idée de ce Prince. Il seroit à souhaiter qu'il fust plus lu.

Il laissoit à ses amis la liberté de manger ou de ne point manger avec lui.] Ces paroles ont besoin de commentaire pour estre entendues en ce temps où les manieres de la Cour sont si differentes de celles de ces temps-la. Parmi les plus grandes marques de hauteur & de mépris que les Princes pouvoient donner, on comptoit celle de manger seul, qui paroissoit insupportable. Mais l'autre extremité où ils tomberent ensuite, le fut encore plus : car en faisant l'honneur à ceux qu'ils aimoient de les recevoir à leur table, ils leur en firent un devoir & une necessité : de sorte qu'ils n'osoient manquer à un seul repas sans permission, ni mesme demander cette permission.

ne point manger avec lui ; il n'exigeoit point d'eux qu'ils l'accompagnassent dans ses voyages ; & ceux que la nécessité de leurs affaires avoient empêché de le suivre, le retrouvoient toujours le même pour eux à son retour. Dans les conseils il recherchoit avec un très grand soin & une patience infinie ce qu'il falloit faire, & jamais pour avoir plutôt fini, il ne se contentoit des premiers expédiens qu'on lui proposoit. Il avoit une amitié toujours égale pour ses amis, dont il ne se lassoit jamais, & dont il n'estoit jamais entêté. En quelque état qu'il se trouvast il estoit toujours content, & paroissoit toujours guay.

Il

de peur de déplaire. Antonin le Pieux fut un des premiers, qui connoissant qu'il n'y avoit rien de plus inhumain que de convertir cet honneur en servitude ; délivra ses Courtisâns & ses amis d'un joug qui ne pouvoit estre que fort pesant. Marc Antonin suivit son exemple. Il recevoit ses amis à sa table quand ils vouloient y aller, & que leurs affaires le leur permettoient.

Il n'exigeoit point d'eux qu'ils l'accompagnassent dans ses voyages.] Marc Antonin imita si bien cette indulgence, qu'il dispensa Galien son meilleur medecin de le suivre à une de ses expéditions contre les Marcomans, & qu'il lui accorda la priere qu'il lui fit de le laisser à Rome, comme Julien nous l'apprend luy-même dans un de ses Traitez.

Il avoit une amitié toujours égale pour ses amis, dont il ne se lassoit jamais & dont il n'estoit jamais entêté.] Antonin remarque cela comme une chose fort extraordinaire. En effet il n'y a rien de plus rare que de trou-

ver

Il prevoyoit de loin ce qui pouvoit arriver, & dans les choses de la plus petite consequence il donnoit les ordres nécessaires sans aucune ostentation. Il s'opposoit de tout son pouvoir aux acclamations du peuple & à toutes les autres marques de flatterie. Il conservoit avec soin ses revenus qui sont les nerfs de l'Empire, & il moderoit autant qu'il luy estoit possible ses dépenses ordinaires, sans se mettre en peine des plaintes & des reproches que cette exactitude luy attiroit. Il n'estoit point superstitieux dans le culte qu'il rendoit aux Dieux, & ne tâchoit point de gagner la faveur du peuple par des presens, par des flatteries & par des douceurs. Mais il estoit modéré en tout, tousjours ferme, tousjours égal, & aussi attaché

ver des hommes qui ne soient pas ou entestez ou ennuyez de leurs amis.

Il conservoit avec soin ses revenus, & il moderoit autant qu'il lui estoit possible ses dépenses.] Une marque certaine que la libéralité & la magnificence ne sont pas des vertus proprement Royales, c'est qu'elles s'ajustent parfaitement avec la tyrannie. Quelle gloire donc pour des Souverains, que de paroître avec éclat par des dépenses excessives ? il n'y a rien de plus digne d'un grand Prince, que de regler ses dépenses domestiques, persuadé qu'elles n'ajoutent rien à sa grandeur ; & de bien ménager ses revenus, dont il doit estre un dispensateur sage & prudent, qui veut pouvoir toujours fournir aux besoins de son Estat, sans fomentier par des largesses mal entendues les vices de son peuple.

22 *Reflexions Morales de l'Emp.*

taché à toutes les bienfaisances, qu'ennemy déclaré de toutes les nouveautez. Pour les commoditez de la vie, qu'une grande fortune ne manque jamais de donner, il en jouïssoit avec beaucoup de liberté & sans aucun faste, mais avec la mesme simplicité dont il savoit enjouir, il savoit aussi s'en passer. Il s'est tousjours conduit de maniere que personne n'a jamais pû dire de luy qu'il fût un Sophiste, un diseur de bons mots, un homme qui sentist l'école, au contraire il a toujours passé pour un homme sage, consommé dans les affaires, entierement éloigné des bassesses & de la

On n'a jamais pû dire qu'il fust un Sophiste, un diseur de bons mots, un homme qui sentist l'Ecole.] Ces trois défauts sont fort ordinaires à ceux qui ont eu une méchante éducation, & qui sont tombez entre les mains de méchans maîtres. Les Princes n'y sont pas sujets aujourd'huy, parce qu'ils ne s'appliquent point aux Sciences. Le mot grec que j'ay traduit un diseur de bons mots, signifie proprement un flatteur, un adulateur, qui fait le plaissant & qui réjouit les autres, *vernula, scurra.*

Pour un homme sage, consommé dans les affaires, entierement éloigné des bassesses de la flaterie.] Ces trois caracteres sont directement opposez aux trois défauts dont il vient de parler. L'homme sage est oppose au Sophiste; l'homme esloigné des bassesses de la flaterie est oppose au diseur de bons mots, c'est à dire au bouffon & à l'adulateur; & l'homme consommé dans les affaires l'est à l'homme qui sent l'Ecole, & qui est accoutumé à parler sans dessein, sans sujet & sans raison.

la flaterie: & tres capable non seulement de se conduire, mais aussi de conduire les autres. Il honoroit veritables Philosophes, & supportoit ceux qui ne l'étoient pas. Il estoit d'un commerce aisé, & agreable, & d'une conversation enjoinée & plaisante, mais qui ne fatiguoit jamais. Comme un homme qui n'estoit point attaché à la vie; il avoit un soin mediocre de sa personne, sans rechercher la bonne grace, & sans la mépriser; & ce qu'il avoit de plus en vûë, c'estoit de se mettre en estat de n'avoir besoin que rarement ni de Medecins ni de toutes leurs drogues. Il cedit sans envie à ceux qui excelloient ou en éloquence, ou dans la connoissance de l'Histoire, de la Morale & des Loix, ou de quelque autre science que ce peust estre, & leur accordoit sa protection, afin qu'ils peussent acquerir la gloire qu'ils devoient attendre. En toutes choses il suivoit exactement les coutumes de nos peres, & n'affectoit point de faire pa-

Il honoroit les veritables Philosophes, & supportoit ceux qui ne l'estoient pas.] La dernière disposition est un effet & une suite de la première. Car un homme ne peut honorer les veritables Philosophes, s'il ne les connoist, & il ne peut les connoistre sans savoir cette maxime tres-importante, que nul n'est privé de la verité que malgré lui. Or tout homme qui est privé de quelque bien malgré lui, merite bien plus nostre compassion & nos soins, que nostre mépris & nostre haine,

paroisstre que son but estoit de les imiter. Il n'étoit ni impatient ni inquiet, & il ne se lassoit jamais ni d'estre dans un mesme lieu, ni de travailler long-temps à une mesme affaire. Dès que les violens maux de teste, ausquels il étoit fort sujet, estoient passez, il reprenoit tout aussi tost & avec une nouvelle vigueur ses occupations ordinaires. Il avoit peu de secrets, & ceux qu'il avoit regardoient toujours l'Estat. Il faisoit paroistre beaucoup de prudence & de moderation dans les spectacles qu'il donnoit, dans tous les ouvrages publics, & dans les largeesses qu'il faisoit au peuple; & en toutes choses il regardoit plustost à ce qu'il falloit faire, qu'à la gloire qui luy en pouvoit revenir. Il ne se mettoit jamais dans le bain à une heure induë; il n'aimoit pas à bâtir

Il ne se mettoit jamais dans le bain à une heure induë.] Dans ce seul trait il y a deux loüanges considerables. La premiere regarde la temperance. Car il y avoit des gens si déreglez; qu'ils se jettoient dans le bain avant & après le repas. On peut voir ce qui a esté remarqué sur ce passage de la VI. Epître du I. Livre d'Horace :

cruditum idique la vauur;
& la seconde regarde la bonté qu'Antonin avoit pour ses domestiques & ses Courtisans : car en prenant toujours le bain à la même heure, ou plustost à l'heure destinée pour le bain, qui estoit la huitième ou la neuvième heure, c'est à dire à deux ou trois heures après midy, il suivoit leur commodité, & ne les obligeoit pas à rien déranger dans leur façon de vivre ordinaire.

Il n'aimoit pas à bâtir.] Antonin veut donner par là une

bâtir ; il n'estoit ni delicat pour sa bouche, ni difficile pour ses habits, ni soigneux d'avoir de beaux esclaves. Les robes qu'il partoît ordinairement à sa maison de Lorium, estoient faites dans le village prochain. A Lanuvium il n'avoit le plus souvent qu'une tunique, & quand il prenoit un manteau pour aller à Tusculum, il se croyoit obligé d'en faire des excuses. Voyla quelles estoient ses manieres. Il n'avoit rien de rude, rien d'indecent

une grandelouïange à son pere. Cependant je ne sai si c'est plustost un defect qu'une vertu dans un Prince d'aimer les bâtimens. S'il en est des Princes comme des particuliers, qui se détruisent en construisant, pour me servir de ce mot de Lucullus, c'est un defect sans contredit : mais si cela n'est point, & que mesme un Prince qui bâtit, répande par là ses richesses dans tout son estat & les distribuë à une infinité de gens qui n'y auroient aucune part sans leur travail, c'est une vertu. Cependant je remarquerai qu'icy Antonin parle des bâtimens que les Princes font pour leur usage, & non pas de ceux qu'ils font pour le public. Car ces derniers ont toujours esté louëz de tout le monde. Antonin le Pieux ne bâtit qu'un palais à Lorium où il avoit esté eslevé : mais il fit plusieurs edifices publics à Rome & ailleurs.

Ni delicat pour sa bouche.] L'expression Grecque est remarquable : *Il n'estoit ni inventif pour le manger, &c.* C'est à dire qu'il n'employoit ni son temps ni son esprit à inventer de nouveaux ragouts. Antonin se moque par là de certains Princes qui uniquement occupez du soin de leur table, ne travailloient qu'à y raffiner & à devenir plus habiles en sauces que leurs Officiers mêmes.

decent, rien d'outré, enfin rien qui passast les bornes d'une juste moderation. Et tout ce qu'il faisoit, c'estoit avec tant de suite, tant d'ordre, tant de fermeté, & il y avoit un si grand rapport entre toutes ses actions, qu'il sembloit tousjours qu'il avoit eu du temps pour s'y preparer. On pourroit luy appliquer ce qu'on a dit de Socrate, qu'il savoit également se passer & jouïr des choses dont la pluspart des hommes ne peuvent, ni se passer sans foiblesse, ni jouïr sans emportement; & il n'y a pas de plus grande marque d'une ame forte & invincible, que de pouvoir se posséder dans l'un & dans l'autre de ces deux estats. Il fit paroître encore une constance merveilleuse dans la maladie de Maximus.

XVII. Je dois remercier les Dieux de m'avoir donné de bons ayeux, un bon pere, une bonne mere, une bonne sœur, de bons precepteurs, de bons domestiques, de bons amis, & tout ce qu'on peut souhaiter de bon;

XVII. *Je dois remercier Dieu.*] Ce Chapitre est tres-remarquable. Voila Antonin persuadé que tout le bien que les hommes peuvent faire vient de Dieu, & qu'ils ne peuvent rien par eux-mêmes.

Une bonne sœur.] Annia Cornificia qui fut mariée à Quadratus.

Et tout ce qu'on peut souhaiter de bon.] Antonin parle ainsi, parce qu'il n'y a rien de plus ordinaire aux hommes que de demander à Dieu des choses qui leur sont mauvaises. Aussi Socrate n'approuvoit rien tant que
cette

bon ; de m'avoir fait la grace de ne rien faire qui ait pû les desobliger, quoy que je me sois trouvé quelquefois en de certaines dispositions où quelque chose de semblable auroit bien pû m'échaper, si l'occasion s'en fut présentée ; mais par un bienfait tout particulier des Dieux, il ne s'est jamais offert aucune de ces occasions qui auroient pû me faire tomber dans ce malheur.

Je leur ay encore l'obligation de ce qui je n'ay pas esté élevé plus long tems auprès de la concubine de mon ayeul, & de ce que j'ay préservé ma jeunesse de toutes sortes de taches. C'est par un effet de leur bonté que j'ay eu pour pere un Prince qui seul auroit pû me guer-

rir

cette priere des Lacedemoniens : *Grand Dieu, donnez nous les choses qui nous sont bonnes, quoique nous ne vous les demandions pas, & refusez-nous celles qui nous sont mauvaises, quoique nous vous les demandions.*

De ce que je n'ay pas esté eslevé plus long-temps auprès de la concubine de mon ayeul.] Il y a là une honnêteté & une bienséance merveilleuses. Antonin remercie les Dieux de ce qu'il n'a pas esté long-temps auprès de la concubine de son ayeul, parce que les mauvais exemples domestiques sont pernicieux aux enfans. Dès leurs plus tendres années on ne leur doit rien faire voir que de sage & de saint. Quoique le concubinage fust permis ou souffert, il estoit pourtant honteux dès le temps mesme de Numa, qui par cette raison défendit aux concubines de toucher à l'autel de Junon, & ordonna à celles qui en approcheroient immoler tout échevelées une brebis pour reparer cette profanation.

Qu'il

28. *Reflexions Morales de l'Emp.*

rir de toute sorte d'orgueil, & me faire con-
noître qu'un Empereur peut vivre de maniere,
qu'il n'aura besoin ni de gardes, ni d'habits
d'or & de pourpre, ni d'avoir la nuit dans
son palais, de ces flambeaux soutenus par des
statuës, ni de toutes les autres choses qui
marquent le faste; mais qu'il peut estre habil-
lé simplement, & vivre en tout comme un
par-

*Qu'il autre besoin ni de gardes ni d'habits d'or &
de pourpre.*] La veritable grandeur des Princes ne con-
siste ni dans leurs gardes ni dans toute la pompe qui les
environne & qui les suit. Eslevez au-dessus des autres
hommes, ils ne peuvent croistre qu'en se rabaisant, &
ils ne sont jamais si surs de leur grandeur, que quand ils
la quittent.

*Ni d'avoir la nuit dans son Palais de ces flambeaux
soutenus par des statuës.*] Antonin parle icy des statues
qui estoient dans les palais des Princes & des grands Seig-
neurs, & qui soutenoient de grands flambeaux pour
éclairer pendant la nuit. Cette sorte de magnificence
estoit fort ancienne: car Homere en parle dans le vii. de
l'Odyssée en décrivant le palais d'Alcinoüs: *Il y avoit
sur de magnifiques piédestaux de jeunes enfans d'or,
qui tenoient dans leurs mains des flambeaux pour éclai-
rer pendant la nuit ceux qui estoient à table.* C'est
passage que Lucrece a traduit dans ces beaux vers du
I. Livre:

*Si non aurea sunt juvenum simulacra per ades,
Lampadas igniferas manibus retinentia dextris,
Lumina nocturnis epulis ut suppeditentur.*

*Mais qu'il peut estre habillé simplement, & vivre en
tout comme un particulier, &c.*] Car c'est ce qu'An-
tonin

particulier, sans pourtant manquer ni de vigueur ni de courage pour se faire obéir dans les choses où le bien de l'Estat demande qu'il se serve de son pouvoir: Que j'ay eu un frere dont les grandes qualitez & les bonnes mœurs pou-

tonin le Pieux pratiquoit parfaitement. Capitolin dit de luy: *Imperatorium fastigium ad summam civilitatem deduxit. Nec omnino quidquam de vita privata qualitate mutavit. Il civilisa*, s'il faut ainsi dire, la majesté de l'Empire, & mena toujours la vie d'un simple particulier, sans y rien changer. Cependant jamais Empereur n'eut plus de majesté ni plus d'autorité auprès des étrangers mêmes: sans troupes & sans places fortes, il donnoit ses ordres aux Rois, & les Rois luy obéissoient.

[Que j'ay eu un frere.] Il parle de Lucius Verus son frere d'adoption, & avec qui il avoit partagé l'Empire. Il loue les bonnes mœurs de ce frere & la complaisance qu'il avoit pour luy, parce qu'en effet Verus se contrefit les premiers années, luy témoigna beaucoup de tendresse, & luy rendit tous les respects qu'il auroit pû attendre, je ne dis pas d'un Prince, mais d'un sujet. Il parut aussi assez attaché à la Philosophie. Antonin dissimula toujours les débauches où il tomba dans la suite, ou les imputa à sa jeunesse, & voulut mesme les excuser. Il ne faut donc pas s'étonner qu'après sa mort il ait voulu couvrir des fautes qu'il avoit si bien cachées durant sa vie. Capitolin luy donne sur cela cette belle loüange: *Tanta autem sanctitatis fuit Marcus, ut Veri vitia & celaverit & defenderit, quum ei vehementissime displicerent. La sainteté d'Antonin estoit si grande, qu'il cacha toujours les vices de son frere, & les excusa, quoi qu'ils lui déplussent extrêmement. Mais dira-t'on la sincerité & la pieté ne sont-elles pas un peu blessées dans ce remerciement qu'il fait aux Dieux,*
Point

pouvoient me donner une noble émulation, & qui ne manquoit pour moy ni de respect ni de tendresse, & des enfans de corps & d'esprit bien fait. Je dois encore rendre graces aux Dieux de n'avoir pas permis que j'aye fait un plus grand progres dans la rhetorique, dans la poëtique, & dans toutes les autres sciences de cette nature, qui m'auroient peut estre retenu par leurs charmes si j'y avois mieux réüssi;

Point du tout. Quand les hommes, & sur tout les hommes simples comme Antonin, viennent à perdre un homme avec qu'ils ont vécu, qu'ils ont aimé, & dont ils sont mécontents, tout leur ressentiment & toute la haine qu'ils avoient pour luy, s'enferment dans le mesme tombeau, & leur premiere tendresse se réveille, & se renouvelle. Cela est naturel & il y a peu de gens qui ne puissent l'avoir éprouvé.

Des enfans de corps & d'esprit bien-fait.] Antonin avoit eu de Faustine trois fils, Commode, Verus & Antonin. Et trois, ou selon d'autres, quatre filles, Lucille & Fadilla. On ignore le nom des deux dernieres. Tous ces enfans estoient fort beaux & fort bien-faits. Lucille estoit comme sa mere un prodige de beauté, & Commode estoit le plus beau Prince du monde. Antonin ignoroit alors les desordres de sa fille, & son fils ne se corrompit qu'après sa mort.

De n'avoir pas permis que j'aye fait un plus grand progres dans la Rhetorique & dans la poëtique.] Les Stoïciens méprisoient toutes ces Sciences, & les regardoient comme des choses vaines qui ne sont que pour l'ostentation, & qui esloignent les hommes du chemin qu'ils doivent suivre, & qui mene à Dieu. Dans leurs principes, comme dans les nostres, il n'y a qu'une chose nécessaire, & qui nous doit occuper.

réussi; De ce que j'ay élevé de bonne heure ceux qui ont eu soin de mon éducation aux dignitez & aux emplois qu'ils m'ont paru souhaiter; & de ce que sous pretexte qu'ils estoient jeunes, je ne les ay pas renvoyez en les flatant de l'esperance que je les avancerois dans un autre tems. Enfin de ce que j'ay connu Apollonius, Rusticus, & Maximus. C'est par une grace toute particuliere de ces mêmes Dieux que je me suis souvent appliqué à connoistre veritablement qu'elle est la vie la plus conforme à la nature; de sorte qu'il n'a pas tenu à eux, à leurs inspirations, ni à leurs conseils que je ne l'aye suivie, & si je ne puis encore vivre selon ces regles, c'est ma faute; cela vient de ce que je n'ai pas obeï à leurs advertissemens, ou plustost, si je l'ose dire, à leurs

De sorte qu'il n'a pas tenu à eux, à leurs inspirations, ni à leurs conseils.] Antonin reconnoît icy que Dieu agit incessamment en nous ou par des mouvemens secrets ou par des conseils qu'il nous donne : de sorte que quand nous faisons le mal, nous refusons ses lumieres & rejettons son secours.

De ce que je n'ay pas obeï à leurs ordres & à leurs preceptes.] Ce passage est beau, & Antonin marque par là qu'il sentoît bien ce que Dieu fait pour les hommes, Dieu ne se contente pas de les avertir; de simples advertissemens ne satisferoient par sa tendresse. Ils markeroient une sorte d'indifference que Dieu n'a point, il nous donne des ordres & des preceptes, & c'est ainsi que les peres en usent envers leurs enfans.

leurs ordres , & à leurs preceptes : Qu'un corps aussi foible & aussi valetudinaire que le mien a pu résister à toutes les fatigues que j'ay essuyées : Que je n'ay point eu de commerce criminel avec Benedicte ni avec Theodotus , & que j'ay été guéri de bonne heure de toutes les amours qui avoient surpris mon cœur : Qu'ayant esté souvent en colere contre Rusticus , je n'ay rien fait dont je pusse me repentir dans la suite : Que ma mere ayant à mourir fort jeune , a pourtant passé les dernieres années avec moy : Que toutes les fois que j'ay voulu assister quelque pauvre , ou d'autres gens

Qu'un corps aussi foible & aussi valetudinaire que le mien.] Dans sa jeunesse il estoit assez robuste , car il combattoit armé & tuoit à la chasse les plus grands sangliers. Mais son application aux affaires & à l'étude , son austerité & ses abstinences le rendirent si infirme , qu'il n'eut pas un moment de santé pendant son regne. Aussi l'Empereur Julien le represente dans ses Césars les yeux enfoncés , les jouës tirées & le corps aussi luisant & aussi transparent que l'air le plus pur.

Avec Benedicte & avec Theodotus.] Ces Deux personnes sont également inconnues. C'étoit apparemment de ces personnes corrompues , dont les Cours des Empereurs estoient ordinairement pleines.

Qu'ayant esté souvent en colere contre Rusticus , je n'ay rien fait.] Antonin reconnoît que ce n'est que par le secours de Dieu qu'il s'est modéré dans sa colere. Ce qui merite d'estre remarqué , & il l'en remercie comme d'un fort grand bonheur. En effet la colere est de toutes les passions celle qui precipite les Princes dans les malheurs les plus terribles.

gens qui avoient besoin de mon secours, on ne m'a jamais répondu que je n'avois point de fonds pour le faire : Que je ne suis jamais tombé dans la nécessité de recevoir ce même secours des autres : Que j'ay une femme si douce & si complaisante, pleine de tendresse pour

Que je ne suis jamais tombé dans la nécessité de recevoir ce même secours des autres.] Antonin ne se contente pas de reconnoître que c'est par un bien-fait de Dieu qu'il a toujours eu dequoy assister les pauvres, il ajoute que c'est par une grace particuliere qu'il n'est pas tombé dans la même nécessité. Car il estoit convaincu que la pauvreté & les richesses sont également des dons de Dieu, qui les distribuë comme il luy plaist & à qu'il luy plaist.

Que j'ay une femme si douce & si complaisante, pleine de tendresse pour moy, & d'une merveilleuse simplicité de mœurs.] Antonin ne connut jamais les dereglemens de sa femme; & cela ne doit pas paroître bien surprenant si l'on considere d'un costé la simplicité d'Antonin, & de l'autre l'esprit de Faustine, qui n'avoit pas moins d'adresse que de beauté, & qui avoit pris l'Empereur par toutes les demonstrations exterieures d'une tendresse qui paroissoit d'autant plus grande, qu'elle estoit fausse. La moitié moins auroit suffi pour tromper un homme beaucoup plus défiant & plus soubçonneux qu'Antonin. Si après cela on s'opiniâtre à s'étonner de cette ignorance, j'y consens, persuadée que tel s'en étonne qui est encore dans le même cas. Car tout est plein de ces exemples, & il n'y a rien dont les femmes soient plus capables, que de cette dissimulation. On pourroit dire qu'Antonin ne s'excuse pas sur cette ignorance dans les Césars de l'Empereur Julien; car il ne pousse le reproche qu'on luy fait d'avoir trop aimé

pour moy, & d'une merveilleuse simplicité de mœurs : Que j'ay trouvé des Precepteurs habiles pour mes enfans. Une grande marque encore du soin des Dieux pour moy ; c'est que dans mes songes, ils m'ont enseigné des remedes pour mes maux, & particulièrement
pour

une débauchée, que par cette maxime d'Achille dans le ix. Livre de l'Iliade : *Tout homme de bien & de bon sens aime sa femme, & en a soin*, par l'exemple de ses predecesseurs, qui avoient fait les mesmes honneurs à leurs femmes, quoy qu'elles n'eussent pas esté plus sages. Mais apparemment que Julien a esté bien-aise de donner ce tout à la défense d'Antonin, afin de trouver moyen d'envelopper dans cette satire la femme d'Adrien, celle de Vespasien, & celle d'Auguste mesme.

Que j'ay trouvé des precepteurs habiles pour mes enfans.] Herodien n'a pas oublié de marquer au commencement de son histoire, que le principal soin d'Antonin fut de chercher par tout les plus sçavans hommes, pour les mettre auprès de ses enfans : Il donna à Commode Onesicritus, Antistius Capella, Attejus Sanctus pour precepteurs, & pour gouverneur Pitholatus.

C'est que dans mes songes ils m'ont enseigné des remedes pour mes maux.] Rien n'est plus commun dans les Anciens que les remedes indiquez aux malades dans leurs songes ; & cela étoit si generalement reçu dans l'Antiquité, qu'on alloit coucher dans les temples, croyant que les Dieux se communiquoient là plus volontiers, & reveloient aux malades pendant leur sommeil les choses qui pouvoient operer leur guérison. Et c'est le reproche qu'Esaïe fait aux Payens : *In sepulcris & specubus dormiunt propter somnia. Ils couchent dans les tombeaux & dans les cavernes de leurs idoles, pour avoir des songes.* Mais je ne m'arresterois pas beaucoup
aux

pour mes vertiges & pour mon crachement de sang, comme cela m'arriva à Gayette & à Crisse : Qu'ayant une très-grande passion pour la philosophie, je ne suis tombé entre les

aux coutumes des peuples toujours credules & superstitieux, si des gens tres-sages & tres-dignes de foy n'avoient parlé de ce qui leur estoit arrivé dans leurs songes d'une manière qui ne permet presque pas d'en douter. Aristide témoigne qu'il a été tres-souvent guéri par des remedes qui luy avoient esté revelez en songe. Synesius assure que par le même secours il avoit évité de très-grands dangers. On sait ce que Socrate dit de ses songes. Mais, dit on, les songes ne sont que des illusions qui naissent des vapeurs de l'estomac, & l'Ecriture sainte nous défend d'y croire. Cela est vray de la plupart des songes, mais cela n'empêche pas qu'il n'y en ait de veritables, & nous n'en saurions douter. Ce sont les songes que Dieu envoie comme il luy plaist & à qui il luy plaist. Aussi l'Auteur de l'Ecclesiastique dit : *Nisi ab Altissimo fuerit emissa visitatio, ne dederis in illis cor tuum; multos enim errare fecerunt somnia, & exciderunt sperantes in illis.* Si les songes ne sont envoyez de Dieu, n'y mets point ton cœur : car ils ont trompé une infinité de gens, & ceux qui s'y sont attendus, ont esté deçus dans leurs esperances. Homere avoit reconnu cette verité, quand il disoit :

καὶ γὰρ τ' ὅ'ναρ ἔκ Διός ἐστιν.

Il y a des songes qui viennent de Dieu.

Comme cela m'arriva à Gayette & à Chryse.] Je ne doute pas que ce ne soit le veritable sens de ce passage, que de sçavans hommes ont voulu corriger de vingt façons, toutes indignes d'Antonin. Chryse estoit une ville de la Troade, & sous la protection d'Apollon. Il en est parlé dans Homere.

Je ne suis tombé entre les mains d'aucun Sophiste.] Ce

les main d'aucun Sophiste, que je ne me suis point amusé à lire leurs livres, ni à demesler les vaines subtilitez de leurs raisonnemens, ni à vouloir penetrer dans la connoissance des choses celestes. Tous les avantages dont je viens de parler ne peuvent venir que des Dieux & de la fortune.

Cecy a esté écrit dans le camp au pays des Quades sur le bord du fleuve Granua.

• R E-

bonheur est d'autant plus grand, qu'il y avoit beaucoup de Sophistes parmy les Stoïciens. Car la plupart de ces Philosophes en voulant toujours dire quelque chose de nouveau, & contrarier les autres, tomboient le plus souvent dans des sophismes & des absurditez. On n'a qu'à lire les Traitez que Plutarque a faits sur cette matiere.

Ni à vouloir penetrer dans la connoissance des choses celestes.] Car il n'y a rien de plus éloigné de la veritable Philosophie, que cette connoissance, dont les hommes font tant les vains.

Que des dieux & de la Fortune.] La fortune n'est point icy cette Divinité aveugle dont tout le monde parle, & que personne ne connoist. C'est la destinée, le *fatum* des Stoïciens, c'est à dire la providence divine, qui selon ses vuës éternelles a réglé chaque chose, & luy a marqué son temps.

Cecy a esté écrit dans le camp au pays des Quades.] Ce fut sans doute dans une des dernieres expeditions d'Antonin après la mort de Verus. Cette subscription & celle du livre suivant sont bien remarquables: car elles nous apprennent le bon usage que cet Empereur faisoit de son temps dans ses expeditions les plus difficiles, & en presence même de l'ennemy.

R E;



REFLEXIONS
MORALES
DE

L'EMPEREUR
MARC ANTONIN.

LIVRE SECOND.

I.  L faut se dire le matin quand on se
leve : Aujourd'huy j'aurai l'affai-
re à un importun, à un ingrat,
à un brutal, à un fourbe, à un
en vieux, à un méchant homme. Tous ces
vices ne viennent à ces gens-là que de l'igno-
rance où ils sont du bien & du mal. Mais
pour moy, qui après avoir examiné la natu-
re de l'un & de l'autre, ay connu que le bien
n'est autre chose que ce qui est honneste, &
le mal que ce qui est honteux, & qui après
avoir soigneusement réfléchi sur la nature de

ceux qui pechent, ai vû qu'ils sont tous mes parens, non seulement par le sang, mais par l'esprit & par cette portion de la Divinité dont ils sont participans, je ne saurois jamais ni estre offensé par aucun d'eux, car il n'est pas en leur pouvoir de me faire tomber dans au-
cun

REMARQUES

S U R

LE LIVRE SECOND.

- I. *Q*'ils sont tous mes parens, non seulement par le sang, mais par l'esprit.] Car tous les hommes estant formez d'une même terre, & toutes les ames venant de la même source, il s'ensuit de là necessairement qu'ils sont tous parens & par le sang & par l'esprit, & plus encore par ce dernier, que par l'autre.

Par cette portion de la Divinité, dont ils sont participans.] Les Stoïciens croyoient que l'ame estoit une partie de la Divinité, comme si Dieu estoit un estre divisible, & qui eust des parties. Les Manichéens renouvelèrent ensuite cette erreur, qui a esté solidement refutée par les saints Peres, qui ont enseigné que l'ame estoit une creature, & non pas une partie de Dieu: *Creaturam non partem Dei ab illo factam, non de illo;* & cette doctrine est si bien établie, que ce langage des Stoïciens ne peut plus estre dangereux, & que nous pouvons même nous en servir selon nos principes, en faisant entendre que nostre ame est une portion de la Divinité, & une Divinité, par l'espérance que nous avons qu'elle en sera adoptée, comme dit saint Augustin: *In ejus genus adoptandam mirabili dignatione gratia, non parili dignitate natura.*

Car il n'est pas en leur pouvoir de me faire tomber en
au-

cun vice : ni me fâcher contre un homme qui m'est si proche, un le haïr : car nous sommes nez pour nous aider les uns les autres, comme les pieds, les mains, les paupieres, les dents. Il est donc contre la nature de se nuire les uns aux autres, & c'est nuire que d'avoir de la haine ou de l'aversion.

II. Tout ce que je suis, c'est un peu de chair, un peu d'esprit, & une ame. Quitte donc les livres; ne te travaille plus tant; tu n'en as pas le loisir : mais reconnoissant que tu commences déjà à mourir, n'aye que du mépris pour cette chair qui n'est qu'un peu de sang mêlé avec de la poussiere, des os, une peau & un tissu de veines, de nerfs & d'arteres. Considere ensuite ce que c'est que tes esprits, un vent qui n'est pas toujours le mes-

me
aucun vice.] Il n'y a rien de plus vray que ce principe, ni qui s'accorde mieux avec ce que J. C. nous a enseigné.

Et c'est nuire que d'avoir de la haine ou de l'aversion.] Cette consequence est d'une verité constante. Ce n'est pas l'execution qui fait le mal, c'est la volonté. La Religion nous l'enseigne. C'est pourquoy saint Jean dit que *† quiconque hait son frere, est homicide, & qu'il demeure dans la mort.*

II. *Quitte donc les livres, ne travaille plus tant, tu n'en as pas le loisir*] La plupart des hommes font pour les livres & pour les sciences ce que Marthe fait dans l'Evangile pour preparer tout ce qui luy paroissoit necessaire. Ils s'empressent & se troublent dans le soin

me, & que l'on attire & rejette incessamment par la respiration. Il ne reste que la troisième partie, qui est l'ame. Fais donc ces reflexions : Tu es vieux ; ne souffre plus qu'elle soit esclave, ne souffre plus qu'elle soit emportée par des mouvemens contraires à sa nature, comme une marionnette est remuée par des ressorts étrangers. Ne souffre plus qu'elle se fâche de ce que les destinées luy ont envoyé, ni qu'elle veuille éviter ce qu'elles luy preparent.

III. Tout ce qui vient des Dieux, porte les marques de leur providence ; ce que l'on impute mesme au hazard & à la fortune, se fait ou par la nature, ou par la liaison & l'enchaî-

d : beaucoup de choses : mais il n'y en a qu'une seule nécessaire ; & quand on la connoît, les livres sont inutiles ; & ce n'est pas tant un secours & une aide, qu'un obstacle & qu'un embarras.

Comme une marionnette est remuée par des ressorts étrangers.] Cette belle comparaison est prise du premier livre des Loix de Platon, où un Athenien dit : Les passions font dans nos corps ce que les petites cordes font dans les marionnettes. Elles nous remuent, & nous font faire des mouvemens tout contraires, selon qu'elles sont opposées entre elles.

III. *Se fait par la nature ou par la liaison & l'enchaînement des causes que la Providence regit.] Antonin n'est pas de ceux qui opposent la nature à Dieu, & qui enseignent qu'elle produit tout au hazard & par elle-même, sans l'aide d'aucun esprit intelligent qui la gouverne ; en un mot, qu'elle est l'ouvriere, & non pas l'in-*
stru-

chaînement des causes que la Providence regit ; toutes choses prennent de là leur cours. De plus il y a une nécessité absolue que tu ne saurois changer, & il en revient une utilité pour tout l'Univers, dont tu fais partie. Or ce qui est utile au Tout, & qui contribué à sa conservation, est en mesme temps utile à chacune de ses parties, & l'Univers n'est pas moins

strument dont Dieu se sert. Cet Empereur reconnoît au contraire qu'elle obéit aux ordres du Souverain, & que dans tout ce qu'elle produit, elle suit les loix de la Providence. Ainsi cet *ou* du texte n'est pas une particule disjonctive, mais copulative. Elle explique la pensée d'Antonin, qui n'est point du tout de faire la nature indépendante, mais servante & soumise, telle que la véritable Religion nous la donne, en nous enseignant que les cheveux de nostre teste sont comptez, & qu'il n'en tombe pas un que par la volonté de Dieu.

De plus il y a une nécessité absolue que tu ne saurois changer.] Cette absolue nécessité n'est point icy la fatale destinée, *fatum*. Car la fatale destinée n'est que le decret de la Providence. Ainsi Antonin ne diroit que ce qu'il a déjà dit. Ce sage Empereur se dit à luy même trois raisons qui doivent le porter à souffrir tout ce qui luy arrive. La première, qu'il y a une Providence qui gouverne tout, & qui par conséquent a soin des hommes. La seconde, que c'est une nécessité indispensable de souffrir ce qu'elle a ordonné ; & qu'ainsi il n'y a que la patience à opposer à cette nécessité absolue ; & la troisième, que ce qui luy arrive, est utile à tout l'Univers, dont il est une petite partie. Ce n'est donc pas un mal. Tout cela est fort bon pour un Payen : mais aujourd'huy nous avons de plus fortes & de meilleures raisons pour nous encourager à souffrir les maux de cette vie : car

moins conservé & entretenu par les divers changemens des estres composez, que par les changemens des élemens. Que cela te suffise ; que ce soient là tes maximes & tes regles : mais défais-toy de cette soif insatiable de livres, afin que tu ne sortes pas de la vie en murmurant, mais avec une véritable joye, & en remerciant les Dieux de tout ton cœur.

IV. Souviens-toy depuis quel temps tu remets à faire ces reflexions, & combien de fois tu as refusé de te servir des occasions que
lès

ans les deguïser & sans leur faire perdre leur nom, la Religion nous enseigne que nous devons estre bien-aïses de souffrir, parce que nos souffrances ne peuvent jamais estre comparées avec la gloire qu'elles produiroient.

Que par les changemens des élemens.] Car les Philosophes enseignent que la terre se change en eau, l'eau en air, l'air en feu, &c. Voyez la remarque sur le chapitre 48. du livre iv.

Mais défais-toy de cette fois insatiable de livres, afin que tu ne sortes pas de la vie en murmurant.] Ceux qui sont si avides de science, & qui en matiere de livres ne disent jamais, *c'est assez*, ne peuvent presque sortir de la vie sans murmure : car la mort les surprend toujours, & vient rompre quelque grand dessein, & il arrive alors inmanquablement ce que Salomon dit dans l'Ecclesiaste : *In multa sapientia multa fit indignatio : & qui addit scientiam, addit & laborem.*

IV. *Et combien de fois tu as refusé de te servir des occasions que les Dieux t'ont présentées.*] Nous avons encore plus de sujet qu'Antonin de nous faire ce reproche : car Dieu ne se lasse point de nous presenter les occasions
de

les Dieux t'ont présentées. Il est pourtant déjà tems de connoître de quel monde tu fais partie, & que tu es descendu de cet Esprit qui gouverne l'Univers. Souviens-toy aussi que le temps de ta vie est limité, & que si tu ne t'en sers pour te rendre tranquille, il s'en volera, t'emportera avec luy, & ne reviendra jamais.

V. A toute heure applique-toy fortement, & comme homme & comme Romain, à faire avec gravité, avec douceur, avec liberté & avec justice tout ce que tu fais, & à éloigner toutes les autres pensées qui pourroient t'en détourner. Or le moyen le plus sur de les éloigner, c'est de faire chaque action comme si elle devoit estre la dernière de ta vie, sans temerité, sans aucune revolte contre la raison

de nous repentir; il nous y exhorte sans cesse & nous entendons tous les jours sa voix, mais nous méprisons les richesses de sa patience, de sa bonté & de sa longue attente.

● *Il est pourtant déjà tems de connoître de quel monde tu fais partie.*] C'est à dire de connoître le rapport que la nature de ton corps avec celle de l'Univers: car cette connoissance te preparera à n'estre ni surpris ni étonné de quoy que ce soit qui lui arrive.

Et que tu es descendu.] C'est à dire, ton ame est descendue.

Et que si tu ne t'en sers pour te rendre tranquille.] Pour acquérir cette tranquillité pure; qui consiste à n'obéir à aucune passion, & à ne tomber dans aucun vice.

44 *Reflexions Morales de l'Emp.*

raison, sans déguisement, sans amour propre, & avec un parfait acquiescement aux ordres des Dieux. Tu vois le petit nombre de choses qu'on a à pratiquer pour mener une vie heureuse & divine : car les Dieux ne demanderont rien davantage à celui qui suivra ces regles.

VI. Tu te deshones, mon ame, tu te deshones : cependant tu n'auras pas toujours le tems de t'honorer toy-mesme : car la vie de chacun s'entuit, & la tienne s'est presque entierement écoulée pendant que tu negliges d'avoir du respect pour toy, & que tu fais consister ta felicité dans les jugemens des autres.

VII. Pourquoi les choses du dehors t'occuperoient-elles ? Fais toy du loisir pour apprendre

V. *Tu vois le petit nombre de choses qu'on a à pratiquer pour mener une vie heureuse & divine.*] Cela paroissoit peu de chose aux Stoïciens, qui avoient une grande idée des forces de la nature. Mais Antonin n'en jugeoit pas ainsi. Il reconnoissoit que les forces de la nature viennent de Dieu, & avec ce secours, qui ne manque jamais à ceux qui tâchent de faire le bien, il trouvoit tout facile.

VI. *Tu te deshones mon ame.*] Cet expression est prise du cinquième livre des Loix de Platon, qui dit que personne n'honore son ame comme il faut. On peut voir ce qui est remarqué sur le chap. xvi. de ce même livre.

VII. *Fais toy du loisir, pour apprendre quelque chose de bon & d'honnête.*] Il dépend toujours de nous

prendre quelque chose de bon & d'honneste, & cesse de courir çà & là comme si tu estois agité par un tourbillon. Il y a encore un autre abus à éviter : C'est que la plupart des actions de ceux qui travaillent le plus en ce monde, ne sont qu'une laborieuse oisiveté & des niaiseries d'enfant, parce qu'ils n'ont pas un but certain, auquel ils dirigent toutes leurs pensées & tous leurs efforts.

VIII. II

nous faire ce loisir, & les affaires que nous alleguerons ne seront pas une bonne excuse.

Et cesse de courir çà & là comme si tu estois agité par un tourbillon.] Rien ne peint mieux la vie des hommes qui tracassent toujours dans le monde, & vont & viennent sans savoir pourquoy, plus chargez de leur oisiveté, que de leurs affaires. Ennius a bien dit sur cette inquietude vagabonde :

Imus huc, hinc, illuc. Cum illuc ventum, ire illinc lubet.

Incertè errat animus, præter propter vita vivitur.

Nous allons là, de là nous allons ailleurs, & quand nous y sommes, il nous tarde d'en partir. Nostre esprit erre sans savoir où il va ni où il veut estre, & la vie se passe ainsi sans dessein & sans but.

Parce qu'ils n'ont pas un but certain.] Les Stoïciens, à l'exemple de Socrate, se sont plus attachez que les autres Philosophes à faire voir que le fondement de la vertu & de tous les devoirs de la vie civile consiste à avoir un but certain; & ce but estoit pour eux l'utilité publique, à laquelle ils disoient que le sage devoit toujours viser, comme Antonin s'en explique dans la suite.

VIII. Il arrive bien difficilement qu'on soit malheureux pour ne pas savoir ce qui se passe dans le cœur des autres : mais il est impossible qu'on ne le soit, si l'on ignore ce qui se passe dans son propre cœur.

IX. Il faut avoir toujours devant les yeux quelle est la nature de l'Univers, & quelle est la tienne; quel rapport a celle-cy avec celle-là, & quelle partie de quel tout elle est, & se souvenir qu'il n'y a personne qui puisse t'empêcher de dire & de faire des choses convenables à cette nature, dont tu es une portion.

X. Theophraste, dans la comparaison qu'il a faite des pechez, autant qu'il est possible

VIII. *Mais il est impossible qu'on ne le soit, si on ignore ce qui se passe dans son propre cœur.*] On peut appliquer à cela ce vers d'Homere que Socrate avoit toujours dans la bouche :

* ὅτι τὰ ἐν μεγάροις, κακὸν τ' ἀγαθὸν τι
πίτυκται.

C'est à dire dans le sens de Socrate, que tout ce qui se fait de bien & de mal pour nous, se fait chez nous; & il s'en servoit pour détourner les hommes de toutes les sciences inutiles & de toutes les vaines curiositez, pour les porter à l'étude de la morale & au seul examen de leur propre cœur.

X. *Theophraste dans la comparaison.*] Voila Antonin déclaré contre l'égalité des pechez que ceux de sa secte avoient toujours soutenuë si opiniâtement & avec

tant

ble de les comparer en suivant les vuës générales, décide en grand Philosophe, que ceux qui viennent de la concupiscence, sont plus grands que ceux qui viennent de la colere : car celuy que la colere fait agir, semble resister à sa raison malgré luy & avec une secrette douleur : mais celuy qui obéit à sa concupiscence, vaincu par la volupté, paroist plus intemperant & plus effeminé dans ses fautes. C'est donc avec beaucoup de raison, & avec une verité qui fait honneur à la Philosophie, qu'il a ajouté que le crime qu'on fait avec plaisir, est plus grand & plus punissable que celuy qu'on fait avec douleur & avec tristesse. En effet celuy qui est en colere, ressemble beaucoup plus à un homme qui a reçu quelque offense, & que sa douleur force à se venger ; au lieu que voluptueux se porte de son propre mouvement à l'injustice, pour assouvir sa passion.

XI. Fais & pense chaque chose comme pouvant sortir de la vie à chaque moment. S'il y a des Dieux, ce n'est pas une chose bien fâcheuse que de quitter le monde, car ils ne te feront aucun mal ; & s'il n'y en a point, ou qu'ils

tant d'injustice. Mais ce n'est pas la seule chose où il s'est éloigné des sentimens outrez des premiers Stoïciens.

XI. *Car ils ne te feront aucun mal.*] Comme les Stoïciens n'avoient aucune idée ni de peines ni de récompenses

48 *Reflexions Morales de l'Emp.*

qu'ils ne se meslent pas des affaires des hommes, qu'ay-je affaire de vivre dans un monde sans Providence & sans Dieux? Mais il y a des Dieux; & ils ont soin des hommes: & ils ont donné à chacun le pouvoir de s'empescher de

pensées éternelles après la mort, & que le plus grand caractère qu'ils reconnoissoient en Dieu, estoit une bonté infinie, ils estoient persuadez qu'après cette vie on n'avoit rien à craindre, & que c'estoit une chose entierement opposée à la nature de Dieu, de faire du mal. La veritable Religion a tiré les hommes d'une sécurité si pernicieuse, en leur apprenant que nul ne pourra subsister devant la justice de Dieu, si Dieu ne luy fait misericorde.

Et ils ont donné à chacun le pouvoir de s'empescher de tomber dans de veritables maux.] Car Antonin ne reconnoist pour veritable maux que les pechez & les vices; & quand il dit que Dieu a donné le pouvoir de s'empescher de tomber dans le vice, il s'éloigne encore du sentimens des autres Stoïciens, qui pretendoient que l'homme avoit par luy même cette force sans le secours de Dieu. Mais quoy que ce sentiment d'Antonin soit plus épuré que celuy des autres Philosophes de la même secte, il pourroit encore induire à l'erreur que les Pelagiens adopterent ensuite, si on ne l'expliquoit favorablement. Car il sembleroit que cet Empereur eust voulu dire, que Dieu ayant donné aux hommes le franc arbitre, ils peuvent éviter le mal & faire le bien par leur propre choix & par leur seule volonté, sans aucun nouveau secours. Ce qui est faux & impie; & ce n'a pas esté le sentiment d'Antonin, puis qu'il reconnoist ailleurs un nouveau secours à chaque moment & à chaque bonne action. Il a donc voulu dire que Dieu a donné à l'homme le pouvoir d'éviter le vice, & que ce pouvoir est entretenu & comme renouvelé à tous momens.

&

de tomber dans de veritables maux ; & si dans toutes les autres choses qui arrivent necessairement il y avoit aussi des maux qui fussent de ce nombre, les Dieux y auroient pourvû, & nous auroient donné les moyens de les éviter : mais ce qui ne peut même rendre l'homme pire qu'il n'est, comment pourroit-il rendre la vie de l'homme plus malheureuse ? Car si la nature avoit souffert ce desordre, ce seroit donc ou parce qu'elle l'auroit ignoré, ou parce que l'ayant connu, elle n'auroit pû ni le corriger, ni le prevenir. Or il est absurde de penser que la nature qui gouverne le monde, ait fait ou par ignorance, ou par impuissance une si lourde faute, que de permettre que les biens & les maux arrivent indifferemment & sans di-

& cela est conforme aux veritez que la Religion nous enseigne.

Car si la nature avoit souffert ce desordre.] La Nature est icy cet esprit intelligent qui gouverne l'Univers ; c'est à dire Dieu.

Ou parce que l'ayant connu, elle n'auroit pû ni le corriger, ni le prevenir.] Antonin écrit icy pour refuter certains Philosophes qui soutenoient que la matiere estoit si foible & si corrompue, que Dieu n'auroit pû la retablir. Ce sentiment est impie. & les saints Peres l'ont combattu dans leurs écrits.

Or il est absurde de penser que la Nature.] Ce raisonnement est tres-solide. Ou Dieu n'a pû empêcher ce desordre, ou il l'a ignoré. S'il l'a ignoré, il est aveugle ; ou si l'ayant connu il n'a pas voulu y remédier, il est en-vieux : & s'il ne l'a pû, il est impuissant. Ordonne
peut

distinction aux méchans & aux bons, la mort & la vie, l'honneur & le deshonneur, la douleur & le plaisir, la pauvreté & les richesses. Toutes ces choses n'étant par elles-mêmes ni honteuses ni honnestes, arrivent également aux bons & aux méchans. Elles ne peuvent donc estre ni de veritables maux, ni de veritables biens.

XII. Il est d'une nature intelligente de penser avec quelle vitesse tout s'évanouït : que l'Univers absorbe bien-tost tous les corps, & que le temps en efface incontinent la memoire : quels sont tous les objets sensibles, & particulièrement ceux qui nous attirent par la volupté ; ou qui nous rebutent par la douleur, & ceux auxquels l'orgueil des hommes a attaché un éclat si generalement vanté : combien tous ces

peut dire ni l'un ni l'autre sans un sacrilege horrible & sans une detestable impiété.

Elles ne peuvent donc estre ni de veritables maux, ni de veritables biens.] Cette consequence est sûre, & la Religion nous enseigne cette verité, que les maux produisent des biens infinis à ceux qui aiment Dieu, & que les biens sont une source de maux pour ceux qui n'ont pas sa crainte.

XII. *Il est d'une nature intelligente.*] Qu'il y a peu de ces natures intelligentes ! Si on pratiquoit ce qu'Antonin enseigne dans ce chapitre, on se procureroit une veritable liberté.

Et ceux auxquels l'orgueil des hommes attaché un éclat generalement vanté.] Comme les dignitez, les emplois

ces objets sont vils, méprisables, honteux, sujets à la corruption & à la mort même. Elle doit penser encore qui sont ceux dont les opinions & les suffrages donnent la réputation & dispensent la gloire; ce que c'est que la mort, & se souvenir que si l'on considère cette mort en la séparant dans son imagination des fausses idées qu'on y attache, on trouvera que ce n'est autre chose qu'un ouvrage de la nature. Or de craindre un ouvrage de la nature, c'est estre enfant; & non seulement c'est un ouvrage de la nature, mais un ouvrage même qui luy est utile. Sur tout elle doit bien considérer de quelle manière l'homme est uni à la Divinité, par quel endroit il en fait partie, & ce

plais, les charges, la naissance & toutes les autres choses dont les hommes sont si entêtez.

Qui sont ceux dont les opinions & les suffrages donnent la réputation & dispensent la gloire.) Rien ne seroit plus propre à corriger un ambitieux, que de penser qui sont ceux dont il brigue les suffrages; car il auroit honte de sa bassesse & de sa lâcheté, de vouloir estre estimé par des esclaves qu'il n'estime point & qui ne sauroient legitimement s'estimer eux-mêmes.

En la séparant dans son imagination des fausses idées qu'on y attache.) D'ordinaire les hommes ne craignent pas tant la mort, que l'appareil qui l'accompagne. Ils sont tous comme ces malades foibles, qui craignent plus les opérations de la chirurgie quand ils voyent deployer plusieurs instrumens.

Mais un ouvrage même qui luy est utile.) Car le monde ne s'entretient que par ces changemens, & on peut dire

ce que deviendra cette partie , quand elle aura quitté le corps.

XIII. Il n'y a rien de plus miserable qu'un homme qui veut tout connoître & tout embrasser , & qui non content de sonder les abysses de la terre , veut encore par ses conjectures penetrer dans l'esprit des autres hommes , sans se souvenir qu'il luy doit suffire de connoître cette Divinité qu'il a au-dedans de luy , & de luy rendre le culte qui luy est dû. Le culte qu'elle demande , consiste à la tenir libre de passion , à la garantir de la temerité , & à faire qu'elle ne soit jamais fâchée de ce que font les Dieux ou les hommes : car ce que font les Dieux , merite nos respects à cause de leur vertu ; & ce que font les hommes merite nostre amour à cause de la parenté qui est entre nous. Il arrive quelquefois aussi qu'il merite en quelque maniere nostre compassion à cause de l'ignorance où ils sont des biens & des

dire que nous ne vivons que par la mort, *mortibus vivimus*, comme disoit un ancien.

XIII. *Vent encore par ses conjectures penetrer dans l'esprit des autres hommes.*] Antonin ne parle pas icy de la fausse vanité de ceux qui pretendent connoître les hommes par la physionomie. Il parle de la curiosité qui est naturelle à tous , & qui fait que nous travaillons bien plus à deviner ce que les autres pensent , qu'à savoir ce que nous pensons.

Il arrive quelquefois aussi qu'il merite en quelque maniere nostre compassion.] Antonin met cette restriction,

des maux : car cette ignorance est un aveuglement aussi pitoyable que celui qui empêche de discerner le blanc & le noir.

XIV. Quand tu aurois à vivre trois mille ans, & trente mille encore par-dessus, souviens-toy que l'on ne perd d'autre vie que celle que l'on a, & qu'on n'a que celle qu'on doit perdre. Il n'y a donc point de différence entre la plus longue & la plus courte vie : car le temps présent est égal pour tout le monde, quoyque celui qui est passé ne le soit pas. Or le temps

en quelque maniere, pour ne pas choquer trop ouvertement le dogme des Stoïciens, que la compassion est un vice. Nous verrons ailleurs ce qu'il en pensoit.

XIV. *Quand tu aurois à vivre trois mille ans.]* Ce raisonnement d'Antonin est seur. Il est absurde de dire qu'il y a un temps passé & un temps futur. C'est même une contradiction dans les termes. Il n'y a donc que le temps présent, & par conséquent la vie est égale pour tout le monde. Mais, dit-on, un jeune homme qui meurt à vingt ans, perd plus que celui qui meurt à quatre vingts, car il perd l'esperance d'un avenir plus long. Plaisante objection ! Comme si la vie se mesuroit par l'esperance, c'est à dire, comme si on mesuroit une chose qui est par une autre qui n'est point. D'ailleurs, peut-on faire la moindre comparaison des choses qu'on espere en cette vie avec celles qu'on attend après la mort ? N'est-ce pas dans l'autre vie que subsistent veritablement les choses que nous ne voyons icy qu'en songe, & comme à travers d'épaisses tenebres, qui les déguisent ou qui les cachent ? La mort ne peut donc que convertir en realitez toutes nos esperances, & c'est dequoy beaucoup de Philosophes Payens ont esté tres-persuadez.

Quoy que celui qui est passé, ne le soit pas.] Il ne l'est pas

temps qu'on perd en perdant la vie, n'est qu'un moment : car personne ne peut perdre ni le passé, ni l'avenir. En effet comment seroit-il possible d'ôter à quelqu'un ce qu'il n'a pas ? Il faut donc se souvenir de ces deux points ; l'un que de toute éternité toutes choses sont semblables, qu'elles sont toujours un cercle, & qu'il n'y a point de difference entre voir les mêmes choses pendant vingt ou trente ans, & les voir pendant un temps infini ; & l'autre, que celui qui vit le plus long-temps & celui qui meurt fort jeune, font tous deux la même perte : car ils ne perdent que le temps présent, qui est le seul dont ils jouissent ; personne, comme je l'ai déjà dit, ne pouvant jamais perdre ce qu'il n'a pas.

XV. Tout n'est qu'opinion. Cela est assez clai-

pas par le nombre, mais il l'est par l'existence : car il ne peut pas y avoir de difference de ce côté-là entre les choses qui ne sont plus, ou qui sont englouties dans un infini qui les rend égales. C'est pourquoy * saint Jérôme disoit fort bien : *Entre celui qui a vécu dix ans & celui qui en a vécu mille, après qu'ils sont morts tous deux, tout le temps passé est égal. La seule difference qu'il y a, c'est que le vieillard est plus chargé de pechez que le jeune.* Car les pechez subsistent independamment du temps.

XV. Tout n'est qu'opinion.] Antonin veut dire que nos sens & nos lumieres nous trompent, & que nous ne sommes émus & conduits que par l'opinion que nous avons des choses, & nullement par les choses mêmes. Ce qui est vray. Nous nous imaginons savoir, & nous ne savons rien, & ou nous ne savons pas comme il faut.

* *Epist. 111. † I Cor. 8.*

Mony-

clairement prouvé par ce que Monyme Philosophe Cynique en écrit dans ses Ouvrages. L'utilité de ce qu'il dit est assez sensible, si on n'en prend que ce qui est conforme à la vérité.

XVI. L'ame de l'homme se deshonne en plusieurs manieres dont voici les principales. Elle se deshonne, lorsqu'elle devient, autant qu'il est en son pouvoir, comme une espece d'abces & d'enflure dans le corps du mon-

Monyme Philosophe Cynique.] Disciple de Diogene & de Cratés.

Si on n'en prend que ce qui est conforme à la vérité.] Ce sage Empereur ajoute cela, pour donner aux esprits un antidote contre le poison répandu dans les Ouvrages de Monyme, qui pour faire douter les hommes des vertez les plus constantes, rendoit sa these si generale, qu'il y renfermoit les choses spirituelles, & toute la Religion.

XVI. *L'ame de l'homme se deshonne en plusieurs manieres.]* Antonin a eu en vuë le commencement du livre v. des Loix de Platon, qui dit que l'homme deshonne son ame, quand il s'occupe du soin d'amasser des richesses; quand il a pour elles de la complaisance; qu'il se croit tout permis, & qu'il s'abandonne aux voluptez; quand au lieu de s'accuser de ses pechez, ils les rejette sur les autres; quand il commet des actions qui doivent estre suivies du repentir, quand il ne souffre pas courageusement les travaux, les blessures, &c. quand il estime cette vie comme un grand bien; quand il prefere la beauté à la vertu, car c'est preferer la terre au ciel; quand il ne fuit pas de tout son pouvoir ce que la oy condamne, & ne recherche pas ce qu'elle approuve, &c

Elle

monde: car d'estrefâchée de ce qui arrive, c'est se retirer & se separer de la nature universelle, qui comprend & enferme en elle-même toutes les natures de tous les estres particuliers. Elle se deshonore quand elle a de l'aversion pour quelqu'un, & qu'elle va contre luy pour luy nuire, comme cela arrive dans la colere. Elle se deshonore, lors qu'elle se laisse vaincre par la volupté & par la douleur. Elle se deshonore, lors qu'elle use de dissimulation, & que dans ses paroles, ou dans ses actions, elle employe la feinte ou le mensonge. Elle se deshonore, lors qu'elle ne rapporte à aucun but ses actions ni ses mouvemens, mais qu'elle agit temerairement, sans dessein & sans fuite: car jusques aux moindres

Elle se deshonore lors qu'elle use de dissimulation, & que dans ses paroles ou dans ses actions elle employe la feinte ou le mensonge.] Les Payens ont eu plus de respect pour la verité, que beaucoup de Chretiens, qui croient qu'il est permis d'user de feinte, de dissimulation & de mensonge. Ciceron dit dans le III. Livre des Offices: *Ex omni vita simulatio & dissimulatio tollenda est, La feinte & la dissimulation doivent estre bannies de tout commerce. Et ratio igitur postulat, ne quid insidiosè, ne quid simulatè, ne quid fallaciter. La raison veut donc qu'on n'employe jamais ni la fraude, ni la feinte, ni la surprise.* Entre tous les Payens, même les plus corrompus & les plus aveugles, on n'en trouvera pas un seul qui se soit avisé de sauver le mensonge & la mauvaise foy par le pernicieux secours des équivoques, & des restrictions.

Que

dres choses, tout doit estre raporté à une fin; or la fin que tout homme raisonnable doit se proposer, c'est de suivre la raison & les loix de cet Univers, qui est la plus ancienne des Villes & des Republiques.

XVII. Tout le temps de la vie de l'homme n'est qu'un point; la matiere dont il est composé, n'est qu'un changement continuel; ses sens sont emoussez & incertains; son corps n'est qu'une corruption, l'esprit qui l'anime qu'un vent subtil, sa fortune qu'une nuit obscure, & sa reputation qu'un fantôme.

Pour

Qui est la plus ancienne des Villes & des Republiques.] Cet endroit me fait souvenir d'un beau passage de Plutarque, qui dit en quelque endroit de ses Morales, que Dieu qui a tout créé, qui est tout-puissant, souverainement juste, & ouvrier tres-parfait, comme dit Pindare, a créé le monde comme une ville commune aux hommes & aux Dieux, afin qu'ils y habitent avec la justice & la vertu.

XVII. *Tout le temps de la vie de l'homme n'est qu'un point.*] On ne sauroit trouver quelque part que ce soit un plus beau portrait de l'homme. Il est bien difficile de le bien lire & d'avoir encore de la vanité.

La matiere dont il est composé, n'est qu'un changement continuel.] C'est pourquoy Platon faisoit cette admirable definition de l'homme par rapport au corps: *L'homme est ce qui n'est point.* Je ne sai si tout le monde la goûtera: pour moy j'en suis charmée. Socrate & les Platoniciens avoient puisé ce sentiment dans la doctrine de Parmenide, qui avoit enseigné, que dans la nature, ou dans l'Univers, il y a deux parties; l'une inconstante, vagabonde, sujette au changement, & qui sans cesse est

58 *Reflexions Morales de l'Emp.*

Pour tout dire en un mot, ce qui est du corps, à la rapidité d'un fleuve; ce qui est de l'esprit. est une fumée & un songe; la vie un combat perpetuel & un voyage dans une terre étrangere, enfin la reputation dont l'homme se flatte après sa mort, n'est qu'un oubli. Qu'est ce donc qui peut le conduire heureusement dans une route si difficile? C'est la Philosophie seule. Cette Philosophie consiste à conserver son ame entiere & pure, toujours maîtresse de la volupté & de la douleur; à ne permettre jamais qu'elle fasse rien timerairement,

autrement & autrement disposée: c'est à dire la matiere, qu'il appelle par cette même raison, sujette à l'opinion; & l'autre toujours durable, incorruptible, toujours semblable à soy-même, & exemte de toute sorte de changement; en un mot, qui est toujours, & toujours une: & c'est la partie intelligente, c'est à dire Dieu; & cela s'accorde parfaitement avec le nom que Dieu prend dans l'Ecriture sainte, * *Je suis celui qui suis*, parce qu'à luy seul appartient proprement l'estre permanent, & que toutes les autres choses changeant perpetuellement, & passant toujours d'un estre à un autre, sont & ne sont pas.

Enfin la reputation dont l'homme se flatte après sa mort, n'est qu'un oubli.] Car la plus grande reputation comparée à l'éternité, n'est qu'un moment & pas même un moment.

C'est la Philosophie seule.] La Philosophie proprement prise n'est que la connoissance des choses divines & humaines, la Religion.

Qu'elle

ment, qu'elle use de diffimulation, ni qu'elle s'éloigne de la vérité, & à faire en sorte qu'elle soit toujours suffisante à elle-même, qu'elle n'ait jamais besoin qu'un autre fasse quelque chose, ou qu'il ne la fasse pas; de plus; qu'elle reçoive tout ce qui luy arrive comme venant du même lieu d'où elle est sortie; qu'elle attende toujours la mort avec un esprit tranquille, & comme sachant bien que cette mort n'est autre chose que la dissolution des élemens dont chaque animal est composé. Car s'il n'arrive jamais rien de fâcheux aux élemens mêmes qui souffrent ces changemens
con-

Quelle soit toujours suffisante à elle-même.] Elle ne le peut sans le secours de Dieu.

Qu'elle n'ait jamais besoin qu'un autre fasse quelque chose, ou qu'il ne la fasse pas.] Antonin voudroit rendre l'homme sage trop indépendant, s'il parloit icy des choses temporelles & des secours que les hommes se doivent les uns aux autres; aussi n'est ce pas son sens; il ne parle que de ce qui regarde le véritable bonheur, qui ne sauroit jamais dépendre de l'action d'autrui.

Que cette mort n'est autre chose que la dissolution des élemens, dont chaque animal est composé.] C'estoit l'opinion des Platoniciens, qui l'avoient prise d'Empedocle, que la naissance & la durée des corps n'estoient quel'union & l'assemblage des premiers principes, & la mort leur separation; & qu'ainsi, comme rien ne naissoit, c'est à dire, qu'il n'y avoit pas de création nouvelle, rien ne perissoit non plus; il n'y avoit ni procreation de rien, ni reduction à rien; & cela est vray pour la matiere depuis que le monde a esté créé du neant.

60 *Reflexions Morales de l'Emp. Marc. Ant.*
continuels & qui ne font que passer toujours
de l'un à l'autre, pourquoy apprehenderoit-
on la dissolution & le changement de tout le
corps, puisque ce changement & cette disso-
lution sont selon la nature. Or tout ce qui
est selon la nature ne peut estre un mal.

Cecy a été écrit à Carnunte.



R E.



REFLEXIONS
MORALES
DE
L'EMPEREUR
MARC ANTONIN.

LIVRE TROISIÈME.

- I. **N** On seulement il faut penser que
notre vie se consume chaque
jour, & devient plus courte : mais
encore il faut considérer que si on
vit long temps, on n'est pas assuré de conserver la

REMARQUES
SUR

LE TROISIÈME LIVRE

- I. **N** *On seulement il faut penser que notre vie se con-*
sume chaque jour.] Antonin exhorte les hom-
mes par les motifs les plus pressans, à tout qui-
ter, pour s'adonner entièrement à l'étude de la sagesse
avant

la même force d'esprit & le jugement nécessaire pour la contemplation & pour l'intelligence des choses divines & humaines : car dès le moment qu'on tombe en enfance, on conserve bien les facultez de transpirer, de se nourrir, d'imaginer, de désirer, & toutes les autres de cette nature : mais de se servir de soy-même, de remplir ses devoirs, d'examiner la vérité de ses préjugés & d'être en état de juger s'il est temps de quitter la vie, enfin tout ce qui demande une raison mâle & bien exercée, tout cela est déjà éteint en nous. Il faut donc se hâter, non seulement parce qu'on approche tous les jours plus près de la mort :
mais

avant que l'âge vienne leur ôter, ou affoiblir leur raison.

Dès le moment qu'on tombe en enfance.] Cela est fondé sur le proverbe qui ne se trouve que trop souvent véritable, *Vieillards deux fois enfans.*

Et d'être en état de juger s'il est temps de quitter la vie.] Les Stoïciens croyoient qu'il estoit d'un homme sage, de quitter la vie dans les nécessitez pressantes, ou lors qu'il se voyoit en état de ne pouvoir plus remplir ses devoirs. Il est étonnant qu'Antonin n'ait pas reformé une opinion si injuste & si contraire à la raison & à la nature même, sur tout Socrate luy ayant appris que Dieu nous amis dans ce monde comme dans un poste que nous ne devons jamais quitter sans sa permission.

Il faut donc nous hâter.] Il veut dire qu'il faut se hâter de connoître & d'apprendre. Mais, dira-t-on, à quoy sert-il d'apprendre quand on est si près de la mort ? Cela sert à ne pas la craindre, & à sortir de la vie avec plus de tranquillité.

mais aussi parce que la connoissance & l'intelligence des choses nous abandonnent souvent avant que mourions.

II. Il faut considerer que les choses qui arrivent fortuitement ou necessairement aux estres que la nature produit, ont quelque chose d'agrecable & de charmant, comme ces parties du pain, qui dans le four s'entr'ouvrent & se separent: car ces mêmes parties que la force du feu a separées & desunies contre le dessein du boulanger, ne laissent pas de donner certaine grace au pain, & d'exciter à le manger. Tout de même les figues les plus mûres se rident & se fendent, & ce qui ap-
pro-

II. *Il faut aussi considerer que les choses qui arrivent.*] Antonin combat icy le sentiment de ces athées, qui voyant dans la nature plusieurs choses qui leur paroissent ou difformes ou inutiles, ou même nuisibles, pretendent tirer de là des consequences seures, qu'il n'y a point de Dieu, ou que s'il y en a, il ne se mesle point de tout des affaires des hommes, & laisse aller le monde au hazard. Il leur apprend donc que ces mêmes choses ne sont rien moins que ce qu'ils pretendent, & qu'elles ont leurs graces & leurs beautés, en ce qu'elles sont ou les suites ou les accompagnemens des estres où elles se trouvent. Antonin n'a eu garde de tomber dans le ridicule des anciens Stoïciens, qui soutenoient qu'il n'y avoit rien d'inutile dans le monde, qu'une puce servoit à nous éveiller, & une souris à nous rendre soigneux, comme Chrysippe l'avoit écrit dans ses livres.

Ou fortuitement ou necessairement.] Antonin n'admet point de hazard. Il appelle necessaires les Choses qui sont

proche de la pourriture, donne de la beauté aux olives qui commencent à mûrir. Les épics qui baissent la teste, la ferocité du lion, l'écume du sanglier, & plusieurs autres choses semblables, si on les regarde séparément, n'ont rien qui approche de la beauté: cependant parce qu'elles accompagnent les estres que la nature produit, elles leur donnent de l'agrément, & plaisent aux yeux. Par la même raison, si quelqu'un a l'esprit assez fort & assez profond pour contempler & connoître toutes les choses qui arrivent dans cet Univers, il n'en trouvera presque pas une, non pas même de celles qui arrivent en conséquence & à la suite des autres, qui n'ait ses graces particulieres, & qui ne serve à relever la beauté du Tout, dont elle fait partie. Ainsi il ne verra pas avec moins de plaisir les bestes feroces vivantes, qu'il les verroit dans les ouvrages de Statuaires & des Peintres.

II

toujours les suites des autres; & *fortuites*, celles qui arrivent ou contre le dessein de l'ouvrier, ou sans aucune nécessité apparente, quoy qu'elles viennent des causes que la providence conduit.

Si quelqu'un a l'esprit assez fort & assez profond pour contempler & connoître.] En effet il n'y a que les esprits profonds qui soient capables de parvenir à cette connoissance des causes & des effets des estres que la nature produit.

Qu'il les verroit dans les ouvrages des Statuaires & des Peintres.] Aristote écrit dans le Chap. iv. de sa Poétique,

Il trouvera que les vieilles & les vieillards ont leur beauté, aussi bien que les jeunes gens, & il verra avec les mêmes yeux les uns & les autres. Enfin il découvrira dans une infinité de semblables sujets des beautés qui ne sont pas sensibles à tout le monde, mais seulement à ceux qui sont accoutumés à la nature & à ses ouvrages.

III. Hypocrate, après avoir guéri plusieurs maladies, est mort lui-même de maladie. Ceux qui ont fait profession de prédire la mort aux autres, ont enfin subi leur destinée, Alexandre, Pompée, César après avoir détruit de fond en comble tant de villes & défait tant de milliers d'hommes dans les combats, sont enfin morts à leur tour. Héraclyte ayant si long-tems discoursu sur l'embrasement qui de-

que, que naturellement les hommes aiment si fort l'imitation, qu'ils voyent dans la peinture avec un très grand plaisir les objets qu'ils n'oseroient regarder dans la nature. Antonin a égard icy à cette vérité.

Il trouvera que les vieilles & les vieillards ont leur beauté.] Antonin a réduit icy dans ses justes bornes un sentiment outré des Philosophes de sa secte, qui preferoient le laid & la vieillesse à la jeunesse & à la beauté, & qui soutenoient qu'il n'y avoit que cela d'aimable, & que l'amour qu'on avoit pour une laide personne, cessoit dès qu'elle devenoit belle. Ce paradoxe leur attiroit la raillerie des honnestes gens, qui les comparoient à des mouches qui fuyent le bon vin, & qui n'aiment que le vinaigre.

devoit confumer le monde, a fini par les eaux qui ont rempli ses entrailles, & il est mort tout couvert de fumier. Democrite est mort mangé des poux, & c'est une autre espece de vermine qui a fait mourir Socrate.

A quoy aboutissent tous ces discours? Tu t'es

III. *A fini par les eaux qui ont rempli ses entrailles, & est mort tout couvert de fumier.*] Heraclite estant hydropique demanda à ses Medecins s'ils ne pourroient pas convertir cette inondation en secheresse. Les Medecins luy ayant répondu qu'ils n'avoient aucun secret pour cela il se mit dans du fumier au Soleil, croyant que la chaleur de ce fumier dissiperoit l'eau dont il estoit plein. Ce remede ne réussit pas, & il mourut dans le fumier. Antonin lui donne icy un ridicule qui est bien sensible. Ce Philosophe s'amuse à discourir de l'embrasement du monde, chose tres-éloignée, & qui ne le touche en rien, & il ne voit pas qu'il va périr par un deluge d'eaux, dont il sera luy-même la source.

Democrite est mort mangé des poux.] Antonin est le seul qui parle ainsi de la mort de Democrite. L'opinion commune est qu'il se fit mourir luy-même, voyant que la vieillesse lui affoiblissoit l'esprit.

C'est une autre espece de vermine qui a fait mourir Socrate.] Il parle des accusateurs de Socrate & du peuple qui le fit mourir. J'ai vû des gens du monde qui estoient choquez de cette expression, & qui la traitoient de turlupinade. C'est leur faute; rien n'est plus serieux. Comme les Philosophes ont comparé les Tyrans aux lions & aux tigres, ils ont aussi comparé le peuple aux animaux les plus dégoûtans & les plus vils: & il faut estre accoutumé à leur langage.

A quoy aboutissent tous ces discours?] Tout ce qu'Antonin vient de dire sent l'homme qui craint la mort & qui tâche de se raffermir par des exemples. Or
tous

t'es embarqué, tu as fait ta course, tu es abordé où tu devois aller, fors du vaisseau. Si tu en fors pour arriver à une autre vie, tu y trouveras des Dieux ; & si tu es privé de tout sentiment, tu cesseras d'être sous le joug des douleurs & des voluptez, & de servir à un vase si fort au-dessous de ce que tu es : car icy sans contredit la partie qui sert est plus excellente, puisque c'est l'esprit, cette Divinité qui est au-dedans de toy, au lieu que l'autre n'est que du sang & de la poussiere.

IV. Ne consume point le temps qui te reste à vivre à penser aux autres, quand cela n'est d'aucune utilité pour le public : car ces pensées te priveront d'une autre chose qui t'est plus importante, je veux dire qu'ayant l'esprit occupé de ce que celui-cy ou celui-là fait, pourquoy il le fait, de ce qu'il dit, de ce qu'il pense, ou de ce qu'il veut entreprendre ; toutes ces

tous ces exemples sont inutiles & ne font rien à nostre fait. Il n'est pas question de savoir ce qui est arrivé aux autres. Il s'agit de connoître que la vie estant un voyage que les uns achevent plustost, les autres plus tard, quand on est au port, il est ridicule de souhaiter d'estre encor le jouet des vents & des tempestes. Voila le sens de cette demande, à quoy aboutissent tous ces discours ?

IV. *Quand cela n'est d'aucune utilité pour le public.*] Car nous devons employer toutes nos pensées & tous nos talens à l'utilité publique, parce que ce sont des dons de Dieu, * *Et que, comme dit saint Paul, le S. Esprit n'a esté donné à chacun que pour ce qui est utile à tous.*

ces choses te feront errer hors de toy-même ; & t'empescheront d'estre attentif à conduire & à observer ta propre raison. Il faut donc éviter toutes les pensées vaines & inutiles, sur tout celles que la curiosité & la malice font naître. Tu dois aussi t'accoutumer à ne penser aucune chose, sur quoy si quelqu'un te demandoit tout d'un coup ce que tu penses ; tu ne pusses répondre avec liberté & sur le champ : Je pensois cela & cela ; afin que par là tu fasses connoître que tu n'as rien dans le cœur qui ne soit pur, simple, bon, & qui ne convienne à un homme qui est né pour la société, qui rejette entierement les pensées de luxe & de volupté, qui méprise les vaines disputes, l'envie, les soupçons & enfin tout ce que tu ne pourrois avouer sans honte. Un homme comme celuy-là, qui ne remet point de jour à autre à se rendre plus parfait, doit estre regardé comme le prestre & comme li
me-

Ta propre raison.] C'est à dire ton esprit, ton ame, qui est ce que tu as de pur.

Tu dois aussi t'accoutumer à ne penser aucune chose, sur quoy si quelqu'un te demandoit, &c.] Ce precepte me paroît divin ; il n'y a que les Saints qui puissent le mettre en pratique. Et à quel degré de sainteté ne faut-il pas même estre parvenu, pour pouvoir toujours dire tout ce que l'on pense, sans jamais rien dire dont on doive rougir ?

Doit estre regardé comme le prestre & comme le ministre des Dieux, servant toujours la Divinité,] Cette pen-

ministre des Dieux, servant toujours la Divinité qui est consacrée au-dedans de luy comme dans un temple. C'est cette Divinité propice qui le rend indomptable à la volupté, invulnérable à la douleur, insensible aux injures & aux violences, & inaccessible aux vices & à tous les desirs déreglez. C'est elle qui le rend un vaillant athlete dans le plus grand de tous les combats qu'il faut soutenir, pour ne se laisser vaincre par aucune de ses passions; qui luy donne une justice, dont il est entierement penetré. C'est elle enfin qui luy fait recevoir avec plaisir tout ce qui luy arrive par les ordres de la providence, & qui l'occupant tout entier, ne luy laisse le temps de penser à ce que les autres pensent, disent ou font, que dans des necessitez pressantes, & lors qu'il y va de l'interest du public. Car il ne s'occupe qu'à faire les choses qui sont de luy, & il ne pense qu'à celles qui luy sont assignées par la nature universelle. Il tâche de per-
fe-

pensée est grande & noble, & les Chrétiens en pourroient faire aujourd'huy un heureux usage, s'ils vouloient se regarder comme les prestres & les ministres du S. Esprit qui habite dans leurs cœurs, luy rendre le culte qui luy est dû, & ne l'affliger jamais par aucun desordre. Saint Pierre dit formellement que nous sommes le temple spirituel & les * saints prestres pour offrir des victimes spirituelles.

Il tâche de perfectionner la beauté de celles là, & il

* 1 S. Pierre 1.

H 7

est

fectionner la beauté de celles-là, & il est convaincu de la bonté de celles-cy. Car ce qui est destiné à chacun, luy est convenable & utile, & tend avec luy à la même fin. Il se souvient qu'il y a une étroite union & parenté entre tous les estres raisonnables, & qu'il est de la nature de l'homme d'avoir soin de tous les hommes. Il ne recherche pas l'estime de tout le monde indifferemment, mais seulement de ceux qui vivent conformément à la nature; & pour ceux qui vivent d'une autre maniere, il a toujours devant les yeux quels ils sont dans leur domestique, en public, le jour

est convaincu de la bonté de celles-cy.] On ne peut rien voir de plus parfait. Voila l'état où doit estre un veritable Chretien, estre convaincu que tout ce qui luy arrive, luy est bon, & travailler à faire que tout ce qui vient de luy, soit beau, c'est à dire, juste & agreable à Dieu.

Il ne recherche pas l'estime de tout le monde indifferemment.] Socrate prouve dans le Criton, que ceux qui preferent l'estime du peuple à celle des Sages, corrompent cette partie d'eux mêmes, qui ne vit que par la justice, & que l'injustice seule détruit. Mais pour bien favoir celuy de qui nous devons rechercher l'estime, voicy une regle qui ne trompe point: Comme un athlete ne recherche pas l'approbation des spectateurs, mais celle de ses juges; ainsi un veritable Chrétien, dont toute la vie n'est qu'un combat, n'attend pas la louange des hommes, mais de Dieu.

Il a toujours devant les yeux quels ils sont dans leur domestique, en public, le jour, la nuit.] Si on suivoit bien cette idée d'Antonin, & qu'on examinast de prés la

jour, la nuit, & dans quelles compagnies ils sont confondus, & pour ainsi dire, embourbez. Enfin il ne fait aucun cas de plaire à des gens qui ne se plaisent pas à eux-mêmes.

V. Ne fais rien malgré toy, rien que tu ne rapportes à l'utilité publique, rien que tu n'ayes auparavant bien examiné, & rien enfin par caprice ou par passion. N'embellis point tes pensées par la beauté & l'élégance du discours; évite de trop parler, & ne te melle point de beaucoup d'affaires. Que le Dieu qui est au-dedans de toy, conduise & gouverne un homme mâle, un bon vicillard, un citoyen,

la vie de la plupart des hommes, on rougiroit de leur estime, & on se consoleroit aisément de leur mépris.

Dans quelles compagnies ils sont confondus, & pour ainsi dire embourbez.] Antonin considère avec raison les méchantes compagnies comme des bourbiers, où la plupart des hommes achevent de se corrompre.

Il ne fait aucun cas de plaire à des gens qui ne se plaisent pas à eux-mêmes.] Je suis charmée de cette définition des foux & des vicieux : Ils ne sauroient se plaire. On peut leur dire ce que Tiresias dit à Edipe dans Sophocle : *Les gens de vostre naturel sont insupportables à eux-mêmes.* En effet, le vice est une corruption de l'ame & une sedition intestine qui fait combattre le vicieux contre luy-même, le choque, le trouble, le travaille, ne luy laisse pas un seul moment de repos, & l'empêche de jouir même de ses prosperitez apparentes.

V. *N'embellis point tes pensées par la beauté & l'élégance du discours.*] Chrysippe avoit écrit dans le premier

toyen , un Romain & un Empereur , qui s'est luy-même mis en état , qu'il n'attend que le son de la trompette , pour sortir de la vie sans aucun retardement. N'ayes jamais recours au serment ni au témoignage d'autrui , pour confirmer tes paroles. Qu'il paroisse toujours de la gayeté sur ton visage. Accoutume-toy à te passer du service des autres & du re-

livre de sa Rhétorique : *Non seulement il faut négliger la collision des voyelles , pour ne penser qu'à ce qui est plus grand & de plus grande importance : mais il faut encore laisser passer certains défauts & certaines obscuritez , & faire même des solecismes dont d'autres rougiroient.* Le même Philosophe disoit pourtant dans un autre endroit du même livre , que non seulement il falloit embellir son discours par des ornemens honnêtes & simples , mais qu'il falloit même avoir soin de ses gestes , de sa voix & de la composition du visage & des mains. Je ne sai si cette contradiction pourroit estre accordée. Ce qu'il y a de certain , c'est que les Stoïciens méprisoient fort l'éloquence , & la croyoient indigne de faire les soins du sage , qui n'est , comme dit Epiétète , *ni parole , ni diction.*

N'aye jamais recours au serment ni au témoignage d'autrui pour confirmer tes paroles.] Il n'y avoit presque que de l'orgueil dans les raisons qui portoient les Stoïciens à défendre le serment & à condamner ceux qui avoient recours au témoignage d'autrui pour confirmer leurs paroles. Car ils pretendoient que le sage meritoit d'estre cru par luy seul sans aucun serment. En effet , comme dit Eschyle , ce n'est pas le serment qui rend l'homme croyable , c'est l'homme qui rend croyable le serment. Mais la véritable Religion , qui nous enseigne à ne point jurer en vain & pour des choses de neant , à cause ,

repos qu'ils te peuvent procurer. En un mot, sois ferme & droit par toy-même, & n'aye point d'autre appuy.

VI. Si dans la vie tu trouves quelque chose de meilleur que la justice, la verité, la temperance & la force d'esprit, en un mot qu'une ame contente d'elle-même dans tout ce qu'elle fait selon les regles de la raison, & satisfaite de sa destinée dans

cause de la sainteté & la Majesté du nom de Dieu, & qui veut que nos paroles soient *oui* & *non*, nous enseigne aussi que le serment est permis & louable même en certaines occasions. C'est la fin des differends de tous les hommes, & Dieu même a bien voulu confirmer ses promesses par le serment. Ce qu'il y a à dire, c'est qu'il n'en faut user qu'avec beaucoup de retenue, & lors qu'on ne peut s'en empêcher sans blesser la charité. Aussi Epictete ne l'avoit-il pas condamné absolument, car il s'estoit contenté de dire : *N'aye jamais recours au serment, si tu peux t'en empêcher ; & si tu ne le peux, ne t'en sers que le moins qu'il te sera possible.* Les Anciens remarquent qu'Hercule ne jura qu'une seule fois dans toute sa vie.

En un mot, sois ferme & droit par toy-même, & n'aye point d'autre appuy.] Cela est fort bon, d'empêcher les hommes de mettre leur confiance dans les creatures, mais en même temps il faut leur enseigner à ne presumer rien d'eux mêmes, & à n'attendre leur force que de Dieu; & c'étoit le sentiment d'Antonin, qui en établissant le libre, arbitre n'ôtoit rien à la grace & au secours du ciel.

VI. *Si dans la vie tu trouves quelque chose de meilleur.*] Tout cet article me paroît admirable, & l'insinuation dont Antonin use, est bien plus efficace que les preceptes tout nuds. Car il n'y a rien que les hommes

dans tout ce qui luy arrive contre son gré ; si tu trouves, dis-je, quelque chose de meilleur, attache-toy de tout ton cœur à ce bien inestimable, & jouis de ce trésor que tu as trouvé. Mais si tu ne vois rien de meilleur que cette partie de la Divinité qui a son temple au dedans de toy, qui se rend toujours la maîtresse de tous ses mouvemens, qui examine avec soin toutes ses pensées, qui, comme disoit Socrate, se délivre de la tyrannie des passions qui agitent les sens, qui est toujours soumise aux Dieux, & qui a toujours soin des hommes : Si toutes les autres choses te paroissent petites & méprisables auprès d'elle, ne donne place à aucune : car t'y estant une fois soumis, il ne dépendra plus de toy de t'en defaire pour t'attacher uniquement à ce bien qui t'est véritablement propre, & qui est à toy. Il n'est pas juste que rien d'étranger vienne tenir teste à ce véritable bien qui est l'unique auteur de la société & de la raison. Je dis, rien d'étranger, comme les applaudissemens du peuple, les Principautez, les richesses & les voluptez : car pour peu que nous donnions entrée à tout cela, & qu'il nous paroisse sortable, il prend d'abord le dessus, & nous entraîne avant que nous y prenions garde. Choisis donc librement & simplement tout ce qui te paroist le meilleur, & t'y attache de toutes tes forces. Ce qui est
meil-

meilleur , c'est ce qui est utile , & *voicy une regle saine pour le discerner* : Tout ce qui t'est utile , entant que tu es animal raisonnable , c'est ce qu'il faut retenir ; & tout ce qui ne t'est utile qu'entant que tu es simplement animal , c'est ce qu'il faut rejeter. Conserve seulement ton jugement libre & dégagé de toutes sortes de prejugez , afin qu'il puisse faire sûrement cette difference.

VII. Garde-toy bien d'estimer jamais comme utile une chose qui te forcera un jour à manquer de foy , à violer la pudeur , à haïr ; soupçonner ou maudire quelqu'un , à estre dissimulé , à desirer des choses qui demandent des murailles ou des voiles pour estre cachées. Celuy qui n'estime que son ame , c'est à dire son propre genie ; & le sacré culte qu'on rend à ses vertus , ne fait rien qui sente la tragedie. Il ne s'abandonne point aux gemissemens ; il ne demande ni la solitude , ni le grand monde ; & ce qui est en-

mes aiment tant que d'avoir la liberté de choisir. Il semble que saint Paul ait voulu s'accommoder à cette inclination qui nous est si naturelle , quand il nous dit : *Epruvez toutes choses , & retenez ce qui est bon.*

Tout ce qui t'est utile entant que tu es animal raisonnable.] Que cette règle est belle , & de combien de faux plaisirs sevreroit-elle les hommes , s'ils y faisoient reflexion !

VII. *Ne fait rien qui sente la Tragedie.*] C'est une expression pleine de force & de sens. C'est pour dire qu'il

encore plus considerable, il vit sans crainte & sans desir. Il ne se met point en peine quel temps il a encore à jouir de la vie; il est toujours prest à la quitter, comme à faire toute autre action honneste & vertueuse; enfin son unique soin, pendant qu'il est sur la terre, c'est de tenir toujours son ame en état de faire tout ce qui est propre à l'homme & utile à la societé.

VIII. Dans l'ame d'un homme temperant & purgé de toutes les passions, il n'y a jamais la meurtrissure, ni corruption cachée; jamais la Parque ne le surprend, & ne tranche sa vie avant qu'elle soit complete, comme si c'estoit un Comedien qui se retirât avant qu'il eût achevé de jouer sa piece. De plus il n'y a ni bassesse ni orgueil, rien de force,

ni

qu'il ne tombe jamais dans aucune de ces passions violentes & outrées qui regnent dans les Tragedies, & qu'il n'y a en luy que simplicité & verité.

VIII. *Dans l'ame d'un homme temperant & purgé de toutes les passions.*] Purger les passions chez les Stoïciens, c'est à dire les chasser, les emporter toutes sans qu'il en reste une seule. Mais Aristote entend par purger les passions, les reduire à la mediocrité, de maniere qu'elles soient toujours soumises à la raison.

Jamais la Parque ne le surprend, ni ne tranche sa vie avant qu'elle soit complete.] En effet il n'y a que nos passions vicieuses qui nous font croire que quand nous mourons, nostre vie n'est pas encore complete. Cette reflexion d'Antonin, qui ne paroist rien d'abord, est tres-judicieuse & tres-solide.

Ni

ni de déchiré , rien qui craigne la censure ,
ni qui cherche l'obscurité.

IX. Respecte & cultive ton imagination ,
car tout dépend d'elle , afin qu'elle n'en-
gendre point dans ton esprit des opinions con-
traires à la nature & indignes de la raison. Or
ce que la nature & la raison demandent , c'est
que tu retiennes ton consentement , que tu
aimes les hommes , & que tu obeïsses aux
Dieux. Rejettant donc tous autres soins ,
ne t'attache qu'à ces trois choses , & souviens-
toy que le seul temps qu'on vit , c'est le pre-
sent , qui n'est qu'un point ; tout le reste du
temps est ou passé ou incertain. La vie de
chacun n'est donc qu'un moment ; le lieu où
il la passe , qu'un petit coin de terre ; & la re-
pu-

Ni de déchiré.] Ce terme est expressif. Il y a du dé-
chiré dans un homme , quand il se separe des autres hom-
mes , & qu'il rompt le lien de la société. On peut voir le
ch. 35. du livre VIII.

IX. *Respecte & cultive ton imagination.*] Car c'est l'i-
magination qui produit les opinions. Ainsi on peut dire
que c'est elle qui gouverne la vie des hommes. Par l'i-
magination Antonin entend icy la partie supérieure de
l'ame ; l'esprit intelligent.

C'est que tu retiennes ton consentement.] Car toutes les
choses terrestres étant douteuses , incertaines & entière-
ment inconnues à l'homme , le sage n'en doit point ju-
ger. Tout au plus il doit imiter la retenue des Philoso-
phes Cyrénaïques , qui abandonnant le dehors & se ren-
fermant uniquement dans leur sentiment , n'assuroient
jamais d'une chose , *Cela est* , & disoient toujours , *Il*
sem-

putation la plus durable , qu'une chimere qui s'évanoût bien-toft, & qui passe successivement à des hommes, qui mourant presque désqu'ils font nez, bien loin d'avoir le temps de connoître ceux qui font morts avant eux, n'ont pas celuy de se connoître eux-mêmes.

X. A toutes les regles que je t'ai données, tu peux encore ajoûter celle-cy ; c'est de faire toujours une définition ou une description exacte de tout ce qui peut tomber dans la pensée, de sorte qu'on voye precisément la matiere, que l'on connoisse toutes ses parties separément, & qu'on sache son veritable nom & le nom des choses dont il est composé & dans lesquelles il sera dissous. Car il n'y a rien qui rende l'ame si grande, que d'examiner avec methode & avec verité tout ce qui peut arriver dans la vie, & d'y faire une telle attention, que l'on connoisse d'abord qu'elle par-

semble. Mais c'est qu'Antonin ne voluoit pas même se permettre ; & avec raison : car dès que nous donnons lieu à ce seul *il semble*, c'en est assez pour nous rendre malheureux.

Et qui passe successivement à des hommes, qui mourant presque dés qu'ils font nez.] Ces cinq ou six dernieres lignes font une image admirable. Il y a une rapidité si grande, que l'imagination même ne sauroit presque l'égal.

X. *Car il n'y a rien qui rende l'ame si grande.]* C'est que la fausse opinion que nous avons des choses, qui nous rend inquiets, lâches, injustes & faciles à vaincre par-

partie du monde cela regarde, à quel usage il est destiné, de quelle considération il est par rapport à l'Univers & par rapport à l'homme, qui est le citoyen de cette ville celeste, dont toutes les autres villes ne sont que comme les hôtelleries & les maisons. Qu'est-ce donc qui frappe presentement mon imagination? de quoy est-il composé? quel doit estre le temps de sa durée? quelle vertu faut-il lui opposer? la douceur? la force? la verité? la fidelité? la simplicité? la frugalité? la sagesse? Sur chaque accident il faut donc dire: Cela vient de Dieu, c'est une suite des causes établies par sa providence, ou un effet du hazard. C'est l'action d'un homme qui vient de même lieu que moy, qui participe à la

par les douleurs comme par les voluptez. Au lieu que l'examen qu'Antonin recommande icy, nous faisant connoître veritablement ce que c'est qui nous arrive, nous apprend en même temps à le mépriser.

Qu'est ce donc qui frappe presentement mon imagination;] En donnant la regle, il donne en même temps l'exemple, & la met en pratique. Si sur chaque accident on suivoit cette methode, on ne seroit plus l'esclave de ses passions.

On un effet du hazard.] C'est à dire de ce qu'on appelle vulgairement le hazard, & qui n'est qu'une providence plus cachée. Cela a déjà esté expliqué.

C'est l'action d'un homme.] Ce qu'un tel vient de me faire &c. Antonin fait ses reflexions sur chaque accident qui luy arrivoit.

la même raison, & qui ignore ce qui est propre & convenable à sa nature. Mais moy, je ne l'ignore pas : c'est pourquoy je me comporte envers luy humainement & justement, suivans les loix naturelles de la société ; & dans toutes les choses indifferentes, je tâche d'en juger de même, & de donner à chacune son véritable prix.

XI. Si tu suis la droite raison dans tout ce que tu fais, & qu'il te suffise de t'en acquiter avec soin, avec douceur & avec courage, sans y joindre rien d'étranger, & en conservant ton esprit pur & net, comme si tu devois le rendre sur l'heure ; en un mot, si tu es uniquement appliqué à ce que tu fais, sans rien craindre, & content de faire une action qui est selon la nature & de dire la vérité en tout, tu vivras bien. Or il n'y a personne qui puisse t'empêcher de le faire.

XII. Comme les Medecins tiennent toujours prêts & sous la main tous les instrumens necessaires pour les operations imprévues qu'ils peuvent avoir à faire, aye de même tout prêts

XI. *Tu vivras bien.*) Dans le langage de Zenon, comme dans celui de Platon & d'Aristote, *vivre bien* c'est *vivre heureux*.

Or il n'y a personne qui puisse t'empêcher de le faire.) Cette conclusion est admirable. Antonin ne s'amuse pas à la prouver car c'est une vérité trop constante.

XII. *Aye de même tout prêts les preceptes qui te peuvent*

prefts les preceptes qui te peuvent aider à connoître les choses divines & humaines, & à faire la plus petite chose, en te souvenant toujours du lien qui lie les unes avec les autres. Car tu ne feras jamais bien aucune chose purement humaine, si tu ne connois les rapports qu'elle a avec les choses divines; ni aucune chose divine, si tu ne fais toutes les liaisons qu'elle a avec les choses humaines.

XIII. N'erre & ne tracasse pas davantage; tu n'auras le temps de lire ni les commentaires de ta vie, ni les faits des anciens Grecs & Romains, ni les recueils que tu as faits des anciens Auteurs, & que tu as mis à part pour t'en servir dans ta vieillesse. Hâte-toy donc de parvenir à ta fin, & renonçant à toutes tes vaines espe-

vent aider.) C'estoit la methode des Stoïciens. Il enseignoient à leurs disciples à réduire toute la morale en preceptes & en maximes, afin qu'on les eût toujours sous la main, pour s'en servir dans les occasions.

Du lien qui les lie les unes avec les autres.) Car la divinité & l'humanité sont si naturellement & si essentiellement unies, qu'on ne peut connoître l'une sans l'autre, ni les separer sans les ignorer toutes deux. Le precepte qu'Antonin donne icy, est un des plus importans de tout son livre. C'est le fondement de la justice & de l'équité.

XIII. *Ni les Commentaires de ta vie.*] C'est ainsi que j'ay traduit ὑπομνηματισμός, à cause de la suite. Car Antonin avoit fait l'histoire de sa vie, qu'il laissa à son fils. Ce livre est perdu.

Hâte toy donc de parvenir à ta fin.) La fin de l'homme
Tome. I. , I me

esperances aide-toy toy-même , si tu as autant de soin de toy , qu'il t'est permis d'en avoir.

XIV. Les hommes ne savent pas toutes les différentes significations qu'ont ces mots *dérober* , *semer* , *acheter* , *se reposer* , *voir ce qu'il faut faire* ; c'est ce qui ne se voit pas avec les yeux du corps , mais avec certains autres yeux.

XV. me c'est de servir à l'utilité publique , en faisant du bien & en pratiquant les vertus. Mais les hommes font d'ordinaire sur cette pratique ce que les avarés font sur les richesses. Ils entassent preceptes sur preceptes , & ne s'en servent jamais.

Aide-toy toy-même ; si tu as autant de soin de toy qu'il t'est permis d'en avoir.] Cela est fort bien dit. Nous attendons tout des autres , comme si rien ne dépendoit de nous. Mais il faut s'aider. Toutes les lumières des autres ne nous sauvent point ; il faut que nous travaillions nous-mêmes pour nous nourrir de la vérité.

Qu'il t'est permis d'en avoir.] Aujourd'hui nous devons dire , qu'il t'est ordonné d'en avoir.

XIV. *Les hommes ne savent pas toutes les différentes significations qu'ont les mots , dérober , semer , acheter.*] Cet article est plus difficile à entendre qu'aucun de ceux que nous avons vûs. Antonin veut dire que tous les mots ont véritablement une signification ordinaire & commune , qui étant marquée , s'il faut ainsi dire , au coing de l'usage , peut être apperceuë des yeux du corps ; de manière que chaque mot n'est pas plutôt prononcé , que chacun voit & entend sans aucune reflexion ce qu'il signifie ; mais qu'outre cette signification , ils en ont encore d'autres , qui sont plus cachées , & qui ne peuvent être aperçues que par les yeux de l'esprit. Il n'y a que les spirituels qui les puissent entendre. Par exemple , tout le monde fait que *dérober* signifie *prendre le bien d'autrui* : mais peu de gens savent que se priver de la justifi-

XV. Nous avons un corps, une ame animale & un esprit intelligent. Les sens appartiennent au corps, les mouvemens & les appetits à l'ame, & les opinions à l'esprit. Imaginer quelque chose, se faire une image d'un objet, cela nous est commun avec les animaux; estre remué & agité par ses passions comme une marionnette par ses ressorts, cela nous

justice, induire les autres dans l'erreur, estre médisant, impie, &c. sont autant de manieres de dérober. On peut dire de même de tous les autres termes. Cette verité est si importante, que ce n'est que l'ignorance où les hommes sont de toutes ces différentes significations des mots, qui a produit toutes les heresies qui ont déchiré l'Eglise. On a regardé les textes de l'Ecriture avec les yeux du corps, & point du tout avec ceux de l'esprit. Or la lettre tuë, & l'esprit seul vivifie.

XV. *Nous avons un corps, une ame animale, & un esprit intelligent.*] C'est la même division que saint Paul fait dans une de ses Epl'tres : * *Que votre esprit, vostre ame & vostre corps soient conservez sans tache pour l'avènement de nostre Seigneur.* L'ame n'est autre chose icy que l'ame inferieure & sensitive, & l'esprit est la source de nos pensées. La division qu'Antonin fait dans cet article, me paroist admirable & d'une tres-grande utilité.

Les sens appartiennent au corps.] Car les sens ne sont remuez que par les esprits animaux, qui sont eux-mêmes des corps.

Les mouvemens & les appetits à l'ame.] Parce que c'est l'ame inferieure & sensitive qui desire & qui est émue par les objets.

Et les opinions à l'esprit.] A l'esprit, c'est à dire à l'ame superieure & intelligente : qui juge & qui donne ou refuse son consentement.

84 *Reflexions Morales de l'Emp , &c.*

nous est commun avec les bestes les plus fero-
ces , avec tous les effeminez & avec les mon-
stres , comme Phalaris & Neron ; suivre son
esprit pour guide dans toutes les actions exte-
rieures qui paroissent des devoirs utiles , cela
aussi nous est commun avec les Athées , avec
ceux qui abandonnent lâchement leur patrie ,
& avec ceux qui commettent toutes sortes de
crimes quand leurs portes sont bien fermées.
Si donc toutes ces choses nous sont commu-
nes avec tout ce que je viens de dire , la seule
qui reste , & qui est le propre de l'homme de
bien , c'est d'aimer & d'embrasser tout ce qui
lui arrive & qui lui est destiné , de ne point
profaner ni troubler par une foule d'imagina-
tions & d'idées ce Genie qui est consacré dans
son cœur comme dans un temple : mais de se le
conserver toujours propice , & de luy obéir
comme à un Dieu , en ne disant jamais rien
que

*Suivre son esprit pour guide dans les actions exterieures qui pa-
roissent des devoirs utiles.*] Ce passage est remarquable. Ce
n'est pas la pratique des devoirs qui constitue l'homme de
bien , mais la fin qu'il se propose dans cette pratique. Car
un athée , un traître , un débauché pratiquent souvent
tous les devoirs exterieurs , quand ils leur paroissent
utiles.

*De ne point profaner ni troubler par une foule d'imaginations
& d'idées.*] Dans cette foule d'imaginations & d'idées il ne
peut y avoir que mensonge & que desordre. Or le mensonge
& le desordre sont incompatibles avec le Saint Esprit qui ha-
bite dans nos cœurs.]

REMAR.

que de vray, & en ne faisant rien que de juste. Que si tous les hommes s'opiniâtrent à ne vouloir pas croire qu'il vit simplement, modestement, & tranquillement, il ne se fâche pas contre eux, & il ne laisse pas de continuer le chemin qui le mène à la fin de sa vie, à laquelle il faut arriver pur, tranquille, libre, détaché de tout, en se conformant à sa destinée, sans violence & de tout son cœur.



REFLEXIONS
MORALES
DE
L'EMPEREUR
MARC ANTONIN.

LIVRE QUATRIEME.

I.  UAND la partie superieure de nous-mêmes suit sa nature, elle est disposée de maniere sur tous les accidens, qu'elle change d'objet sans peine, & va à ce qui est possible & qui luy est présenté. Car elle n'a aucune prédilection pour aucune chose du monde; & quand elle se porte à ce qui luy a paru le meilleur, c'est toujours avec exception; &

REMARQUES

SUR

LE QUATRIEME LIVRE.

I. 'Est toujours avec exception, & de toutes les obstacles que le traversent, &c.] Les hommes seroient bien malheureux, si le bien qu'ils ont eu dessein de faire, n'étoit mis en ligne de compte que quand

& de tous les obstacles qui la traversent, elle en fait l'objet & la matiere de son action, comme le feu qui se rend le maître de tout ce que l'on jette dedans. Des matieres entassées éteindroient une petite lampe, mais un feu bien allumé & bien ardent se les rend propres, les consume dans un moment ; & n'en devient que plus fort.

II. Ne fais jamais rien legerement & sans y employer toutes les regles de l'art.

III. Les hommes souhaitent des lieux de retraite à la campagne , sur le rivage de la mer , sur les montagnes ; & c'est ce que tu souhaites toy-même avec beaucoup d'empressement. Or cela n'est pardonnable qu'aux ignorant. A tout heure n'est-il pas en ton pouvoir de te retirer au-dedans de
toy ?

quand ils l'ont fait : car comme ils ne sont pas maîtres des obstacles qui peuvent survenir, ils ne sont pas assurez de les vaincre. Mais Dieu par un effet de sa bonté & de sa justice a bien voulu que l'obstacle même pût devenir la matiere de leur action. En faisant un bon usage de cet obstacle, le bien qu'ils vouloient faire est accompli. Leur action change, mais leur dessein ne change point, & le succès est toujours le même. Cet article est parfaitement beau & digne d'un Chretien.

II. *Ne fais jamais rien legerement & sans y employer toutes les regles de l'art.*] Ce precepte est tres-important. Dès qu'on s'accoutume à se negliger dans les petites choses, on se fait peu à peu une habitude de sa negligence, & on se neglige inmanquablement dans les plus grandes.

88 *Reflexions Morales de l'Emp.*

toy ? L'homme n'a nulle part de retraite plus tranquille , ni où il soit avec plus de liberté , que dans sa propre ame , sur tout s'il a au dedans de luy de ces choses pretieuses , qu'on n'a qu'à regarder pour estre dans une parfaite tranquillité. J'appelle tranquillité le bon ordre & la bonne disposition de l'ame. Retire-toy donc souvent dans une si délicateuse retraite ; reprends-y de nouvelles forces , & tâche de t'y rendre toy-même un homme nouveau ; ayes-y toujours sous ta main certaines maximes courtes & principales , qui se representant à toy , suffiront à dissiper tous tes chagrins , & à te renvoyer en état de ne te fâcher d'aucune des choses que tu vas retrouver dans le monde. Car de quoy te fâcherois-tu ? De la malice des hommes ? Si tu te souviens bien de cette verité , que les animaux raisonnables sont nez les uns pour les autres : que c'est une partie de la justice que de les supporter , & que c'est toujours malgré eux qu'ils peccient ; si tu penses combien de gens , qui ont eu des inimitiez capitales , des soupçons , des haines , des querelles , sont morts enfin & reduits en cendre ,

III. *Sur tout s'il a au dedans de luy de ces choses precieuses.*] Il veut dire des veritez reduites en maximes , en axiomes selon la doctrine des Stoïciens ; ou plutost toutes les vertus , la temperance , la force , &c. qu'il regarde comme les meubles precieux de l'ame.

dre, tu cesseras de te tourmenter. Mais peut-être feras-tu fâché des choses qui arriveront selon l'ordre de la nature universelle : Remets-toy d'abord dans l'esprit ce dilemme, Ou c'est la Providence qui regle tout, ou c'est le hazard; ou pense même aux argumens par lesquels on t'a prouvé que l'Univers est comme une ville. Mais les choses purement corporelles te toucheront : Tu n'as qu'à faire cette reflexion, que nostre ame, quand elle s'est bien recueillie en elle-même, & qu'elle connoît bien son pouvoir, ne se mêle point du tout avec nos esprits tourmentez par la douleur, ou flattez par la volupté, & tu n'as qu'à appeller à ton secours tout ce que tu as oüy dire de ces deux passions, & que tu as reçu pour vray. Quoy donc, fera-ce le desir de la gloire que te déchirera? Pense avec quelle rapidité toutes choses tombent dans l'oubli; remets-toy devant les yeux le chaos & l'abîme infini du temps

On c'est la Providence qui regle tout, ou c'est le hazard.] Si c'est la Providence, il ne peut nous arriver aucun mal, comme cela a déjà esté prouvé; & si c'est le hazard; comme le pretendoient les Epicuriens, il faut estre fou pour s'en plaindre.

Ne se mesle point du tout avec nos esprits tourmentez par la douleur, ou flattez par la volupté.] Antonin explique icy une verité physique, aussi sensiblement que l'auroit pû faire le plus grand Philosophe. Il est certain qu'il dépend de nous de separer nos pensées d'avec les mouvemens de nôtre sang & de nos esprits. Car l'a-

temps qui te fuit & qui te precede, la vanité des acclamations & des applaudissemens, l'inconstance & le peu de jugement du peuple qui croit te louer, la petitesse du lieu où se bornent toutes ces louanges : car toute la terre n'est qu'un point ; & tout ce qui est habité, n'en est qu'une tres-petite partie. Combien se trouvera-t-il de gens dans ce petit coin de terre, qui te loueront ? & quelle espece de gens fera-ce ? La seule chose que tu as donc à faire, c'est de te retirer dans cette petite partie de toi même, que je t'ay indiquée. Sur tout, ne te tourmente point, ne sois point opiniâtre, mais sois libre, & regarde toutes choses comme un homme mâle & fort, comme un citoyen & un mortel. Parmi les veritez & les maximes que tu dois avoir toujours devant les yeux, il ne faut pas oublier ces deux-cy ; la premiere, que les choses ne touchent

me n'ayant aucune part aux impressions que les objets font dans le cerveau par les mouvemens des nerfs & des muscles, peut estre indépendante. Mais elle l'est plus ou moins, selon qu'elle est plus ou moins forte, & qu'elle connoît plus ou moins la verité. Les Stoïciens ont poussé trop loin cette indépendance, comme on le verra ailleurs.

Du peuple qui croit te louer.] Ce mot, *qui croit te louer*, me paroît fort beau. *Le peuple croit nous louer* : mais, c'est à nous à ne pas croire qu'il nous loue.

Sur tout ne te tourmente point & ne te roidis point.] La retraite dont parle Antonin, est inutile, si on veut y por-

chent point d'elles-mêmes nostre ame; elles demeurent dehors fort tranquilles, & le trouble qui nous saisit, ne vient que de jugement que nous en faisons; l'autre, que tout ce que tu vois va changer dans un moment, & ne sera plus; & pour t'en convaincre, tu n'as qu'à penser à tous les changemens que tu as vus & qui se sont faits en ta presence. En un mot, le monde n'est que changement, & la vie qu'opinion.

IV. Si l'intelligence nous est commune à tous, la raison qui nous rend animaux raisonnables, l'est aussi. Si la raison l'est, la raison qui ordonne ce qu'il faut faire & ce qu'il faut éviter, l'est encore. Cela estant, la

porter ses passions avec soy; Si on veut se tourmenter pour les choses du monde, & se roidir contre sa destinée, c'est à dire, se revolter contre Dieu. C'est le sens de ce passage.

IV. *Si l'intelligence nous est commune à tous.*] Si l'on suit bien toutes les consequences qu'Antonin entasse dans ce chapitre, on en tirera des preuves tres-fortes & tres-convainquantes de toutes ces veritez, qu'il n'y a qu'une seule & même loy, & que l'ame est immatérielle, & par consequent immortelle. C'est une demonstration.

La raison qui nous rend animaux raisonnables, l'est aussi.] Car si la raison n'estoit pas commune à tous, l'intelligence, qui a la raison pour objet, seroit donc inutile. Or cela ne se peut. S'il n'y avoit pas une raison, il n'y auroit point d'intelligence, & nous serions en tout semblables aux animaux.

la loy est commune; la loy estant commune, nous sommes donc concitoyens; si nous sommes concitoyens, nous vivons donc sous une même police, & le monde est une ville par consequent. Hé, sous quelle autre police que sous celle du monde pourroit-on croire que tous les hommes fussent generalement reünis! Mais cette intelligence raisonnable & soumise à une même loy, d'où nous vient-elle? est-ce de cette grande ville, ou d'ailleurs? Car comme tout ce que j'ay de terrestre vient d'une

La Loy est commune.] Antonin reconnoît donc icy une Loy naturelle qui estoit écrite dans le cœur de tous les hommes, comme saint Paul le témoigne lors qu'il dit : * *Les Gentils n'ayant pas la Loy, se tiennent à eux-mêmes lieu de loy, faisant voir que l'œuvre de la loy est écrite dans leurs cœurs.* On peut dire même que la Loy écrite n'est venue qu'au secours de la Loy naturelle, à cause du mépris que les hommes en avoient fait. *Et idcirco data lex est per Moysen*, dit saint Jérôme, *quia prima lex dissipata est.* La Loy a esté donnée par Moysé, parce que les hommes avoient profané la premiere Loy.

D'où nous vient elle? Est ce de cette grande ville, ou d'ailleurs?] Si vous dites qu'elle nous vient d'ailleurs que de cette grande Ville, cela est absurde : car vous mettez un tout au delà du tout; & si vous dites qu'elle vient de cette grande Ville, il faut que vous en déterminiez la source. Est ce de ce qu'elle a de visible? Non : car outre que l'intelligence a precedé le monde, on ne peut pas dire que ce qui n'est que matiere, produise ce qui est immateriel. C'est donc de ce qui est intelligible. Or ce qui est intelligible, n'est autre que Dieu.

* *Aux Romains.* 11.

d'une certaine terre, que ce que j'ay d'humide vient d'un autre certain élément, que ce que j'ay de spirituel vient de l'air, & que ce que j'ay de feu vient de sa source particuliere, rien ne pouvant estre fait de rien, ni se reduire à rien, il faut tout de même que cette intelligence vienne de quelque endroit.

V. La mort, comme la naissance; est un mystere de la nature. L'une est le mélange & l'union, & l'autre la dissolution & la separation des mêmes principes. Il n'y a rien là de honteux, car il n'y a rien qui ne soit propre à la nature de l'animal raisonnable, & conforme à l'ordre de sa constitution.

VI. Ces sortes de gens ne savent faire que de ces actions. Il y a une force majeure qui les entraine; & ne vouloir pas que cela arrive, c'est ne vouloir pas que le figuier ait un lait

Il faut tout de même que cette intelligence vienne de quelque endroit.] En effet personne ne peut tirer son intelligence de son propre fonds, ni estre sa lumiere à luy-même. Il faut donc la tirer d'ailleurs, c'est à dire du sein de la Divinité. Verité fort grande & fort importante.

VI. Ces sortes de gens ne savent faire que de ces actions.] Antonin venoit de recevoir quelque sujet de se plaindre de quelqu'un, quand il fit cette reflexion.

Il y a une force majeure qui les entraine.] Cette force majeure, c'est la corruption naturelle à l'homme, qui le porte même à faire le mal qu'il ne voudroit pas, & l'empêche de faire le bien qu'il voudroit.

lait amer. Enfin souviens toy que dans un petit espace de temps ni un telhomme, ni toy-même, ne ferez plus, & que dans un autre petit espace, son nom & le tien seront entièrement effacez de la memoire des hommes.

VII. Chasse l'opinion, & tu as chassé cette plainte importune, je suis perdu! Or cette plainte étant chassée, le mal ne subsiste plus.

VIII. Tout ce qui ne rend pas l'homme dire qu'il n'estoit; ne sauroit rendre sa vie plus mauvaise, & ne le blesse ni au dedans ni au dehors.

IX. C'est pour son utilité propre que la nature est forcée de faire ce qu'elle fait.

X. Si tu examines exactement toutes choses, tu trouveras que tout ce qui arrive, arrive justement; je ne dis pas seulement parce qu'il arrive en consequence de certaines causes, mais parce qu'il arrive selon l'ordre de la veritable justice, & qu'il vient d'un
Estre

VII. *Chasse l'opinion, & tu as chassé cette plainte importune, je suis perdu.*] Car on n'est perdu que quand on croit l'estre, & le mal n'a d'autre pouvoir sur nous que celui que luy donne nostre opinion.

X. *Mais parce qu'il arrive selon l'ordre de la veritable justice.*] Grande verité. En effet, la justice est un des caracteres essentiels & inseparables de la Divinité. Toutes les voyes & tous les jugemens de Dieu sont justes. On ne peut rien voir de plus chrestien que tout ce que dit icy Antonin.

Estre superieur, qui distribuë à chacun ce qui luy est du. Prens-y donc bien garde, comme tu as déjà commencé ; & tout ce que tu fais, fais le dans la vuë de te rendre homme de bien ; je dis homme de bien veritablement & proprement, & non pas selon le langage ordinaire des hommes. Souviens-toy de cela dans toutes tes actions.

XI. N'ayes jamais des choses l'opinion que celui qui t'offense en a, ou qu'il veut que tu en ayes : mais examine les, & voy ce qu'elles sont veritablement.

XII. Il faut que tu ayes toujours ces deux maximes ; l'une de faire pour l'utilité des hommes tout ce que demande la condition de

Et non pas selon le langage ordinaire des hommes.)
Car il n'y a rien que l'on donne à meilleur marché que le beau nom d'homme de bien. On a fait un terme de civilité d'une appellation grave, qui ne devroit, estre employée que pour marquer & pour distinguer la plus sincere vertu. Nous appellons un homme *homme de bien*, comme nous l'appellons *Monsieur*, & comme on appelle un Vaisseau le *Victorieux*, le *Conquerant*, avant qu'il ait vû la mer.

XI. *N'aye jamais des choses l'opinion que celui qui t'offense en a.)* Le plus court & le plus seur moyen de nous venger de nos ennemis, c'est de leur ôter le plaisir de croire qu'ils nous ont fait du mal ; & c'est de leur ôter, que de mépriser l'injure qu'ils nous ont faite, & que de ne pas la prendre pour injure.

XII. *Tout ce que demande la condition de Legislatteur*

de Legislatteur & de Roy : & l'autre, de changer de resolution toutes les fois que des gens habileste donneront de meilleurs avis. Mais il faut toujours que ce changement se fasse par des motifs de justice & d'utilité publique, & jamais pour ton propre plaisir, pour ton interest, ou pour ta gloire particuliere.

XIII. As-tu la raison en partage ? Oüy, je l'ay. Pourquoi donc ne t'en sers-tu pas ? Et si tu t'en sers, & qu'elle fasse bien ses fonctions, que demandes-tu davantage ?

XIV. Tu as esté fermé comme une partie de cet Univers, & tu retourneras dans les mêmes parties qui t'ont formé, ou plutoft après ce changement tu seras reçu dans la raison universelle, qui est le principe des choses.

XV. II

& de Roy.] Car les Legislatteurs n'ont ou ne doivent avoir d'autre but que le bien des peuples. C'est pourquoy les Rois estoient appelez anciennement *bienfaiteurs*, comme cela paroît par ce passage remarquable de saint Luc, *& ceux qui sont les Maîtres des Nations, en sont appellez les bienfaiteurs.*

XIII. *Que demandes-tu davantage ?*) Pourquoi demandes-tu des louanges & des récompenses, puis qu'elles ne font point partie de ta bonne action ?

XIV. *Tu seras reçu dans la Raison universelle, qui est le principe des choses.*) C'est à dire dans le sein de la Divinité, qui renferme dans sa substance les idées, c'est à dire les modeles de tous les estres creéz & possibles, comme un Architecte renferme dans sa teste l'idée de la maison qu'il bâtit, & voila ce que Platon a entendu par

XV. Il y a plusieurs grains d'encens sur un même autel ; l'un tombe plutôt dans le feu , l'autre plus tard : mais c'est toujours la même chose.

XVI. En moins de dix jours ceux qui te regardent presentement comme une beste feroce , ou comme un finge , te regarderont com-

ses idées, que l'on condamne si souvent sans les connoître. Et ce qu'Antonin dit icy, qu'après nostre mort nous retournerons dans la Raison universelle, d'où nous avons esté tirez, se doit entendre comme ce que saint * Paul dit, *que Dieu le Pere s'est proposé de réunir dans la plénitude des tems toutes choses en Jesus-Christ & par Jesus-Christ, tant ce qui est au ciel, que ce qui est sur la terre.*

XVI. *Il y a plusieurs grains d'encens sur un même au-
tel.*] Nous sommes dans ce monde pour mourir, com-
me les grains d'encens sont sur un autel pour être brû-
lez. Cette comparaison me paroît fort belle & fort con-
venable, car nous sommes tous les victimes de la
mort.

XVI. En moins de dix jours ceux qui te regardent
présentement comme une bête féroce.] Antonin fait une
allusion manifeste à ce mot d'Aristote dans le 1. Liv. de
ses Politiques, *ἡ θεὸς ἡ ἄνθρωπος* ou une bête ou un
Dieux, voulant dire que les peuples sont incapables de
garder un juste milieu dans le jugement qu'ils font des
hommes, & sur tout des Princes, les regardant ou
comme des monstres ou comme des Dieux. Antonin
fit sans doute cette maxime dans une occasion, où par
quelques reglemens extraordinaires il avoit excité le
mécontentement du peuple. Il s'exhorte luy-même à
demeurer ferme & à ne point céder au murmure de ces
ignorans qui ne connoissent pas leur propre bien.

† *As* x *Ephes.* 1. 1.

XIX.

comme un Dieu, si tu retournes à tes maximes & que tu reprennes le culte de ta raison.

XVII. Ne fais pas comme si tu devois vivre encore des milliers d'années. La mort pend sur ta teste. Sois donc homme de bien pendant que tu vis, & que tu le peux.

XVIII. Combien de tems gagne celui qui ne prend pas garde à ce que son prochain dit, fait, ou pense : mais qui est attentif, à ce qu'il fait luy-même, afin de se rendre juste & saint ?

XIX. C'est un precepte d'Agathon, ne regarde point aux mœurs corrompues de ton prochain, mais va toujours ton chemin tout droit, & marche sur la même ligne, sans jamais t'en détourner.

XX. Celui qui est ébloüi par l'éclat de la reputation qu'il laissera après sa mort, ne se souvient pas que ceux qui parleront de lui, mourront bien-tost eux-mêmes ; que ceux qui viendront ensuite, mourront aussi ; & toujours de même, jusqu'à ce que sa memoire

passé.
XIX. *C'est un precepte d'Agathon.*] Il y a deux Poètes de ce nom ; un Tragique, & un Comique. Je croy que le mot qu'Antonin rapporte, est du premier de celui que Platon fait parler dans son Banquet.

Ne regarde point aux mœurs corrompues de ton prochain.] Ce precepte est fort sage. La plupart des hommes prennent pour un pretexte de relâchement dans leur conduite les mœurs corrompues de leur prochain. Il faut aller son chemin tout droit, pour éviter ce piège.

XX. Car

passant successivement par des hommes entêtez & qui meurent en admirant, soit entièrement abolie. Mais supposons que ceux qui te loueront soient immortels, & que ta réputation soit immortelle : que cela te fait-il, je ne dis pas quand tu es mort, mais pendant tout le temps même que tu es en vie ? Car qu'est-ce que la louange seule & considérée sans une certaine utilité qui en revient ? Renonce donc, pendant qu'il est encore temps,

à
XX. *Car qu'est ce que la louange seule & considérée dans une certaine utilité qui en revient ?*] Les Stoïciens mettoient la louange entre les choses indifferentes : mais ils partageoient ces choses indifferentes en deux classes, en choses éligibles & en choses rejettables, & ils mettoient la louange dans le premier rang. Mais comme ils faisoient encore trois classes de ces choses éligibles, la première des choses éligibles par elles-mêmes ; la seconde des choses éligibles à cause de leur utilité, & la troisième de celles qui le sont par l'un & par l'autre, ils n'étoient pas bien d'accord dans lequel de ces trois derniers rangs ils devoient placer la louange. Antonin se moquoit de ces vaines subtilitez, & sans entrer dans toutes ces disputes, qui ne sont bonnes que pour l'Ecole, & point du tout pour la conduite de la vie, il ne faisoit aucune cas de la louange. Car si elle n'est éligible que pour son utilité, ce n'est donc plus elle qui est bonne, c'est le bien qui en revient. Or le sage ne fait dépendre son bien que de luy-même. Voilà quelle étoit la pensée de cet Empereur. Aujourd'hui nous devons regarder les louanges comme les fruits des vertus, lesquels produisent les mêmes vertus dans ceux qui nous louent. Or seulement pour l'édification de nostre prochain que nous devons les aimer.

*Renonce donc pendant qu'il est encore temps à ce vaine
pre.*

à ce vain present de la nature, pour t'attacher deormais à quelque chose de plus solide & de plus parfait.

XXI. Tout ce qu'il y a de beau, est beau par luy-même, il renferme & contient en soy toute sa beauté, sans que la louange en fasse aucune partie. La louange donc ne rend ni pire ni meilleur ce qui est loué. Ce que je dis là s'étend sur toutes les choses qu'on appelle vulgairement belles, comme sur les choses materielles & sur les ouvrages de l'art. En effet; tout ce qui est véritablement beau, n'a besoin d'aucune autre chose, non plus que la foi, la verité, la charité & la modestie. Car qu'y a-t'il là que la louange embellisse, ou que le blâme

present de la nature.] Ce passage est corrompu dans le texte. Si le sens que j'ay suivi est le bon, Antonin appelle la louange *un vain present de la nature*, parce qu'elle n'est qu'un son inutile, un bruit de langues qui ne sert qu'à flatter & à nourrir nostre orgueil, sans rien ajouter à la beauté de la chose qu'on loue, comme il le prouve dans l'article suivant. Et cela me paroît fort beau. On a pourtant lu ce passage d'une autre maniere, & on en a tiré ce sens, qui n'est pas à rejeter: *Tu renonces mal à propos pour elle (pour la louange) au present que la Nature (Dieu) t'a fait, (de pouvoir trouver ton bonheur en toy-même) quand tu fais dépendre ta felicité des discours des autres.* Mais je croy qu'il ne seroit pas difficile de faire voir que de la maniere dont on lit le texte, on ne conserve point le stile d'Antonin, & qu'on s'éloigne du genie de la langue Greque.

blâme puisse gâter ? Une émeraude , pour n'être pas louée , en est elle moins belle ? N'en est-il pas de même de l'or , de l'yvoire , de la pourpre , d'une épée , d'une fleur & d'un arbrisseau ?

XXII. Si les ames demeurent après la mort , comment l'air peut-il les contenir depuis tant de siècles ? Mais je te réponds : Comment la terre peut-elle contenir tous les corps qui y sont enterrez ? Comme les corps , après avoir esté quelque temps dans le sein de la terre . se changent & se dissolvent pour faire place à d'autres : de même les ames qui se sont retirées dans l'air , après y avoir esté un certain

XXII. Si les ames demeurent après la mort , comment l'air peut il les contenir ? Quand les hommes sont abandonnez à leurs propres lumieres , & qu'ils n'ont pas de principes seurs pour regler leurs veuës & leurs connoissances , il est impossible qu'ils ne tombent dans des absurditez infinies. Tour ce qu'Antonin dit icy , marque parfaitement l'ignorance où les plus sages Payens estoient sur la nature de l'ame & sur son état après la mort. Il est bien vray , selon leurs principes , que tous les corps estant tirez de la matiere universelle , & les ames venant de l'Esprit universel , comme ils le croyoient , ni les corps , ni les ames ne peuvent jamais excéder la totalité qui les produit. Autrement , les uns & les autres seroient comme la fumée qui occupe bien plus d'espace que le feu d'où elle sort. Mais leurs principes mêmes sont faux , comme on l'a déjà vû. Il n'y a que la matiere qui puisse occuper de lieu ; les ames n'en occupent point.

*Tout de même , les ames qui se sont retirées dans l'air ,
après*

tain terme, se changent, s'écoulent, s'enflamment, & sont reçues dans la Raison universelle; & de cette maniere elles font place à celles qui leur succèdent. Voila ce qu'on peut répondre, en supposant que les ames subsistent après la mort. D'ailleurs on peut rendre cela sensible, non seulement par l'exemple des corps qu'on enterre, comme je viens de dire, mais encore par la quantité prodigieuse d'animaux qui sont mangés tous les jours par les autres animaux & par nous-mêmes. Car considere la quantité qui s'en consume, & qui est comme enterrée dans les entrailles de ceux qui s'en nourrissent; Cependant un même lieu suffit pour les recevoir, parce qu'il les convertit en sang & en leurs parties aériennes & ignées.

XXIII. Quelque moyen de connoître la verité de chaque chose? C'est de la diviser en sa matiere & en sa forme.

XXIV.

après avoir esté un certain temps.] Antonin suit icy le sentiment de certains Philosophes, qui croyoient qu'après la mort l'ame se retiroit dans l'air, pour y estre purgée & lavée des taches qu'elle avoit contractées pendant qu'elle avoit habité le corps, & qu'ensuite elle estoit reçue dans le Ciel & réunie à la Divinité.

En supposant que les ames subsistent après la mort.] Car les Philosophes les plus éclairés ne parloient de l'immortalité de l'ame qu'avec beaucoup de doute & d'incertitude. Ils ne paroissoient pas tant la croire, que la souhaiter.

XXIII. C'est de la diviser en sa matiere & en sa forme.]

Par

XXIV. Il ne faut point s'écarter , ni se laisser emporter au torrent ; mais il faut suivre toujours la justice dans ses mouvemens , & la verité dans ses opinions.

XXV. O Univers ! tout ce qui t'accommode , m'accommode ; tout ce qui est de saison pour toy , ne peut estre pour moy ni prématuré ni tardif. O Nature ! tout ce que tes saisons m'apportent , je le trouve un fruit délicieux. Tout vient de toy , tout est en toy : & tout retourne à toy. Quelqu'un dit dans une Tragedie ; *O chere ville de Cecrops ?* Et toy , ne diras-tu point : *O chere ville de Dieu !*

XXVI.

Par la forme les Stoïciens entendoient l'esprit de la Nature , la Cause efficiente , c'est à dire Dieu , qu'ils établis , soient tellement mélé & confondu avec la matiere , qu'il n'en pouvoit estre séparé : comme si Dieu estoit dans le monde de la même maniere que l'ame est dans le corps. Mais sans tomber dans cette erreur grossiere des Stoïciens , qui est si contraire à la Verité éternelle , qui nous apprend que Dieu estoit avant que le monde fust , & qu'il a fait le monde , nous pouvons entendre simplement les paroles d'Antonin , & diviser chaque chose en sa matiere , c'est à dire en ce qu'elle est par son essence ; & en sa forme , c'est à dire en ce qu'il la détermine à estre plutôt cela que cela , soit que sa forme soit naturelle ou artificielle , simple ou composée.

XXV. O Nature ! tout ce que tes saisons m'apportent.] Car la Nature n'a pas moins ses saisons différentes , que l'année. Les saisons de la Nature sont l'enfance , la jeunesse , la vieillesse , &c.

Et toy ne diras tu point : O chere ville de Dieu !] Car tout homme persuadé que ce monde est la Ville de Dieu .

XXVI. Democrite a dit : *Fais peu de chose, si tu veux estre tranquille ;* mais n'auroit-il pas esté mieux de dire : Fais toutes les choses nécessaires , & tout ce que la raison demande d'un homme né pour la société , & comme elle le demande ? Car on trouve là tout ensemble , & la tranquillité qui vient de faire le bien , & celle qui vient de faire peu de chose. En effet , si de tout ce que nous disons & que nous faisons , nous retranchions , ce qui n'est point nécessaire , nous aurions & plus de tems & moins de chagrin. C'est pourquoi sur chaque chose il faut se demander : Cela n'est-il point du nombre des choses non nécessaires ? Or il faut retrancher non seulement les actions inutiles , mais aussi les pensées : car les pensées inutiles étant retranchées , les actions superflues le sont aussi.

XXVII.

Dieu , fera convaincu que tout ce qui luy arrive , est pour son bien , & le recevra sans murmure.

XXVI. *Democrite a dit : Fais peu de chose si tu veux estre tranquille ; mais n'auroit il pas esté mieux !*] Antonin avoit raison de corriger ce mot de Democrite , qui ne portoit pas tant l'homme à faire le bien , qu'à demeurer dans la non chalance & dans la paresse , qui est la source ou la nourrice de tous les maux. Ce chapitre est admirable.

Non seulement les actions inutiles , mais les pensées.] Sous le mot *d'actions* Antonin comprend aussi les paroles , qui sont les productions de la pensée. JESUS-CHRIST nous dit dans S. Mathieu , que nous rendrons

XXVII. *Essaye comme tu te trouveras de mener la vie d'un homme de bien ; je veux dire d'un homme qui se plaît aux choses que la nature luy envoie, & qui se contente de faire des actions justes, & de posséder son esprit en paix.*

XXVIII. *Tu as vû ces choses là ; voy encore celles cy. Ne te trouble point, mais sois simple. Quelqu'un a-t-il peché contre toy ? c'est sur son compte. T'est-il arrivé quelque mal ? prens courage. Tout ce qui t'arrive, t'estoit destiné par la nature universelle. En un*

drons compte de toutes les paroles inutiles que nous aurons dites.

XXVII. *Essaye comme tu te trouveras.*] Antonin favoit fort bien que l'homme est naturellement porté au mal, & opiniâtre. C'est pourquoy il ne dit pas, *Sois homme de bien* ; c'est luy en demander trop, & luy imposer d'abord une trop dure servitude ; il se contente de luy dire, *essaye*, ç'en est assez ; essayons, Dieu fera le reste.

XXVIII. *Tu as vû ces choses là, voy encore celles cy.*] On n'a pas bien compris le sens de ces paroles. Antonin repasse en luy-même tous les maux qui lui estoient arrivez, afin que cette pensée le portât à souffrir plus volontiers ce qui luy venoit d'arriver, ou qui pouvoit luy arriver dans la suite, & à quoy il se préparoit, afin que rien ne pût luy paroître nouveau.

Mais sois simple.) Il n'y a rien de si opposé à cette simplicité que demandoit Antonin, que le trouble & le desordre que causent dans l'ame toutes les passions.

C'est sur son compte.) C'est contre luy-même qu'il a peché, & non pas contre toy.

un mot, la vie est courte, & il faut profiter du present en suivant les regles de la raison & de la justice. Sois sobre dans le relâche que tu donnes à ton corps & à ton esprit.

XXIX. Le monde est ou un arrangement, ou une confusion & un desordre, & c'est pourtant toujours le monde : mais pourrois-tu t'imaginer qu'il y eût en toy un certain ordre & une certaine disposition, & qu'il n'y eût que desordre & que confusion dans cette vaste machine dont tu fais partie ? Sur tout puisque les choses les plus contraires y sont dans une entiere correspondance & dans une parfaite union.

XXX.

La vie est courte.) Pourquoi donc la consumer en plaintes & en regrets ?

XXIX. *Le monde est ou un arrangement.*] Ou le monde a esté sagement ordonné & disposé par la Providence, comme le soutiennent les Stoïciens & les Platoniciens, ou il est réglé par le hazard, selon le concours fortuit des atomes, comme les Epicuriens l'ont crû. Antonin va refuter le dernier sentiment par la fabrique de l'homme qui est un petit monde, où il y a un ordre admirable & un arrangement merveilleux.

Et c'est pourtant toujours le monde.] Antonin ajoute cela, pour rendre plus sensible l'absurdité de ce sentiment des Epicuriens, comme si l'arrangement & l'ordre pouvoient subsister avec le desordre & la confusion. Mais cela n'est pas si sensible en nostre langue, que dans le Grec & dans le Latin, où le mot, monde, signifie ordre, propreté, belle disposition de parties.

Sur tout, puisque les choses les plus contraires y sont dans une entiere correspondance.] Si le Monde n'estoit que

XXX. Il faut éviter sur toutes choses d'estre envieux; médifant, effeminé, opiniâtre, feroce, brutal, badin, lâche, faux, bouffon, trompeur & tyran.

XXXI. Si l'on est étranger dans le monde quand on ne fait pas ce qui y est, on ne l'est pas moins quand on ignore ce qui y arrive. Celuy qui refuse d'obéir à la Raison universelle & politique, c'est à dire à la Providence, est un esclave fugitif. Celuy qui a les yeux de l'esprit bouchés, est aveugle. Celuy-là est toujours pauvre qui n'a pas en luy-même tout ce qui luy est nécessaire & qui a besoin du secours d'autrui. Tu fais une apostume & un abcès dans le monde, quand tu te retires & te separes de la raison de la Nature universelle ;
&

que l'effet du hazard, jamais la contrariété des élémens ne pourroit estre vaincuë. C'est une demonstration.

XXXI. *On ne l'est pas moins quand on ignore ce qui y arrive.*] Ignorer ce qui arrive dans le monde, c'est estre surpris des accidens facheux qui surviennent, & refuser de s'y soumettre: car c'est une marque seure qu'on ne les avoit pas prévus.

Celuy qui refuse d'obéir à la Raison universelle & politique c'est à dire à la Providence.] J'ay expliqué la pensée d'Antonin, qui dit en un mot, *celuy qui fuit la raison politique*. Mais *fuir la raison politique* n'est pas intelligible en nostre langue. C'est refuser de se soumettre à la Providence, qui envoie à chacun ce qui luy convient. Voila pourquoy il l'appelle Raison *politique*; & c'est ce qu'il falloit faire entendre.

Tout ce qui luy est nécessaire.] Pour faire le bien avec
K 2 la

& tu t'en separes, quand tu prens mal & que tu reçois avec chagrin les accidens de la vie : car celle qui te les apporte : est la même qui t'a porté. Enfin celuy qui separe son ame de celle des autres citoyens, lesquelles ne doivent faire avec la sienne qu'une seule & même ame ; celuy là, dis-je, est dans cette grande Ville comme un membre inutile, & il rompt tous les liens de la société.

XXXII. Celuy-là philosophe sans tunique, couvert d'un simple manteau; celuy-cy philosophe sans livres. L'un demy nud dit, Je man-

le secours de la grace, sans laquelle tous ses efforts seroient vains.

Lesquelles ne doivent faire avec la sienne qu'une seule & même ame.] Puisque les Stoïciens, croyoient que l'ame estoit une partie de la Divinité, ils ne pouvoient pas s'empêcher de croire aussi que toutes les ames faisoient un seul & même tout avec la Divinité même. Cette erreur a esté refutée ailleurs.

XXXII. *Celuy là philosophe sans tunique.*] Antonin ôte icy aux hommes tous les vains pretextes qu'ils prennent pour s'empêcher de s'adonner à l'étude de la sagesse. L'un dit : *Je n'ay pas dequoy m'habiller* ; l'autre : *Je meurs de faim* ; celuy-là : *Je suis malade* ; celuy cy : *Je suis ignorant*. Excuses toutes frivoles. La nudité, la disette, la maladie & l'ignorance sont au contraire des motifs tres-puissans qui nous engagent à avoir recours à la Philosophie, puisque c'est le seul remede à tous les maux qui nous affligent.

Sans tunique.) Comme tous les Philosophes Cyniques.

Sans livres.] Antonin a peut estre égard à ce que fai-

manque de pain, & je ne laisse pas de philosopher; l'autre: Je manque de tous les secours que donnent les Sciences, & je philosophe pourtant toujours.

XXXIII. Aime le métier que tu as appris, & n'en fais point d'autre; du reste, passe ta vie tranquillement, comme ayant remis de tout ton cœur entre les mains de Dieu tout ce qui te regarde, & ne sois ni l'esclave des hommes, ni leur tyran.

XXXIV. Pense, par exemple, aux temps de Vespasien. Tu y verras tout ce que tu vois aujourd'hui; des gens qui se marient, qui ont des enfans, qui sont malades, qui meurent, qui font la guerre, qui celebrent des Fêtes, qui negotient, qui labourent la terre, qui flattent, qui sont arrogants, qui ont des soupçons, qui dressent des embûches, qui souhaitent la mort d'autrui, qui sont mécontents
faisoit Cleanthes, qui n'ayant dequoy acheter ni livres, ni papier, écrivoit les leçons de Zenon sur des coquilles & des os.

XXXIII. *Aime le métier que tu as appris.*] C'est pour s'empêcher de tomber dans l'inquietude qui fait que l'on n'est jamais content de sa condition. * *Que chacun demeure devant Dieu dans l'état auquel il a été appelé.*

Et ne sois ni l'esclave des hommes.] Nous ne devons être esclaves que de Dieu qui nous a rachetés. † *Vous avez été rachetés d'un grand prix, ne vous rendez point esclaves des hommes.*

* S. Paul aux Cor. 7. 24. † ibid.

tens, qui amassent des tresors, qui briguent le Consultat, qui aspirent à la Royauté, &c. Que sont devenus tous ces gens-là ? Ils ne sont plus. Descens ensuite aux temps de Trajan ; tu y verras encore la même chose. Les hommes de ce siecle-là sont morts aussi. Parcour de même tous les autres âges & toutes les autres nations, & voy combien de gens, après s'estre bien tourmentez pour parvenir à ce qu'ils desiroient, sont morts incontinent : & sont retournez dans les elémens d'où ils avoient esté tirez. Sur tout, il faut repasser dans ta memoire ceux que tu as connu toy-même, & que tu as vû s'attacher à des choses vaines, & negliger de faire ce qui estoit digne d'eux, & à quoy ils devoient s'attacher uniquement & y trouver toute leur satisfaction. Il est aussi tres-necessaire de se souvenir que l'application & le temps que l'on doit donner à chaque action ont leurs bornes & leurs mesures, selon la dignité des choses auxquelles on s'attache : car par se moyen tu n'auras jamais le déplaisir d'avoir donné à des choses legeres, & de peu de consequence, plus de temps qu'il ne falloit.

XXXV. Les mots qui étoient anciennement en usage, sont presentement inconnus, & ont besoin d'explication. Il en est de même des

*XXXV. Il en est de même des plus grands hommes des
siecles*

des noms des plus grands hommes des siècles passez, comme Camille, Cæson, Volesus, Leonatus, & quelque tems après, Scipion & Caton, ensuite Auguste même, & après cela encore Adrien & Antonin. Ils ont besoin de commentaires qui apprennent ce qu'ils ont esté. Car toutes choses sont caduques & perissables. Elles deviennent fabuleuses dans un moment & bien-tost après elles sont ensevelies dans un profond oubli. Quand je dis cela, je parle de ceux qui ont paru avec le plus d'éclat, & dont la gloire a attiré les yeux de tout le monde : car pour les autres, dès qu'ils ont expiré, ils sont oubliez entierement, & on n'en parle en aucune maniere. Mais quand même la reputation seroit immortelle, que seroit-ce ? Pure vanité. Qu'y a-t-il donc à quoy nous devons nous appliquer, & qui

me-

siècles passez.) Que cela est mortifiant pour ces hommes vains qui s'imaginent que la terre sera toujours pleine du bruit de leur nom. Ce nom devient bien-tost un mot barbare qu'on n'entend plus, & qui ne donne plus aucune idée.

Camille, Cæson, Volesus, Leonatus.] Voila des noms qui ne sont presque plus entendus sans Commentaires. Camille chassa pourtant les Gaulois de Rome. Cæson fut un des soutiens de la Republique. Volesus m'est inconnu : car il est icy parlé d'un homme qui estoit avant les Empereurs. Ce nom est sans doute corrompu. Leonatus fut un des principaux amis & des meilleurs Generaux d'Alexandre, dont il estoit même parent.

merite tous nos soins ? Cecy seulement ; d'avoir l'ame juste , de faire de bonnes actions , c'est à dire des actions utiles à la société ; de ne pouvoir dire que la verité ; & d'estre toujours en état de recevoir ce qui nous arrive ; & de l'embrasser comme une chose necessaire, connue, & qui vient de la même source & du même principe que nous.

XXXVI. Abandonne-toy volontairement à la Parque, & permets luy de filer ta vie comme elle voudra.

XXXVII. Tout passe dans un moment, & ce qui celebre, & ce qui est célébré.

XXXVIII. Considere toujours que tout se fait par le changement, & accoutume-toy à penser qu'il n'y a rien que la nature aime tant qu'à changer les choses qui sont pour en faire de nouvelles & de toutes semblables. Car on peut dire en quelque maniere que tout ce qui est, n'est que la semence de ce qui sera ; & toy tu ne penses qu'à la semence qu'on jette dans la terre : c'est estre trop ignorant & trop grossier.

XXXIX.

Connue.] Si elle est connue, elle ne doit donc rien avoir de surprenant.

XXXVIII. *Tout ce qui est, n'est que la semence de ce qui sera.*] Cette idée est belle. Ainsi quand nous mourons, c'est comme un germe qui commence à pousser, & qui va bientôt porter du fruit.

XL.

XXXIX. Tu vas mourir & tu n'as pas encore cette simplicité de cœur qu'il faut avoir ! & tu n'es pas encore sans trouble ! & tu ne t'es pas encore défait de l'opinion où tu es, que tu peux estre blessé par les choses extérieures ! & tu n'es pas encore doux & bien-faisant envers tous les hommes ! & enfin tu ne fais pas encore consister la véritable sagesse à faire des actions de justice & de piété !

XL. Sonde bien leur esprit, penetre bien leurs pensées, & voy ce qu'ils desirent & ce qu'ils craignent.

XLI. Ton mal ne vient point de ce que les autres pensent, ni du changement ou de l'alteration du corps qui t'environne. D'où vient-il donc ? de la partie qui juge qu'une telle chose est un mal : car, qu'elle ne juge pas seulement, & tout ira bien. Quoique le corps, qui est si près de cette partie qui juge,

soit

XL. Sonde bien leur esprit, penetre bien leurs pensées.] Ce precepte ne tend pas à nourrir & à exciter la curiosité. Antonin veut au contraire s'instruire à mépriser ce que les hommes pouvoient penser & dire de lui, & les jugemens qu'ils faisoient de toutes choses. Car les opinions & les exemples des autres n'ont que trop souvent la force de nous ébranler. Pour éviter donc ce malheur, & pour aller toujours son chemin, il ne faut que considérer leurs pensées & leurs attachemens, la vanité des choses qu'ils desirent, & la petitesse de celles qu'ils craignent. On aura honte de se soumettre à des hommes esprits.

XLI. Quoique le corps, qui est si près de cette par-

114 *Reflexions Morales de l'Emp.*

soit coupé, brûlé, ulcéré, pourri, elle doit pourtant se taire, c'est à dire qu'elle doit tenir pour constant, que tout ce qui peut également arriver à un homme de bien & à un méchant, ne peut estre ni bon ni-mauvais. Car tout ce qui arrive également à celuy qui vit selon la nature & à celuy qui viole ses loix, ne peut estre ni selon la nature, ni contre la nature.

XLII.

tie qui juge, soit coupé, brûlé, ulcéré, pourri, elle doit pourtant se taire.] Les Stoïciens ont poussé trop loin l'indépendance de l'ame, quand ils ont assuré qu'elle peut estre libre dans les tourmens. Cela seroit sans doute, si l'homme eust demeuré dans l'état où il estoit quand Dieu le forma. Tous ses sentimens auroient dépendu de sa volonté, & rien n'auroit pû l'inquieter ni le troubler dans la jouissance de son souverain bien. Mais depuis que par le peché du premier homme nous naissons tous corrompus, nostre esprit a perdu devant Dieu sa dignité & son excellence, & a esté malheureusement assujetti à toutes les infirmités du corps. C'est le prix du peché originel que les Philosophes ont ignoré. Il estoit juste aussi que ce qui avoit peché souffrit pour expier en partie son peché par ses douleurs & par sa penitence.

Tout ce qui peut arriver à un homme de bien & à un méchant, ne peut estre ni bon, ni mauvais.] Quoique cela soit vray au fond, neanmoins comme on ne peut parvenir à démêler cette verité que par de longues distinctions & de grands circuits, avant que tout cela soit fait, une douleur aiguë, ou une disgrâce ont détruit tous ses raisonnemens les plus suivis, & terrassé toutes ces preuves. La véritable Religion, qui est plus simple que toute la Philosophie, nous a enseigné une maniere plus

XLII. Pense continuellement que le monde est un animal composé d'une seule substance & d'une seule ame, & considere de quelle maniere tout se rapporte & se conforme à son seul sentiment, se meut & se regle par son mouvement seul, & comment toutes les choses qui subsistent, sont ensemble la cause de celles qui se font; enfin quel est l'assemblage & l'union de toutes ses parties.

XLIII. Tu es, comme disoit Epictete, une ame qui promene un mort.

XLIV. Il n'y a nul mal pour les choses qui sont dans le changement, comme il n'y a non plus aucun bien pour celles qui en naissent.

XLV. Le temps est un fleuve & un torrent impetueux. Dès qu'une chose paroît, on la perd

plus courte & plus naturelle, pour bien juger des biens & des maux. Les uns & les autres sont ce qu'on les appelle, mais Dieu a mis en nôtre puissance de leur faire changer de nature par l'usage que nous en faisons.

XLII. *Pense continuellement que le monde est un animal composé d'une seule substance & d'une seule ame.* Il a esté déjà parlé de cette erreur des Stoïciens, qui regardoient Dieu & le monde comme un seul corps animé. Cette erreur estoit apparemment venuë de ce qu'ils avoient lû dans les Prophetes, que Dieu remplissoit le ciel & la terre, mais ils l'avoient mal entendu.

XLIV. *Il n'y a nul mal pour les choses qui sont dans le changement.* C'est pour dire que la mort n'est pas un mal, ni la vie un bien par elles-mêmes, puis qu'elles sont reciproquement la cause l'une de l'autre, que la

perdaussi tost de veuë; & celle qui prend sa place, est entraînée avec la même rapidité.

XLVI. Tout ce qui arrive, est aussi ordinaire & aussi commun que les roses au Printemps & les fruits en Été. La maladie, la mort, la calomnie, la surprise enfin tout ce qui afflige ou qui rejouit les sots.

XLVII. Toutes les choses qui arrivent dans le monde, sont toujours unies & liées avec ce qui les a précédées. Il n'en est pas comme des nombres qui sont toujours entiers, & qui ne dépendent que de la nécessité toute seule. Elles ont entre elles une liaison raisonnable; & comme dans tout ce qui est, il y a un arrangement & une union qui lie toutes ses parties, de même dans tout ce qui se fait on ne trouve pas une succession simple & nue, mais une liaison merveilleuse & un admirable rapport.

XLVIII.

mort fait une naissance, & que la naissance produit une mort.

XLVII. *Car il n'en est pas comme des nombres qui sont toujours entiers.*] Cette comparaison est fort belle. Les nombres ne sont point liez les uns avec les autres: qu'on les ajoute, qu'on les ôte, ils sont toujours entiers & indépendans; ils subsistent par eux-mêmes, sans que d'autres les precedent ou les suivent. Mais ce qui arrive dans le monde, dépend nécessairement de la cause qui le produit, & est essentiellement lié avec elle. L'utilité que nous devons tirer de cette maxime, c'est d'estre persuadez que puisque tout vient de la Providence, & concourt à une seule & même fin, il n'est pas possible

XLVIII. Il faut que tu ayes souvent dans l'esprit ce mot d'Heraclite, Que la mort de la terre est de devenir eau; que la mort de l'eau, c'est d'estre changée en air, & que la mort de l'air, c'est d'estre converti en feu, & ainsi du contraire.

XLIX. Souviens-toy toujours de l'homme qui avoit oublié où son chemin le conduisoit.

L. Fais aussi incessamment cette reflexion, que la Raison universelle avec laquelle nous
avons

possible qu'il y ait rien de mauvais dans tout ce qui nous arrive.

XLVIII. *Il faut que tu ayes souvent dans l'esprit ce mot d'Heraclite, que la mort de la terre, c'est de devenir eau.*] Les Philosophes anciens & quelques modernes ont crû que les élemens se changeoient & se convertissoient les uns dans les autres. C'est une erreur, où ils ne sont tombez que parce qu'ils n'ont pas considéré les élemens dans leurs qualitez simples, & qu'ils ont pris des séparations pour des alterations & des changemens. Mais il ne faut pas examiner ce sentiment à la rigueur; il suffit qu'il y ait de l'apparence, & que l'œil puisse estre trompé. La morale qu'Antonin en veut tirer, est toujours fort bonne.

XLIX. *Souviens toy toujours de l'homme qui avoit oublié où son chemin, le conduisoit.*] Antonin fait sans doute allusion icy à quelque histoire ou à quelque fable connue de son temps, où l'on voyoit un homme, qui ayant oublié où il alloit, ne savoit où donner de la teste. C'est la veritable image de ceux qui ayant oublié que ce monde est un chemin où nous ne devons faire que passer pour aller au Ciel, s'y arrestent, sans sçavoir ni ce qu'ils font, ni où ils vont; & ressemblent justement à des hommes yvres, qui ne se souvenant plus du chemin de

avons le plus de commerce, & qui gouverne tout, c'est celle que nous combatons toujours opiniâtement; & que les mêmes choses que nous voyons arriver tous les jours, sont celles que nous trouvons les plus étranges.

LI. Il ne faut rien faire ni dire comme en dormant; & c'est pourtant ainsi que nous agissons & que nous parlons.

LII. Il ne faut pas recevoir les opinions de nos peres comme des enfans, c'est à dire par la seule raison que nos peres les ont euës & nous les ont laissées, mais il faut les examiner & suivre la verité.

LIII. Si quelque Dieu te disoit: Tu mourras demain, ou après demain tout au plus tard, à moins que tu ne fusses le plus lâche de tous les hommes, tu ne ferois pas grand cas de ce delai, & tu ne ferois pas plus aise que ce fût

leur maison, vont donner dans toutes les portes sans trouver la leur.

L. *C'est celle que nous combatons toujours opiniâtement.*] C'est la même verité, que la Religion nous apprend bien mieux que la Philosophie. *Caro enim concupiscit adversus spiritum.* * Notre chair combat incessamment contre le S. Esprit. Mais ce que les Philosophes n'ont point connu, c'est que le S. Esprit combat en même temps contre nostre chair, & nous donne la force de la surmonter & de la vaincre.

LII. *Il ne faut pas recevoir les opinions de nos peres comme des enfans.*] Cette obéissance aveugle & cette préoccupation sans connoissance sont toujours condamnable.

* S. Paul aux Gal. v. 17.

LIII.

fut après demain que demain même. Car quel seroit ce delay ? Fais donc de même presently, & ne conte pas pour grand-chose de vivre un grand nombre d'années plustost que de mourir demain.

LIV. Pense souvent combien de Medecins sont morts après avoir tant fait les vains pour avoir guéri quelques malades : Combien d'Astrologues qui, comme si c'estoit une chose bien merueilleuse, ont predit la mort d'une infinité de gens : Combien de Philosophes, qui ont tant écrit & disputé sur la mort & sur l'immortalité : combien de vaillans hommes ; qui en ont tué tant d'autres : Combien de Tyrans, qui comme s'ils eussent esté immortels, ont

LIII. *Et ne compte pas pour grand chose de vivre un grand nombre d'années, plustost que de mourir demain.*] Car la difference qu'il y a entre ces deux termes, est si petite, qu'elle ne merite pas seulement d'estre examinée par un homme qui ne doit penser qu'à l'éternité.

LIV. *Combien de Medecins sont morts après avoir tant fait les vains pour avoir guéri quelques malades.*] Cet Empereur reproche plus d'une fois aux Medecins leur vanité. Il faut avouer aussi qu'il faudroit qu'ils fussent bien sages, s'ils n'abusoient un peu des foiblesses que l'amour de la vie nous donne pour eux. Antonin se moque de cette vanité, qui n'est fondée que sur un art inutile à celui qui le professe, & il fait sans doute allusion au proverbe, *Medecin, guéris-toy toy-même.*

Combien d'Astrologues qui, comme si c'estoit une chose bien merueilleuse, ont predit la mort.] Antonin se moque aussi de l'Astrologie judiciaire, dont il fait finement

ont abusé avec une insolence & une fierté insupportable du pouvoir qu'ils avoient sur la vie des peuples qui leur estoient soumis: Enfin combien de villes entieres sont mortes; s'il m'est permis de me servir de ce terme, Helice, Pompeji, Herculanium, & une infinité d'autres. Passe de là aux hommes que tu as vus & connus successivement. Après avoir enterré leurs amis, ils ont esté enterrez eux-mêmes. Ceux qui ont enterré ces derniers ont reçu par d'autres mains le même office, & tout cela en peu de temps. En un mot, il faut avoir toujours devant les yeux les choses humaines; pour voir combien elles sont méprisables & passageres. Ce qui nâquit hier, n'est aujourd'huy qu'une Mummie, ou qu'un peu de cendre. Voila pourquoy il faut vivre conformément à la nature le peu de temps qui nous reste; & quand l'heure de la retraite sonne, se retirer paisiblement & avec douceur, comme une olive mûre, qui en tombant benoit la terre qui l'a portée, & rend graces à l'arbre qui l'a produite.

LV.

ment sentir le ridicule. En effet, c'est une chose bien merveilleuse que de predire la mort à des hommes qui ne sont nez que pour mourir.

Comme une olive mûre qui en tombant.] Cette comparaison est toute pleine d'une certaine douceur qui fait un veritable plaisir. Il y a bien de la noblesse & du naturel d'avoir ainsi donné du sentiment à l'olive. Antonin pretend

LIV. Sois semblable à un rocher que les ondes de la Mer battent incessamment. Il demeure toujours ferme, & méprise toute la fureur des flots. Que je suis malheureux, qu'une telle chose me soit arrivée ! Dis plutôt : Que je suis heureux que cela m'estant arrivé, je demeure pourtant inaccessible à la tristesse, & que je ne sois ni blessé de cet accident, ni épouventé de toutes les choses dont il me menace. La même chose pouvoit arriver à tout autre comme à moy : mais peut-être qu'un autre ne l'auroit pas supportée de même. Pourquoy donc appelles-tu plutôt cet accident un malheur, que tu n'appelles un bonheur extrême la disposition où tu es ? Appelles-tu un malheur de l'homme, ce qui n'est nullement contraire à la nature de l'homme ? ou crois-tu qu'une chose puisse estre contraire à la nature de l'homme, quand elle ne vient ni contre ses ordres, ni contre sa volonté ? Quelle est donc sa volonté ? Tu l'as assez apprise. Cet accident dont tu te plains peut-il t'empêcher d'estre juste, magnanime, temperant, sage, éloigné de la temerité, ennemi du mensonge, toujours modeste, libre, & d'avoir

tou-

tend donc que la mort, en quelque temps qu'elle vienne, n'est qu'une maturité, & par conséquent il n'estoit pas persuadé que personne püst mourir avant son heure ; comme Eliphas dit à Job en parlant de l'impie : *Il tombera comme le bouton de la vigne, & comme l'olive dans sa fleur.*

LVI.

12 *Reflexions Morales de l'Emp.*

toutes les autres vertus dans lesquelles la nature trouve tout ce qui luy est propre. Desormais donc dans tous les accidens qui pourroient te porter à la tristesse, souviens toy de cette verité, que ce qui t'arrive n'est point un malheur, mais que c'est un bonheur insigne que de le supporter courageusement.

LVI. Un secours bien vulgaire, mais cependant tres-utile pour faire mépriser la mort, c'est de repasser dans sa memoire tous ceux qui ont esté le plus attachez à la vie, & qui en ont le plus jouïy. Quel si grand avantage ont-ils donc eu sur ceux qui ont esté emportez par une mort prématurée? *Cæcidianus, Fabius, Julien, Lepidus*, & tant d'autres, après avoir assisté à une infinité de funeraïlles, ont eux-mêmes esté portez sur le bûcher. En un mot, l'espace qu'il y a de plus est peu de chose. Et encore, dans quelles miseres, avec quelles gens & dans quel corps le faut-il passer? Ne te fais donc pas une si grande affaire de la vie,

LVI. Un secours bien vulgaire.] Antonin veut dire que c'est un secours proportionné à la portée du peuple, & que tout le monde peut trouver de luy-même; au lieu que les secours que donnent les Stoïciens, sont plus difficiles & plus recherchez.

Cæcidianus, Fabius, Julien, Lepidus.] Tous gens qui avoient en une fort longue vie.

Dans quelles miseres, avec quelles gens,] & avec quel corps le faut-il passer?] Une seule de ces trois veritez devroit

vie, mais regarde à l'immensité du temps qui te precede & de celuy qui te suit. Dans cet abîme sans fond quelle différence mets-tu entre celuy qui a vécu trois jours & celuy qui a vécu trois siècles?

LVII. Va toujours par le plus court chemin. C'est celuy qui est selon la nature, & il est selon la nature de faire & de dire en toutes rencontres ce qui est le plus juste & le plus droit. Une telle disposition t'épargnera mille peines & mille combats; elle te delivrera de tous les tourmens secrets que causent inmanquablement la dissimulation & le faste.

RE-

vroit suffire pour nous détacher de la vie & pour nous la rendre ennuyeuse. Mais heureusement, ou malheureusement, nous faisons rarement de ces reflexions, quoique nous ayons tous fort grand sujet de les faire.

LVII. *De tous les tourmens secrets que causent inmanquablement la dissimulation & le faste.*] Antonin nous apprend icy les tourmens que causent ordinairement aux Princes une fausse politique & un soin de leur grandeur souvent malentendu : car c'est ce qui les tient dans une gehenne continuelle. Ce que j'ay traduit *dissimulation*, Antonin l'appelle *œconomie*; & par ce mot il entend les déguisemens qu'ordonne ce qu'on appelle la politique, qui ne permet pas aux Princes de paroître toujours ce qu'ils sont : *Vita Principum ficta & ostentationi parata.*

RE

REFLEXIONS MORALES DE

L'EMPEREUR
MARC ANTONIN.

LIVRE CINQUIEME.

- I.  E matin, quand tu as de la peine à te lever, qu'il te vienne incontinent dans l'esprit; Je me leve pour faire l'ouvrage d'un homme. Suis-je donc encore fâché d'aller faire une chose pour laquelle je suis né, & pour laquelle je suis venu dans le monde? N'ay-je donc esté formé que

REMARQUES SUR LE CINQUIEME LIVRE.

- I. **L** *E matin, quand tu as de la peine à te lever.*] Le mot grec que j'ay traduit *le matin*, signifie proprement la petite pointe du jour. C'estoit l'heure du lever des gens laborieux. Il n'y avoit que les lâches & les paresseux qui fussent au lit à six ou sept heures.

Elles

que pour me tenir bien chaudement étendu dans mon lit ? Mais cela fait plaisir. Tu es donc né pour te donner du plaisir, & non pas pour agir & pour travailler ? Ne vois tu pas les plantes, les oiseaux, les fourmis, les araignées, les abeilles ? Elles travaillent sans relâche à orner & à embellir leur état, & toi tu négliges d'embellir le tien. Tu ne cours point aux choses auxquelles la Nature t'a destiné. Mais aussi, me diras-tu, l'on a besoin de quelque repos. Je l'avouë : mais la Nature a mis des bornes à ce repos, comme elle en a mis au manger & au boire ; & toi tu passes ces bornes, tu vas au-delà de ce qui te suffit, & au contraire dans le travail tu demeures toujours en deçà. Cela vient de ce que tu ne t'aimes pas toi-même : car si tu t'aimois, tu aimerois ta propre Nature, & tu obéirois à ses ordres. Tous les autres ouvriers qui aiment leur métier, sechent & maigrissent sur leur travail, ils en perdent le boire & le manger, ils passent leur vie sans se baigner : & toi tu fais moins de cas de ta Nature qu'un tourneur n'en fait de son art, un danseur de sa danse, un avare de son argent, & un ambitieux de sa vaine gloire. Car tous ces

Elles travaillent sans relâche à orner & à embellir leur Estat.] Cette pensée m'a toujours plu, & je trouve fort agreable cette idée, que chaque chose, chaque espece ait sa Republique, son monde, sa police à part.

II. Qu'il

ces gens-là, des qu'ils sont une fois dans la passion, ils ne songent plus tant ni à manger, ni à dormir, qu'à aquerir & à augmenter ce qu'ils aiment. Les actions qui vont au bien de la société, te paroissent-elles donc plus méprisables & moins dignes de tes soins ?

II. Qu'il est aisé de chasser & d'effacer entièrement toute imagination fâcheuse & triste, & de se remettre d'abord dans une parfaite tranquillité !

III. Croy que tu dois faire & dire tout ce qui est digne de toy & selon ta Nature, sans te mettre en peine du reproche & du blâme que cela pourra t'attirer. Si une chose est bonne à faire ou à dire, rien ne doit t'en empêcher. Ceux qui te blâmeront, auront leurs vûës par-

II. *Qu'il est aisé de chasser & d'effacer entièrement.*] Cela est aisé à ceux qui connoissent leur veritable bien, & qui savent où le trouver.

III. *Sans te mettre en peine du reproche & du blâme que cela pourra t'attirer.*] L'infamie même ne doit pas nous rebuter de faire le bien. Seneque a fort bien dit : *Æquissimo animo ad honestum consilium per mediam infamiam tendam. Nemo mihi videtur pluris aestimare virtutem, nemo illi esse magis devotus, quàm qui boni viri famam perdidit, ne conscientiam perderet.* J'iray chercher de tout mon cœur à faire tout ce qui est honneste au travers de l'infamie même. Car personne ne me paroist avoir plus d'estime pour la vertu, & luy estre plus devoüé, que celuy qui pour sauver sa conscience a perdu la reputation d'homme de bien. C'est ce que dit saint Paul :

particulieres, & suivront leurs propres mouvemens. Tu n'y dois point faire d'attention, mais aller tout droit en suivant ta propre Nature & celles du monde: car pour l'une & pour l'autre il n'y a qu'un même chemin. •

IV. Je marche par le secours de la Nature, jusques à ce que je me repose en rendant l'esprit à celui de qui je l'ay reçu, & en tombant dans le même lieu d'où mon pere & ma mere ont tiré le sang dont ils m'ont formé, & ma nourrice le lait dont elle m'a nourri, & qui me fournit tous les jours depuis tant d'années les biens dont j'ay besoin; dans ce lieu enfin que je foule aux pieds, & dont j'ay abusé en tant de manieres.

V. Ne

Paul: † Nous montrons en toutes choses que nous sommes serviteurs de Dieu; par la bonne reputation, par les calomnies & par les loüanges.

En suivant ta propre nature & celle du monde.] Car l'une & l'autre viennent du même esprit, qui est tout en tous.

IV. *Et en tombant dans le même lieu d'où mon pere & ma mere.*] Parce que nous sommes de poudre, nous retournerons en poudre.

Dans ce lieu enfin que je foule aux pieds, & dont j'ay abusé en tant de manieres.] La douceur d'esprit d'Antonin paroît dans toutes ses idées. On ne peut rien voir de plus tendre ni de plus humble en même temps, que ce qu'il dit icy de la terre, en se reconnoissant presque indigne de la fouler aux pieds, & en avouant qu'il a abusé de ses presens en une infinité de manieres.

† 2. Cor. 6. 4. 8.

V. Ne

V. Ne peux-tu te rendre recommandable & te faire admirer par ton esprit? A la bonne heure. Mais il y a plusieurs autres choses sur les quelles tu ne saurois dire, *Je ne suis pas propre a cela.* • Fais donc paroître ce qui dépend uniquement de toy : la sincérité, la gravité, la douceur, la patience dans le travail, la haine des voluptez. Sois content de ta condition ; aye besoin de peu ; fuy le luxe, la bagatelle & les vains discours ; aye l'ame saine, libre & grande. Ne vois-tu pas que pouvant t'élever par tant de vertus, sans avoir aucun pretexte d'incapacité naturelle, tu demeures pourtant dans la bassesse, parce que tu le veux. Si la nature ne t'a pas esté favorable, est-ce une raison

V. *Ne peux tu te rendre recommandable, ni te faire admirer par ton esprit? à la bonne heure.*] Antonin travaille icy à guerir les hommes de l'abattement & du desespoir où ils sont ordinairement, quand ils ne reconnoissent point en eux de ces qualitez brillantes, qui font qu'on est estimé & recherché de tout le monde. Celuy-là est ou grand Poëte, ou grand Orateur, celui-cy grand homme d'Etat & grand Politique; un autre éblouit les compagnies par une beauté d'esprit & par une vivacité d'imagination qui luy font trouver des perles & des diamants où il ne paroît que du gravier & du sable; & moy je n'ay aucun de ces dons. Est ce donc là un si grand sujet de se décourager? Si nous pensions bien à l'usage que la plupart des gens font de ces qualitez qui attirent nostre envie, nous aurions honte de les desirer, & nous remercierions Dieu de ne nous les avoir pas données.

Si la nature ne t'a pas esté favorable.] C'est à dire, si elle

fon qui doit t'obliger de murmurer, d'estre avare, inconstant, flateur, bouffon, d'accuser & de maudire ton corps, & d'avoir toujours l'ame incertaine & flottante? Non en verité. Il y a long-temps que tu pourrois t'être délivré de ces foibleſſes; & ſi tu te connoiſſois peſant & de dure conception, il falloit tâcher de guérir ce défaut par le travail & par l'exercice, & ne pas s'y complaire & le négliger.

VI. Il y a des gens qui dès qu'il ont rendu quelque ſervice à quelqu'un, ſont très prompts à mettre en compte la grace qu'ils luy ont faite. Il y en a d'autres qui ne comptent pas véritable-

elle ne t'a pas donné les graces que tu voudrois avoir, eſt-ce une raiſon de négliger celles que tu en as reçues;

Et ſi tu te connoiſſois peſant & de dure conception: il falloit tâcher de guérir.] Après avoir conſolé l'homme affligé de ſa peſanteur, il luy reproche qu'il en eſt ſeul la cauſe, & qu'il dépendoit de luy de ſ'en défaire & de ſe guérir, ſ'il avoit voulu ſ'en donner la peine. En effet, il n'y a point d'homme ſi ſtupide & ſi groſſier, qu'un travail aſſidu ne poliſſe ou ne corrige au moins en partie.

** Eſt quadam prodire tenus ſi non datur ultra.*

Mais la pluſpart des hommes ne ſe plaignent des dons que la Nature leur a refuſez, que pour excuſer leur paresſe, & pour avoir un pretexte plus plauſible de demeurer dans l'aſſoupieſſement où ils ſont.

VI. *Il y a des gens qui dès qu'ils ont rendu quelque ſervice à quelqu'un.*] Ce partage de bien faicteurs en trois claſſes eſt très-bien fait. La premiere & la plus nom-

** Horat. Epiſt. 1.*

L

breuſe

ritablement les plaisirs qu'ils ont faits, mais qui regardent comme leurs debiteurs ceux qui les ont reçûs. Enfin il y en a d'une troisième espece, lesquels oublient & ne savent pas ce qu'ils ont fait; semblables à la vigne, qui produit des raisins & ne demande plus rien après avoir porté son fruit. Comme un cheval après avoir couru, un chien après avoir chaf-

breuse est de ceux qui mettent incontinent en ligne de compte le plaisir qu'ils ont fait, pour en estre payez dans la suite, & alors ce n'est plus en bienfait, c'est un prest ou plustost une usure, comme dit Seneque : *Turpis foeneratio est beneficium ferre. C'est une usure honteuse, que d'écrire sur son registre ses bienfaits.* Le seconde classe est de ceux qui ne les écrivent pas veritablement, & n'en attendent pas de recompense: mais qui prennent un autre chemin, où leur amour propre & leur orgueil trouvent mieux leur compte. Ils seroient fâchez d'en estre payez, & sont ravis de pouvoir toujours regarder comme leurs debiteurs ceux qu'ils n'ont obligez que pour avoir sur eux cet avantage. J'aimerois mieux les premiers. Enfin la troisième & la plus petite est de ceux qui oubliant les plaisirs qu'ils ont faits, en font toujours de nouveaux, dont ils perdent aussi tost la memoire, & si bien, qu'ils ne savent pas même qu'ils ne les savent pas, pour me servir d'un mot de Platon, qui me paroît avoir beaucoup de force. Mais ce n'est pas encore tout de faire du bien & de l'oublier, il faut en faire à tout le monde, sans jamais cesser, selon ce beau precepte de l'Ecclesiaste ; *Mitte panem tuum super transfontes aquas, quia post tempora multa inuenies illum. Fette ton pain sur le courant des eaux, parce que tu le retrouveras après plusieurs années.*

chassé, & une abeille après avoir fait son miel, ne disent point, j'ay fait du miel, j'ay couru, j'ay chassé, Un homme après avoir fait du bien, ne doit point prendre la trompette, mais il doit continuer, comme la vigne, qui après avoir porté son fruit, se prepare à en porter d'autre dans la saison. Il faut donc à ce compte estre du nombre de ceux qui font le bien sans le savoir? Sans doute. Mais selon tes principes, il faut savoir ce que l'on fait. Car c'est le propre de celuy qui suit les loix de la société, de savoir qu'il suit ces loix, & de vouloir même que celuy pour lequel il les suit, ne puisse pas l'ignorer. Ce que tu dis est vray: cependant pour peu que tu t'écarter de ce que je viens de dire, tu seras bien tost du nom-

Il faut donc à ce compte estre du nombre de ceux qui font le bien sans le savoir?] Ce sont des objections qu'Antonin se fait à luy-même, & ce dialogue réussit fort bien.

Et de vouloir même que celuy pour lequel il les fait, ne puisse pas l'ignorer.] Cela est vray quand il s'agit de l'édification du prochain, & de luy donner un bon exemple.

Mais pour peu que tu t'écarter de ce que je viens de dire.] Cela est certain. Il est si difficile de tenir le juste milieu & de garder la moderation nécessaire, en desirant que l'on connoisse que c'est nous qui avons fait cecy & cela, que bien-tost ce ne sera plus l'utilité de nostre prochain que nous aurons en veüe, mais la nostre.

nombre des premiers dont j'ay parlé : car ils ont aussi leurs raisons, qui ne manquent pas de vraisemblance. Mais si tu veux bien comprendre ce que je te dis, ne crains pas que cela te fasse jamais perdre aucune occasion de faire du bien.

VII. La priere des Atheniens estoit : *Jupiter, faites pleuvoir, je vous prie, faites pleuvoir sur les champs & sur les prez des Atheniens.* Ou il ne faut point prier du tout, ou il

Car ils ont aussi leurs raisons, qui ne manquent pas de vraisemblance.] Ces raisons estoient, qu'il y avoit de l'orgueil à ne vouloir pas qu'on reconnût nos bienfaits; que c'estoit faire plus de mal que de bien à ceux que nous privions du plaisir de nous témoigner leur reconnaissance; que tous les hommes estant nez pour s'aider les uns les autres, il falloit réduire ceux que nous obligions, à la nécessité de nous rendre le bien qu'ils avoient reçu. Enfin que c'étoit blesser la Loy & la Justice, que de vouloir qu'ils mourussent nos debiteurs. Raisons toutes plus subtiles que solides. Antonin y répond fort bien.

Ne crains pas que cela te fasse jamais perdre aucune occasion de faire du bien.] Voila tout ce qu'il y avoit à répondre à toutes les raisons qu'on pouvoit objecter. Que nostre prochain ne sache pas que c'est nous qui l'avons obligé, ou qu'il le sache & qu'il soit ingrat, cela n'empêche pas que nous ne puissions continuer de luy faire du bien. Il dépend de nous d'accomplir nostre charité, & c'est à quoy nous devons tendre.

VII. *Ou il ne faut point du tout prier, ou il faut prier de cette maniere, simplement & liberalement.*] Antonin louë les Atheniens de ce que leurs prieres estoient

il faut prier de cette maniere simplement & liberalement.

VIII. Comme on dit d'ordinaire, qu'Esculape ordonne aux malades d'aller à cheval, ou de se baigner dans l'eau froide, ou de marcher nuds pieds, on doit s'imaginer aussi que la Nature ordonne de même à ses enfans d'être malades, de perdre quelque membre, ou de faire quelque autre perte, & autres choses semblables. Car comme dans la premiere maniere de parler le mot *ordonne* signifie proprement *dispose & choisit les moyens les plus propres pour redonner la sante*, dans la derniere ce mot signifie la même chose. En effet la Nature

estoit generale, & que chacun d'eux ne prioit pas pour soy en particulier. En effet, c'est blesser l'amour que nous devons avoir pour notre prochain, que de borner nos prieres à nous-mêmes. La priere que notre Seigneur nous a donnée, est un modele parfait de la charité qui nous doit animer en ces occasions.

Simplement & liberalement.] Simplement, c'est à dire sans jalousie & sans envie; liberalement, c'est à dire pour tout le monde en general.

VIII. Comme on dit d'ordinaire, qu'Esculape ordonne aux malades d'aller à cheval.] Antonin veut prouver que les maux que Dieu envoie aux hommes, sont des remedes salutaires qui operent leur guerison. En effet, tous les malheurs qui nous arrivent, sont ou une medecine pour les malades, ou un exercice pour les sains; & c'est ce que la Religion nous enseigne encore mieux que la Philosophie. Ce chapitre est parfaitement beau.

ture choisit & dispose ce qui convient à chacun, parce qu'elle le juge propre à accomplir sa destinée. En disant *ce qui convient*, nous parlons comme les maçons, qui disent d'une pierre quarrée, qu'elle convient qu'elle s'ajuste bien dans un mur ou dans une pyramide, quand elle joint bien avec les autres. A tout prendre, il n'y a en toutes choses qu'une même symmetrie, qu'une même harmonie; & comme de tous les differens corps resulte la composition de ce monde, qui ne fait qu'un seul & même corps: ainsi de toutes les differentes causes resulte ce que l'on appelle la destinée, qui n'est qu'une seule & même cause. Les plus ignorans entendent fort bien ce que je dis, puisque dans
leur

[Ainsi de toutes les differentes causes resulte ce qu'on appelle la destinée, qui n'est qu'une seule & même cause.] Antonin explique fort bien ce que c'est que la destinée: *Nihil aliud est fatum, quam series implexa causarum.* Ce qu'on appelle la Destinée, n'est qu'une suite, un effet de plusieurs causes liées ensemble par la Providence, & elle n'est qu'une seule & même cause, qui est destinée à produire un tel ou un tel effet. Quand il dit qu'elle n'est qu'une seule & même cause, il veut exclure par là les causes accidentelles, que certains Philosophes vouloient allier avec la destinée. Car la cause qui est par soy; ne peut estre que déterminée, certaine, une & simple, au lieu que les causes par accident, s'il y en avoit, ne pourroient jamais estre unes, mais infinies & indeterminées, parce que plusieurs accidens entierement differens pourroient estre ensemble dans un même sujet.

leur langage ordinaire ils disent, *Sa destinée portoit cela*, c'est à dire, qu'une telle chose estoit portée à un tel, qu'elle luy estoit ordonnée. Recevons donc ces ordonnances, comme nous recevons celles des Medecins. Il ne laisse pas d'y avoir dans ces dernieres des choses fâcheuses & difficiles : mais nous les recevons avec joye dans l'esperance d'une prompte guérison. Aye donc autant d'empressement pour hâter la perfection & l'accomplissement des choses que la Nature a résolues, que tu en as pour le recouvrement de ta santé : reçois avec joye ce qui t'arrive, quelque fâcheux qu'il soit, parce qu'il aboutit à procurer la santé au tout dont tu fais partie, & qu'il entretient la prosperité & la felicité de Dieu même, qui ne l'auroit pas permis, s'il n'estoit utile à l'Univers. Or il n'y a point de nature qui souffre quoi que ce soit qui ne soit convenable à

sujet. Aussi Platon a défini la destinée *la Loy émanée de Dieu*, qui toujours suit & accompagne Dieu. C'est la Raison divine que rien ne peut ni empêcher, ni violer.

Et qu'il entretient la prosperité & la felicité de Dieu, même.] C'est encore une suite de l'erreur des Stoïciens, qui consideroient Dieu comme l'Ame de l'Univers, & qui l'enfermoient dans la matiere, & le rendoient en quelque maniere sujet à corruption, à dissolution & à alteration. Mais quoique ce sentiment soit ridicule & impie, & que Dieu soit si libre, qu'il n'a besoin d'aucune de ses creatures, qui ne peuvent rien contribuer à sa

à celuy qu'elle gouverne. Tu vois par là qu'il y a deux raisons principales qui doivent t'obliger à embrasser & à cherir tout ce qui t'arrive; La premiere, que cela t'étoit destiné & ordonné, que cela estoit fait pour toy, proportionné à toy, & comme annexé à toy de toute ancienneté par les causes premieres; & la seconde, qu'il contribué au bonheur, à la perfection, & si on l'ose dire, à la durée même de celuy qui gouverne tout. Car c'est mutiler ce tout, que de retrancher quoy que ce soit de sa connexité & de sa continuité, aussi-bien dans ses parties que dans ses causes; & tu en retranches autant qu'il est en ton pouvoir, tout ce que tu supports avec peine, & que tu voudrois empêcher.

IX. Ne

felicité, & moins encore à sa durée, nous ne laissons pas de pouvoir parler le même langage, en luy donnant un meilleur sens. En effet, nous pouvons dire que nos bonnes actions, nostre patience dans les maux, & nostre acquiescement aux ordres de Dieu entretiennent en quelque maniere sa felicité & sa gloire, puis qu'il a bien voulu faire consister l'une & l'autre dans l'obéissance que nous luy devons, & dans l'usage que nous faisons des précieux presens qu'il nous a faits.

Et si on l'ose dire, à la durée même.] Quoique ce mot soit impie dans le sens des Stoïciens, il peut estre orthodoxe dans nostre bouche. Car c'est en quelque maniere autant qu'il dépend de nous, détruire & aneantir Dieu, qu'il de luy desobéir, & de fermer les yeux à la lumiere de sa verité.

IX. Ne te dégoûte, ne te décourage, & ne t'impatiente point, lorsque tu ne réussis pas toujours à faire tout selon les regles de la droite raison. Au contraire; après qu'une chose t'aura mal réussi, recommence la de nouveau, & te prepare à voir tranquillement plusieurs infirmités pareilles. Aime de tout ton cœur ce que tu as entrepris, & ne retourne point à la Philosophie, comme les Ecoliers retournent chez leur Maître, mais comme ceux qui ont mal aux yeux, ont recours aux remèdes de l'éponge & des œufs, ou aux fomentations & aux cataplasmes: ainsi rien ne t'empêchera d'obéir à la raison, tu y acquiesceras en toutes manieres. Sur tout souviens-toy que la Philosophie ne demande de toi que ce que de-
man-

IX. *Ne te dégoûte, ne te décourage, & ne t'impatiente point.*] Antonin tâche icy de soutenir les hommes contre le découragement, où ils tombent, quand ils ne réussissent pas dans les efforts qu'ils font pour suivre la regle de la droite raison, c'est à dire, les preceptes de la Philosophie. Toutes nos infirmités ne doivent pas nous rebuter; & dans toutes nos chutes nous devons nous relever plus animez, comme cet Antée de la fable, qui tiroit de la terre de nouvelles forces dès qu'il la touchoit. Nous devons estre encore plus disposez à cela que les Payens: car nous sçavons que la vertu de Dieu s'accomplit dans nos infirmités, & que nous ne sommes jamais plus forts que quand nous sommes foibles.

Sur tout souviens-toy que la Philosophie ne demande de toi que ce que demande la nature.] Ce sage Empereur

mande la Nature, & toy tu voulois tout le contraire de ce qu'elle veut. Qu'y a-t-il de plus agreable? C'est ainsi que la volupté nous trompe sous un voile specieux. Mais prens-y bien garde; la grandeur d'ame, la liberté, la simplicité, la patience & la sainteté ne sont-elles pas mille fois plus agreables? Et quand tu auras bien pensé tous les avantages de la prudence, qui est la mere de la prosperité & de la seureté, pourras tu jamais rien trouver qui luy soit comparable.

X. Tou-

a raison de guérir icy les préventions où l'on est, que la Philosophie nous impose un joug fort pesant, & nous veut assujettir à des choses qui violentent la nature. Rien n'est plus faux. La veritable Philosophie & la Nature sont toujours d'accord, & la pratique des devoirs que l'une & l'autre nous imposent, est bien plus aisée que le chemin des vices, tout semé de fleurs qu'il nous paroît.

Et toy tu voulois tout le contraire de ce qu'elle veut.] C'est une grande verité. Ce n'est pas la nature qui nous violente, en nous imposant de certains devoirs; c'est nous qui la violentons, en l'assujettissant à nos desirs déreglez; & en la deshonorant par nos crimes.

Qu'y a-t-il de plus agreable?] C'est le langage que tiennent nos passions quand elles nous sollicitent pour nous porter au vice.

Et quand tu auras bien pensé tous les avantages de la prudence, qui est la mere de la prosperité & de la seureté.] Cet endroit est parfaitement beau. Antonin considere les qualitez dont il vient de parler comme les effets & les suites de la prudence, qui dépend toujours de nous. Si elle n'en dépendoit pas, ce seroit en vain que Jesus-Christ

X. Toutes choses sont si envelopées & si cachées, que la plupart des Philosophes, je dis même des plus habiles, ont assuré qu'on ne pouvoit les comprendre. Les Stoïciens se sont contentez de dire qu'on ne pouvoit les comprendre que tres-difficilement. D'ailleurs toutes nos conceptions sont sujettes à l'erreur : car où est celuy qui peut se vanter d'estre infallible ? De plus, tout ce qui peut faire en ce monde le sujet de nos recherches & de nos desirs, est vil & peu durable, & peut estre au pouvoir d'un infame débauché, d'une courtisane & d'un voleur. Il ne faut après cela que penser aux mœurs de ceux avec qui tu as à vivre, & dont on peut à peine supporter le plus honnête & le plus complaisant, pour ne pas dire qu'il n'y a presque personne qui puisse se

Christ nous auroit dit : † *Soyez prudens comme les serpens, & simples comme les colombes.*

X. *Toutes choses sont si envelopées & si cachées.*] Le but d'Antonin est de faire voir aux hommes l'erreur où ils sont, quand ils font consister leur souverain bien dans la science, dans les plaisirs, dans les richesses & dans le commerce du monde. La science n'est qu'obscurité; les richesses & les voluptez que foiblesse & entêtement; & le commerce du monde qu'un fardeau & qu'un ennuy.

Et peut estre au pouvoir d'un infame débauché, d'une Courtisane, ou d'un voleur.] Cela est admirable. Antonin donne par là en deux mots une regle seure pour faire connoître le veritable bien. C'est celuy qui ne

140 *Reflexions Morales de l'Emp.*

se supporter soy-même. Au milieu donc de tant de tenebres, de tant d'ordures, & de ce torrent continuel de la matiere, du temps & du mouvement, je ne vois pas ce qui peut mériter nos soins & nostre estime. Il faut au contraire en se consolant soy-même attendre la dissolution naturelle : mais il faut l'attendre sans impatience & sans chagrin, & trouver son repos dans ces deux reflexions ; l'une, qu'il ne m'arrive rien qui ne soit utile & conforme à la nature du Tout ; & l'autre, qu'il est en mon pouvoir de ne rien faire contre mon genie & mon Dieu : car il n'y a personne qui me puisse contraindre à violer ses ordres.

XI. A quoy me sert à present mon ame ? Voila ce qu'il faut se demander à toute heure & à tous momens. Fais aussi avec soin cette recherche, qu'est ce qui se passe presentement dans cette partie de moy-même qu'on appelle la partie principale ? Quelle ame ay-je presentement ? Est cel'ame d'un enfant, d'un jeune homme, d'une femmelette, ou d'un Tyran ?
Est-

peut estre au pouvoir des vicieux. Comment est-il possible que les hommes fassent tant de cas des choses qui tombent si souvent en partage aux plus mal honnêtes gens ?

XI. *A quoy me sert presentement mon ame.*] Ces demandes seules seroient capables de nous redresser, si nous étions capables de nous les faire & d'y répondre sans déguisement.

XII. 74

Est-ce l'ame d'un cheval ou d'une beste feroce ?

XII. Tu peux connoître à cecy ce que le peuple appelle des biens. Si quelqu'un s'est formé une idée des veritables biens, comme de la prudence, de la sagesse, de la vaillance & de la justice, il ne pourra jamais souffrir qu'on ajoûte à cette idée rien qui n'y soit conforme, & qu'on parle avec indignité de ces veritables biens. Mais s'il s'est fait une idée des biens du peuple, il entendra & recevra avec plaisir, comme une application heureuse, le mot du Poëte comique, *que celui qui les possede est si riche, & que tout est si propre chez luy, qu'il ne sait où aller pour les necessitez à quoy la*
na-

XII. Tu peux juger par cecy ce que c'est que le peuple appelle des biens.] Antonin donne encore icy une regle merveilieuse pour discerner les veritables biens d'avec les faux, d'avec ceux que le peuple appelle des biens. Les derniers sont ceux sur lesquels les honnêtes gens souffrent qu'on plaisante. Par exemple, si l'on parle des richesses, on rira volontiers, si l'on entend appliquer à ce sujet un vers d'Aristophane, qui dit dans une de ses Comedies, *que tout est si propre dans la maison d'un homme riche, qu'il ne sait où aller pour ses necessitez*. Mais si on faisoit une semblable application sur la vertu, sur la pieté, sur la sagesse, il n'y a personne qui n'en fût choqué, & qui ne se revoltât contre cette audace.

Le mot du Poëte Comique.] C'est ce vers d'Aristophane.

Ἀλλ' ἐν καθαρῷ πᾶσι ἀυχίσας τύχαι.

L 7.

Et

142 *Reflexions Morales de l'Emp.*

nature l'oblige ; & le peuple fait luy-même cette difference sans le savoir : car au premier cas cette application le choqueroit & luy feroit tres-désagréable : au lieu qu'au second, c'est à dire quand on parle des richesses, du luxe, de la gloire & de la fortune, elle le divertit, & il la reçoit avec joye, comme un bon mot plein de sel & de sens, & qui convient admirablement au sujet. Va après cela, & demande si l'on doit prendre pour des biens véritables & dignes de son estime, des choses auxquelles on peut appliquer avec grace le mot *ue je viens de rapporter.*

XIII. *Je suis composé de matiere & de forme. Comme ni l'une ni l'autre n'ont esté tirées du neant, elle ne seront jamais aneanties. Ainsi toutes ces parties seront converties par ce changement en une partie de l'Univers, & ensuite en une autre jusques à l'infini. C'est*
un

Et le peuple fait luy-même cette difference sans le savoir.] Le peuple connoit donc naturellement quels sont les véritables biens. Cela est vray. Mais comme c'est une connoissance aveugle & étouffée par les objets & par les passions, il ne peut ni s'y arrêter, ni les suivre.

XIII. *Je suis composé de matiere & de forme.]* La matiere, c'est le corps; la forme, c'est l'ame.

Ni l'une ni l'autre n'ont esté tirées du neant.] Car ils croyoient que l'ame estoit une partie de la Divinité. Aujourd'huy nous savons que Dieu n'a pas moins tiré du neant l'ame, que le corps & toute la matiere du monde,

un pareil changement qui m'a produit, moy & mes ancestres, en remontant jusques à l'infini : car rien n'empesche qu'on ne puisse parler de cette maniere, quoique le monde ait ses revolutions determinées & ses periodes fixes.

XIV. La raison & l'art de raisonner sont des facultez suffisantes à elles-mêmes & à toutes les operations qui en dépendent; elles partent de leur propre principe, & vont à la fin qu'elles se proposent. C'est pourquoy on a appellé leurs operations d'un mot qui signifie des † actions droites, c'est à dire, qui vont le droit chemin sans jamais s'en détourner.

XV. Il ne faut pas dire que rien appartienne à l'homme de tout ce qui ne luy convient pas entant qu'homme : car l'homme ne le
de-

XIV. *La raison & l'art de raisonner sont des facultez suffisantes à elles-mêmes.*] Antonin veut dire que la raison seule suffit pour faire le bien sans aucun secours des choses étrangères, qui ne servent au contraire qu'à la seduire & à la faire égarer.

XV. *Il ne faut pas dire que rien appartienne à l'homme de ce qui ne luy convient pas entant qu'homme.*] Il est étonnant que nous ayons tant de regles si seures pour discerner les veritables biens d'avec les faux, & que nous nous y trompions pourtant toujours. Les veritables biens sont ceux qui conviennent à l'homme entant qu'homme; qui sont attachez à sa nature; qui en sont des perfections, & qu'il ne sauroit mépriser sans honte. On ne peut dire cela ni des richesses, ni de la gloire, ni des voluptez. Ce sont donc de faux biens.

† Catorthoses

Il

demande point ; la nature de l'homme ne le promet point ; ce ne sont pas des perfections de la nature humaine ; ce n'est donc pas là que consiste la fin de l'homme , ni le bien qui remplit cette fin. Car s'il y avoit en cela quelque chose qui appartient à l'homme , il ne luy appartiendroit pas de la mépriser & de s'élever contre elle. Si c'estoient les veritables biens , on ne louëroit point ceux qui feroient profession de n'en avoir pas besoin , ni ceux qui s'en priveroient eux-mêmes en partie. Or nous voyons tout au contraire , que plus un homme se prive de ces sortes de biens , ou qu'il souffre plus volontiers que d'autres l'en privent , plus il passe pour vertueux.

XVI. Telles que seront les pensées dont tu t'en-

Il ne luy appartiendroit pas de la mépriser.] Car com-
medit fort bien Longin en étendant cette même pensée :
On ne peut pas dire qu'une chose ait rien de grand , quand
le mepris qu'on en fait , tient luy même du grand. Tel-
les sont les richesses , les dignitez , les honneurs , les Em-
pires , & tous les autres biens en apparence , qui n'ont
qu'un certain faste au dehors , & qui ne passeront jamais
pour de veritables biens dans l'esprit d'un sage , puis
qu'au contraire ce n'est pas un bien mediocre que de les
pouvoir mépriser. D'où vient aussi qu'on admire beau-
coup moins ceux qui les possèdent , que ceux qui les pouvant
posséder , s'en privent eux-mêmes , & les rejettent par pure
grandeur d'ame.

XVI. *Telles que seront les pensées dont tu t'entretiendras d'ordinaire , tel sera aussi ton esprit.] Cela ne*
 sau-

t'entretiendras d'ordinaire, tel sera aussi ton esprit : car nostre ame prend la teinture de nos pensées. Tâche donc de la nourrir & de l'imbiber toujours de ces reflexions, Par tout où l'on peut vivre, on peut bien vivre : on peut vivre à la Cour, donc on peut bien vivre à la Cour. De plus, chaque chose se porte vers l'objet pour lequel elle a esté faite. Là où elle se porte, c'est là qu'elle trou-

verroit estre autrement. Nous ne sommes que ce que nous pensons. C'est nostre seul & veritable caractère que nos pensées; & comme elles sont en nostre pouvoir, il dépend de nous d'estre ce que nous voulons. Longin dit en quelque endroit, que *pour parvenir au sublime, il faut toujours tenir son ame, pour ainsi dire, grosse d'une certaine fierté noble & genereuse.* Cela est encore plus vray & plus nécessaire pour parvenir aux vertus.

Donc on peut bien vivre à la Cour.] Antonin veut prevenir tous les vains pretextes dont il pourroit se servir pour excuser quelque espece de relâchement; & ces vains pretextes ne sont peut-estre encore aujourd'huy que trop ordinaires. Combien de gens y a-t'il, qui vivant assez bien dans la retraite, retombent dans la licence & dans le desordre quand ils sont à la Cour, & qui disent pour excuser ces chutes, la Cour n'est pas comme la ville ou la campagne; elle demande d'autres manieres & d'autres mœurs. On se rendoit ridicule, si on vouloit se distinguer des autres. Il faut suivre le torrent. Excuses vaines & frivoles.

De plus chaque chose se porte vers l'objet pour lequel elle a esté faite.] Il va prouver que les hommes sont nez pour se faire du bien les uns aux autres. Cette loy ne change pas quand on change de lieu. Elle est égale à la Cour, à la ville & à la campagne. Il faut donc leur fai-

trouve sa fin ; & où elle trouve sa fin , c'est-là qu'elle trouve son véritable bien & ce qui luy est propre. Le véritable bien de l'animal raisonnable , c'est donc la société : car il a esté déjà prouvé que c'est pour la société que nous sommes nez. N'est-il pas évident par là que les choses les moins parfaites sont pour les plus parfaites, & que les plus parfaites sont les unes pour les autres ? Les choses animées sont plus parfaites que les inanimées , & des animées , les raisonnables sont les meilleures.

XVII. C'est une folie que de vouloir des choses impossibles. Or est il impossible que les méchans n'agissent pas comme ils font.

XVIII. Il n'arrive jamais rien de fâcheux à personne que la nature n'ait disposé à le supporter. Les mêmes accidens arrivent tous les jours

faire du bien par tout. On ne peut leur faire du bien sans bien vivre , & par consequent , &c.

C'est donc la société.] C'est à dire ce lien qui unit les hommes & qui les oblige à se regarder tous comme un seul tout , dont les parties ne sauroient souffrir , sans que tout le corps souffre.

Les choses animées sont plus parfaites que les inanimées.] C'est pourquoy saint Augustin en quelque endroit de ses Ouvrages prefere même une mouche à la Lune & au Soleil.

XVIII. *Il n'arrive jamais rien à personne que la nature n'ait disposé à le supporter.*] Antonin veut porter les hommes à la patience dans les maux par trois raisons tres-solides. La première , que la Nature leur a donné les forces nécessaires pour les supporter. La seconde , que

jours à des gens qui ignorent que cela leur soit arrivé, ou qui en le supportant veulent montrer leur fermeté & leur grand courage, & qui demeurent comme insensibles & immobiles aux plus grands coups. C'est donc une honte que l'ignorance & la vanité ayent plus de force que la prudence.

XIX. Les choses n'ont en aucune maniere la force de toucher nostre ame. Elles ne trouvent point de chemin qui les y conduise, & ne peuvent ni la changer, ni l'ébranler. C'est elle seule qui se change & qui s'ébranle, & tous les accidens sont pour elle ou bons ou mauvais, selon la bonne ou la mauvaise opinion qu'elle a d'elle-même.

XX. En un sens l'homme nous doit estre fort cher, entant que nous sommes obligez plus

que beaucoup de gens sentent tous les jours les mêmes accidens sans s'y prendre garde ; & la troisieme, que la plupart des hommes souffrent souvent des choses plus difficiles par ostentation & par vanité.

XIX. *Et tous les accidens sont pour elle ou bons ou mauvais, selon la bonne ou la mauvaise opinion qu'elle a d'elle-même.*] Il semble qu'Antonin auroit dû écrire, *selon la bonne ou la mauvaise opinion qu'elle en a elle-même.* Mais ce qu'il a mis est bien plus fort, & marque la source & la cause de nos jugemens. Nous jugeons differemment des choses, selon que nous avons bonne ou mauvaise opinion de nous.

XX. *En un sens l'homme nous doit estre fort cher.*] Antonin nous enseigne icy les sentimens que nous devons avoir pour les méchans. Comme le vice n'empê-

che

de luy faire du bien & de le souffrir. Mais comme il y en a plusieurs qui nous empeschent de faire des actions qui nous sont les plus propres, en ces sens-là l'homme devient pour moy une de ces choses indifferentes, comme le Soleil, le vent, les bestes, qui ont aussi la force d'empeschcr une action, mais qui n'en sauroient empeschcr ni l'intention, ni le dessein, à cause de l'exception que nous avons faite en formant ce dessein, & du changement auquel nous avons recours : car nostre pensée change, & convertit d'abord en ce que nous avons dessein de faire, ce qui nous empêche de le faire : de sorte que l'obstacle même devient la matiere & le sujet de nostre action ; & ce

che pas qu'ils ne soient hommes, nous devons toujours avoir pour eux de la charité. Mais ils sont méchans, & ils nous empêchent souvent de faire le bien que nous voudrions. En cette qualité ils ne meritent tout au plus que nostre indifference. Il faut les traiter comme le vent, le Soleil, la pluye, qui peuvent bien retarder ou empêcher une action, mais qui ne sauroient nous en arracher ni l'intention, ni le dessein. Cette maxime est tres-belle. On peut voir le chap. 1. du liv. 1 v.

Mais qui n'en sauroit empêcher ni l'intention ni le dessein.] Si les méchans pouvoient nous ôter l'intention de faire le bien, nous ne pourrions jamais les trop haïr : mais comme cela n'est pas en leur pouvoir, & qu'au contraire ils ne peuvent nous ôter une occasion de faire du bien, sans nous en fournir en même temps une autre, nous ne devons avoir pour leur malheur que de la compassion, & pour leurs efforts que de l'indifference.

ce qui nous fermoit le chemin, nous sert de chemin.

XXI. Honore ce qui est de plus excellent dans le monde. C'est ce qui se sert de tout & qui gouverne tout. Honore aussi ce qui est de plus excellent en toy ; il est de même nature que le premier : car c'est ce qui se sert de toutes les parties dont tu es composé , & qui gouverne ta vie.

XXII. Ce qui ne nuit point à la ville , ne nuit point aux citiens. Quand donc tu crois qu'on t'a fait tort , sers-toy de cette règle pour le connoître : Si la ville n'est point offensée , je ne le suis pas non plus ; & si elle ne l'est pas , il ne faut donc pas se fâcher contre

XXII. *Ce qui ne nuit point à la ville , ne nuit point aux citiens.*) Par ce mot de *ville* il entend le monde , pour l'utilité duquel tout se fait : de sorte que ce qui semble nuire à une partie , sert au tout.

Et si elle ne l'est pas , il ne faut donc pas se fâcher contre celuy qui ne l'a pas offensée.] Antonin ne dit cela que des injures particulieres , où la justice ne demande point de reparation , & qui ne détruisent pas la seureté des particuliers. Car en ce cas les Stoïciens pretendoient , comme nous , qu'on devoit punir les méchans par charité , tant pour eux-mêmes , afin de les corriger , que pour les autres , afin de les empêcher ou d'être toujours exposez aux mêmes violences , ou de se laisser corrompre eux-mêmes par l'esperance de l'impunité. Aussi n'est-ce jamais pour le passé qu'on les punit (car le passé ne se repare point) c'est pour prevenir les suites de leurs mauvais exemples.

tre celui qui ne l'a pas offensée. Car en quoy consiste cette offense, & qu'est-ce que c'est ?

XXIII. Pense souvent à la rapidité avec laquelle toutes choses sont emportées, & nous échapent, tant celles qui sont déjà, que celles qui se produisent. Car la nature est comme un fleuve qui coule toujours. Ses operations souffrent de continuel changemens ; & les causes dont elle se sert, passent par d'innombrables vicissitudes. Il n'y a presque rien de permanent de tout ce qui est près de toy, & le passé d'un côté, & l'avenir de l'autre, tout cela est un abîme infini & impenetrable, ou tout se perd. N'est ce donc pas estre fou, que

Car en quoy consiste cette offense, & qu'est-ce que c'est ?] Voila la preuve de ce qu'il a dit, que la ville n'estoit point offensée. En effet, quelque grande que soit l'offense que nous croyons avoir reçue : si on l'examine bien, on trouvera que c'est moins que rien par rapport au monde.

XXIII. *Il n'y a rien de permanent de tout ce qui est près de toy. Le passé d'un côté, & l'avenir de l'autre; tout cela est un abîme infini, où tout se perd.*] La plupart des Stoïciens soutenoient qu'il n'y avoit pas de present ; que tout estoit ou passé ou futur, & que ce que nous appellons *present*, n'estoit, à proprement parler, que la fin du passé & le commencement du futur, sans que rien subsistât au milieu. Opinion extravagante, & qui abollissoit le temps. Antonin ne tombe pas dans ce ridicule. Il se contente de marquer la rapidité du present, en l'appellant *ce qui est près de nous*, parce qu'il n'est pas plu-

que de s'enorgueillir, ou de s'affliger pour des choses perissables ? Se plaint-on d'une legere incommodité, qui ne doit durer qu'un moment ?

XXIV. Quelqu'un a peché contre moy. C'est son affaire. Il a ses mœurs & ses manieres ; & moy j'ay ce que la Nature, nostre commune mere, veut que j'aye, & je fais ce qu'elle veut que je fasse.

XXV. Souviens-toy de toute la Nature, dont tu ne fais qu'une tres petite portion ; & de tout le temps, dont il ne t'a esté assigné qu'un moment fort court, & du destin, dont tu n'es qu'une fort petite partie.

XXVI. Que la partie principale de ton ame soit insensible aux mouvemens de la chair.

plûtoſt entre nos mains qu'il nous eſchape, & que ſortant d'un abîme, qui eſt le futur, il paſſe incontinent & ſe perd dans l'autre abîme, qui eſt le paſſé. Cette idée eſt belle, & meritoit bien d'eſtre miſe dans tout ſon jour.

XXV. *Et tu deſtin dont tu n'es qu'une fort petite partie.* Que cette expreſſion eſt forte & belle ! Nous ne ſommes qu'une tres-petite partie du deſtin, parce qu'il ne faut pour nous former & pour nous entretenir qu'une tres-petite partie des cauſes efficients & des principes dont la Providence ſe ſert pour former & pour entretenir toutes choſes. Cependant à voir l'orgueil des hommes & leur amour propre, on diroit que tout eſt pour eux, que tout ſe rapporte à eux, & que la Providence n'a qu'eux en vuë ; en un mot, qu'avec eux & en eux roule le deſtin de l'Univers.

XXVI.

de quelque nature qu'ils puissent estre, ou rudes, ou doux. Qu'elle ne se mesle point avec le corps : mais qu'en se renfermant en elle-même, elle empêche les passions de passer les limites des parties où elles régnerent. Que si par quelque sympathie elles parviennent jusqu'à l'esprit, à cause de l'étroite union qu'il a avec le corps, alors il ne faut pas tâcher de résister à un sentiment qui est naturel, il faut seulement que l'ame s'empêche de juger que ce sentiment est bon ou mauvais.

XXVII. Il faut vivre avec les Dieux ; & celui-là vit avec les Dieux, qui en toutes occasions leur fait voir son ame soumise à leurs ordres, & toujours prête à faire ce qu'ordonne le Genie que Dieu a donné à chacun pour guide & pour gouverneur, & qui n'est qu'une
ne

XXVI. *On rudes, ou doux.*] Aux mouvemens de la volupté ou de la douleur.

Elles parviennent jusqu'à l'esprit.] C'est à dire, jusqu'à la partie supérieure de l'ame, qui peut estre indépendante jusqu'à un certain point.

Alors il ne faut pas tâcher de résister à un sentiment qui est naturel.] Car ce seroit inutilement qu'on le voudroit faire.

XXVII. *Il faut vivre avec les Dieux.*] C'est ce que l'Ecriture appelle *marcher avec Dieu*. Comme quand elle dit d'Enoch, *Et ambulavit cum Deo* ; & *il marcha avec Dieu* ; c'est à dire il fut toujours soumis à ses ordres, il se laissa conduire par son Esprit, il vécut avec Dieu, en Dieu, & selon Dieu.

XXVIII.

ne partie de luy-même : car ce genie n'est autre chose que l'entendement & la raison.

XXVIII. Ne te fâche point contre celuy qui sent mauvais. Qu'y peut-il faire ? il est ainsi fait ; c'est une nécessité qu'une telle odeur sorte de son corps : mais il dit qu'il a la raison en partage, & qu'il depend de luy de se connoître & de se corriger. Tant mieux ; tu as aussi de la raison, tâche donc d'exciter sa raison par la tienne ; remontre luy ses defauts, donne luy des avis. S'il t'écoute, tu le guériras, & tu n'aura plus sujet de te mettre en colere.

XXIX.

XXVIII. *Ne te fache point contre celuy qui sent mauvais.*] Dans cette article Antonin condamne une injustice, dont presque personne n'est exempt. Car il n'y a rien de plus ordinaire dans le monde, que devoir des gens qui se fâchent contre certains defauts naturels de leurs amis, & qui n'ont pas la charité de les en avertir. C'est pourtant par là qu'il faudroit commencer avant que de se mettre en colere.

Mais il dit qu'il a la raison en partage.] C'est une raison qu'Antonin donne pour excuser la colere. Cet homme là se pique d'estre raisonnable & de se connoître : cependant il ne tâche pas de remedier à un defaut qui nous empoisonne tous. Il refute ensuite cette raison d'une maniere fort solide.

Tu as aussi de la raison.] C'est à celuy qui a sa raison le plus en main, s'il faut ainsi dire, à prevenir les autres, & à ne pas attendre qu'ils s'aperçoivent eux mêmes de leurs defauts, car c'est blesser la charité. *Eorum lumen de lumine accendas tuo.*

XXIX. N'imite ni les mœurs ni les manieres des Courtisanes, ni celles des Comediens.

XXX. Tu peux vivre icy dès aujourd'huy, comme tu veux vivre, quand tu seras près de mourir. Que si l'on t'en empêche, alors il t'est permis de cesser vivre. Mais ne meurs point comme ayant reçu quelque injure ou quelque mal; fors de la vie comme on sort d'une chambre ou il y a de la fumée; il y fume, je m'en vais. Penses-tu que ce soit si grand chose? Pendant que rien ne m'oblige à me retirer, je demeure libre: personne ne m'em-

XXIX. *N'imite ni les mœurs, ni les manieres des Courtisanes, ni celles des Comediens.*] On avoit confondu fort mal à propos cet article avec le suivant, & on lui avoit donné un sens tout à fait contraire à la pensée d'Antonin, qui veut dire, qu'il faut se garder de tomber dans la bassesse & la lâcheté, dans le faste, l'orgueil & l'enflure. Le premier est le vice des Courtisanes, & l'autre le caractère des Comediens, qui s'enflent pour prendre le ton des rolles qu'ils jouent. Dans l'un & dans l'autre il y a une dissimulation & une fausseté tres-indignes d'un homme, & sur tout d'un Prince.

XXX. *Tu peux vivre icy dès aujourd'huy, comme tu veux vivre quand tu seras près de mourir.*] La plupart des Courtisans font des resolutions de mieux vivre à la fin de leur vie, quand ils seront retirez & qu'ils auront quitte la Cour. Mais Antonin leur dit icy, qu'au milieu de la Cour ils peuvent commencer dès aujourd'huy cette nouvelle vie.

Alors il t'est permis de cesser de vivre.] C'estoit-là une des erreurs des Stoiciens & des Epicuriens.

XXXI.

m'empêchera de faire ce que je veux; & je veux ce que demande la nature d'un animal raisonnable & né pour la société.

XXXI. L'esprit de cet Univers est un esprit de société; il aime l'ordre & la raison; il a donc fait les choses les moins parfaites pour les plus parfaites, & il a lié & ajusté les plus parfaites les unes avec les autres. Tu vois par là qu'il a soumis & rangé chaque chose selon sa dignité, & qu'il a ajusté ensemble les plus excellentes par les liens d'une union & d'une complaisance mutuelle & reciproque.

XXXII. Comment t'es tu gouverné jusqu'à présent envers les Dieux, envers ton pere & ta mere, tes freres, ta femme, tes enfans, tes precepteurs, tes gouverneurs, tes amis,
tes

XXXI. *L'esprit de cet Univers est un esprit de société.*] Comme Dieu a fait le monde pour les hommes il a fait les hommes non pas pour eux-mêmes chacun en particulier, mais premierement pour luy, d'où découle leur premier devoir, qui est d'aimer Dieu, & ensuite il les a creés les uns pour les autres, d'où resulte leur second devoir, qui est d'aimer le prochain. Deux devoirs qui accomplissent la loy & les Prophetes.

XXXII. *Comment t'es tu gouverné jusqu'à présent envers les Dieux, envers ton pere & ta mere, &c.*] Je suis fâchée qu'Antonin n'ait ajouté *ses Sujets*. Car un bon Prince ne doit pas moins se demander compte de ce qu'il a fait à ses Sujets, que de ce qu'il a fait à ses enfans, à ses amis, à ses domestiques. Mais il est bien seur que s'il ne l'a pas exprimé, il l'a pensé.

156 . . *Reflexions Morales de l'Emp.*

tes courtisans & tes domestiques? Ne leur as-tu fait jusqu'à present aucune injustice, ni par tes paroles ni par tes actions? Retracer en ta memoire les travaux que tu as essuyez & toutes les peines que tu as souffertes, & pense que l'histoire de ta vie est complete, & que le service que tu avois à rendre en ce monde, est accompli. Combien de belles choses as-tu veuës? combien as-tu surmonté de plaisirs & de douleurs? combien de choses glorieuses as-tu méprisées? & à combien de méchans as-tu fait éprouver ta bonté?

XXXIII. Pourquoi des esprits ignorans & grossiers viennent ils troubler une ame savante & polie? Quelle est l'ame savante & polie? Celle

Et que le service que tu avois à rendre en ce monde, est accompli.] Voila un grand Empereur qui reconnoît & qui declare qu'il n'est dans cette vie que pour y rendre un service continuel.

Combien de belles choses as-tu vuës?] Antonin recommence son examen. C'est comme s'il disoit : *As-tu vu tant de belles choses en ce monde, que tu souhaites encore d'y demeurer?* On ne sauroit à mon avis trouver d'autre sens à ce passage.

Combien as-tu surmonté de plaisirs & de douleurs?] Car nous ne sommes dans ce monde que pour combattre en toutes manieres contre nos passions, pour mépriser la vaine gloire, & pour pardonner à nos ennemis.

XXXIII. Pourquoi des esprits ignorans & grossiers viennent-ils troubler?] Ce passage ne peut estre assez loué. Il est divin. Veritablement il ne plaira pas à cette espece de Savans qui ont employé toute leur vie à
aquérir

Celle qui connoît le commencement & la fin des choses, & qui est instruite de la Raison, qui penetrant toute la matiere, gouverne cet Univers durant tous les siècles par des periodes reglez.

XXXIV. Dans un petit moment tu ne feras qu'une poignée de cendre, qu'un squelete & qu'un nom, & non pas même un nom. Cependant quest-ce qu'un nom? un bruit, un son. Et toutes les choses dont on fait le plus de-

aquerir ce qu'on appelle les Sciences : mais il ne faut pas laisser de l'expliquer. Ce sage Empereur établit cette grande verité, qu'il n'y a qu'une seule science, qui est celle qui nous apprend à connoître Dieu, qu'il appelle *la Raison qui gouverne l'Univers*. Et comme ceux qui suivent les fausses sciences du monde, se moquent ordinairement de ceux qui s'attachent à celle-là, & n'oublient rien pour les seduire & les attirer; Antonin, qui avoit sans doute éprouvé leurs railleries, & résisté souvent à leurs efforts, s'adresse à eux avec indignation, & en les appelant *ignorans & grossiers*, il leur demande pourquoy ils viennent troubler & ébranler celui qui a choisi la bonne part? Et il fait une manifeste allusion à un beau mot d'Heraclite, qui se moquant de la vaste science d'Homere, d'Hesiode, de Pithagore, de Xenophanes, d'Hecatee, &c. soutenoit quelle ne servoit de rien pour la sagesse, qu'elle n'instruisoit pas l'entendement, & que la veritable science consistoit à connoître l'esprit qui gouverne le Monde.

XXXIV. *Et non pas même un nom.*] J'aime bien cette reprise. En effet, le nom le plus grand & le plus fameux est bien-tôt effacé de la memoire des hommes.

de cas en ce monde, que font-elles, que pourriture & que vanité? Elles sont comme les petits chiens qui caressent & qui mordent en même temps; ou comme de petits enfans de mauvaise humeur qui pleurent pour rien, & qui un moment après rient de même. La Foy, la Pudeur, la Justice & la Verité ont quitté la terre pour aller habiter dans le ciel, comme dit un * Poëte. Qu'est ce donc qui te retient icy? Sont-ce les objets sensibles? Mais ils sont muables, & n'ont rien de constant. Sont-ce les sens? Mais ils sont émouffez & prests à recevoir des impressions fausses. Est-ce le principe de vie, cet esprit qui t'anime? Mais ce n'est qu'une exhalaison & qu'une vapeur de ton sang. Est-ce le plaisir d'estre estimé parmi tes semblables? Mais ce n'est que vanité? Qu'attens-tu donc? Tu attens en repos ou ton extinction ou ton changement; & en attendant que cet heureux moment vienne, qu'as-

Elles sont comme les petits chiens.] Il veut dire que toutes ces choses sont toujours dans le changement, qu'elles n'ont rien de réel, & que les plaisirs qu'elles donnent, sont toujours mêlez de mille chagrins.

Tu attens en repos ou ton extinction, ou ton changement.] Ton extinction, si l'ame n'est qu'une espece de feu qui meurt lorsque nous mourons; ou ton changement, si elle est immortelle & qu'elle retourne à sa source, selon l'opinion des Stoïciens.

Et

qu'as-tu à faire ? à honorer & à benir les Dieux & à faire du bien aux hommes. Tout ce qui est hors des limites de ton corps & de ton esprit, ne t'appartient point, & ne te regarde point.

XXXV. Tu peux estre toujours heureux, si tu fais marcher droit & suivre la raison dans tes actions & dans tes pensées : car voici deux choses qui sont communes & à la nature de Dieu & à celle de l'homme & de tout animal raisonnable ; l'une, de ne pouvoir estre empêché par aucun autre estre, quel qu'il soit ; & l'autre, de trouver son bien dans les dispositions & dans les actions justes, & de terminer là ses desirs.

XXXVI. Si ce n'est point par ma mechanceté, ni par aucun effet de cette mechanceté, qu'une telle chose arrive, & que la société n'en soit

Et à faire du bien aux hommes.] Je n'ay pas exprimé icy les deux mots *καὶ ἀνέχεται αὐτῶν καὶ ἀπέχεται*, parce qu'ils m'ont paru déplacés. Je ne sai d'où ils peuvent estre. Je croirois volontiers qu'ils font seuls une maxime à part, & qu'Antonin a dit *ex abrupto*, comme il fait souvent. *Il faut souffrir ces sortes de gens, & s'empêcher de leur faire injure.*

XXXV. *Et à celle de l'homme, & de l'homme raisonnable.*] Il parle ainsi, parce que les Philosophes mettoient entre Dieu & l'homme des demons, des Heros, &c.

XXXVI. *Si ce n'est point par ma méchanceté, ni par aucun effet de cette méchanceté, qu'une telle chose arrive.*

soit point blessée, pourquoy me tourmenter ? En quoy la société peut-elle estre blessée ?

XXXVII. Ne te laisse pas temerairement emporter à tes imaginations. Donne à ton prochain tous les secours dont tu es capable & que tu luy dois. Et s'il a fait quelque perte en des choses indifferentes, garde-toy bien de croire qu'il luy soit arrivé un grand mal :
car

ve.] Dans tous les accidens les plus fâcheux il faut regarder seulement si nous nous les sommes attirés par nos crimes. Car en ceci il en faut gémir ; & si c'est sans aucune injustice de nostre part, il ne faut pas nous en mettre en peine. Que si nous souffrons pour la justice, nous devons en estre ravis.

En quoy la société peut-elle estre blessée.] Il n'y a que l'injustice qui puisse blesser cette société. L'impiété est comprise sous le mot d'injustice.

XXXVII. *Ne te laisse pas temerairement emporter à tes imaginations.]* La compassion est un sentiment de douleur que la misère de nostre prochain excite dans nos cœurs. Elle peut estre vicieuse en deux manieres : ou lors qu'elle n'est pas proportionnée à l'objet qui la cause, & qu'en se laissant emporter à son imagination échauffée & séduite, on prend pour mal ce qui ne l'est point ; ou lorsqu'elle ne produit pas les secours dont il a besoin. Les Stoïciens condamnoient cette compassion outrée & infructueuse ; & c'est sur cela qu'Antonin fait cette maxime, qui est toute pleine de sens & de raison.

Et s'il a fait quelque perte en des choses indifferentes.] C'est à dire en des choses que les Philosophes ne mettent ni au nombre des biens, ni au nombre des maux. Les Stoïciens pouvoient loin ces choses indifferentes : Car ils appelloient généralement de ce nom tout ce qui est hors de nous.

Car

car en cela il n'y en a aucun. Imite dans ces occasions la conduite de ce bon vieillard qui en s'en allant demande à son petit enfant sa toupie, sachant bien que ce n'est qu'une toupie.

XXXVIII. Que fais-tu donc dans cette Tribune aux harangues avec tes beaux discours & tes oraisons funebres, mon ami, ne te souviens-tu plus de ce que c'est? Je m'en souviens fort bien, mais je voy que ces choses

Car il n'y en a aucun.] Ce n'est pas la perte qu'il a faite qui le fait crier, mais l'opinion, qu'il en a.

Imite dans ces occasions la conduite de ce bon vieillard, qui en s'en allant demande à son petit enfant sa toupie.] Cet endroit me paroît admirable. Ce sage Empereur ne pouvoit mieux marquer que par cette image, de quelle maniere nous devons compatir aux maux imaginaires de nostre prochain. Il ne faut pas se roidir contre luy, ni vouloir luy arracher l'opinion qu'il a de ce qui luy est arrivé; il faut au contraire parler son même langage, & luy dire, qu'il est vray que son malheur est grand, Mais en même temps il faut se souvenir que ce malheur, qu'on appelle grand, est tres-petit, & imiter le vieillard qui demandoit à son petit enfant sa toupie, comme si c'eût esté la plus belle chose du monde, & qui se souvenoit pourtant toujours que ce n'étoit qu'une toupie. Antonin avoit pris sans doute cet exemple dans quelque Comedie fort connue de son temps.

XXXVIII. *Que fais tu donc dans cette Tribune aux harangues avec tes beaux discours & tes raisons funebres?]* A tonin avoit toujours esté fort exact à rendre à ses amis & à ses parens morts les derniers devoirs que la pieté & la coutume avoient établis. Un des principaux de ces devoirs estoit l'oraison funebre que l'on faisoit du deffunt pour y celebrer ses loüanges. Les Stoïciens,

162 *Refl. Morales de l'Emp. Marc Ant. &c.*
fes-là plaisent aux hommes, & qu'elles font
un des objets de leurs soins. Faut-il donc
que tu sois fou, parce qu'ils le sont ? N'est-ce
pas assez de l'avoir esté ?

XXXIX. A quelque heùre que la mort
viennè, elle me trouvera toujours heureux.
Estre heureux ; c'est se faire une bonne fortune
à soy même, & la bonne fortune, ce sont les
bonnes dispositions de l'ame, les bons mou-
vemens & les bonnes actions.

RE-

qui condamnoient toutes sortes de discours publics, qui
n'estoient faits que pour le faste & l'ostentation, n'a-
voient garde de pardonner à ces oraisons funebres,
qu'ils regardoient comme des actions inutiles & vaines, plus
capables de flatter l'orgueil & l'amour propre des hommes,
que de leur donner une veritable amour pour la vertu. An-
tonin fait donc cette sage reflexion dans une de ces occasions
où sa complaisance & sa facilité le portoient encore à obéir à
la coutume contre ses propres lumieres & contre son incli-
nation.

XXXIX. *C'est se faire une bonne fortune à soy-même.]*
La définition qu'il va faire, de la bonne fortune, prouve
qu'elle depend de nous : *Sui cuique mores fortunam fin-
gunt.*

Fin du premier Tome.